

Oeuvres complètes de Maria
Deraismes. Nos principes et
nos moeurs. L'ancien devant
le nouveau

Deraismes, Maria (1828-1894). Oeuvres complètes de Maria Deraismes. Nos principes et nos moeurs. L'ancien devant le nouveau. 1896.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisationcommerciale@bnf.fr.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MARIA DERAISMES

NOS PRINCIPES ET NOS MŒURS
L'ANCIEN DEVANT LE NOUVEAU

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C^{IE}
FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1896



NOS PRINCIPES ET NOS MŒURS
L'ANCIEN DEVANT LE NOUVEAU

Z
333

~~3697~~

80
~~94708~~

DON
220650



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MARIA DERAISMES

NOS PRINCIPES ET NOS MŒURS
L'ANCIEN DEVANT LE NOUVEAU.

PARIS

ANCIENNE LIBRAIRIE GERMER BAILLIÈRE ET C^{IE}

FÉLIX ALCAN, ÉDITEUR

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

—
1896





AVANT-PROPOS



Il y a deux ans, j'étais à mille lieues de penser que je parlerais un jour en public. Comment en aurais-je conçu le dessein ? Les femmes sont exclues du sacerdoce, de la politique, du barreau, de l'enseignement universitaire : les accès de la chaire et de la tribune leur sont donc absolument interdits (1).

Comme tous ceux qui ont une ardente conviction, j'avais le plus vif désir de répandre et de propager la mienne. Mais, à cette occasion, j'étais plongée dans la plus grande perplexité. Sous quelle forme vulgariserais-je mes idées, par quel moyen mettrais-je mon esprit en rapport avec celui du public ?

Cet embarras est commun à tous ceux qui pen-

(1) Ceci a été écrit en 1867.

sent et qui veulent transmettre le fruit de leurs méditations ; seulement, il est double pour le moraliste.

Le moraliste a peu de chance d'attirer l'attention publique. On le croit volontiers didactique, pédagogue par essence ; l'imagination entrevoit une série monotone de sermons, d'admonestations, émaillés de sentences vénérables, le tout bien capable de vous disposer au sommeil.

Il faut donc que le moraliste se garde de révéler son sujet par un titre spécial, afin que personne ne se doute de la question qu'il va traiter. Toutes ces précautions sont rarement possibles. D'ailleurs, est-il convenable de ne pas indiquer en tête d'un livre ce qui fait son objet ?

L'écrit moral, de nos jours, n'a guère sa place, la morale n'a plus d'enseignement. Dans les chaires, on parle d'histoire, de science, de littérature, de linguistique ; la morale est mise de côté. On suppose probablement qu'étant une résultante, elle se forme toute seule de l'ensemble des études, sans travail spécial.

Je sais bien qu'au jour des distributions officielles, le haut personnage chargé de présider cette cérémonie dans les collèges et les lycées tire de sa poche, pour cette circonstance solennelle, des phrases d'ordonnance où la morale figure bien quelque peu. Malheureusement, ces phrases n'ont aucune portée sur les auditeurs. La jeunesse elle-même est très

railleuse à leur endroit : elle leur donne le surnom peu respectueux de *rengaines*.

Ecrire un livre de morale et parler dans le désert est chose identique ; aussi hésitais-je.

Il me restait, comme ressource, de m'introduire dans un journal. Je ne mentionne pas ici les publications essentiellement philosophiques, elles tirent à cinq cents, et la moitié moisit dans un coin.

Il existe encore des feuilles sérieuses qui, outre la politique, le bulletin financier, l'économie, la science, les faits divers et le feuilleton, concèdent, avant d'arriver à la *Revalessière Dubarry*, deux colonnes aux gens enragés de philosophie et de morale.

N'allez pas croire pourtant que ce chétif cadre leur soit garanti. A tout instant, on le leur reprend ; souvent on les évince avec un sangêne qui frise de près l'impolitesse ; en un mot, on met l'article intitulé *Varia* ou *Variété* le jour où l'*horreur du vide* se fait sentir ; autrement, l'article infortuné dort des mois couché sur le bureau du journal. Il arrive ainsi, pour la confusion de l'écrivain, que l'article, publié en temps inopportun, a perdu sa saveur d'actualité.

Si les rédacteurs en chef traitent aussi légèrement les organes de la morale, c'est parce qu'ils savent qu'aucun d'eux ne décide du succès de leurs journaux.

On peut recourir à la brochure ; elle a pour inconvénient de ne vivre que huit jours au plus.

A la rigueur, on se soumettrait encore à ce délai ; malheureusement, elle est complètement démodée.

On ne peut se le dissimuler, les amateurs du sérieux sont en petit nombre, et l'intérêt qu'ils témoignent aux graves questions est insuffisant pour établir la notoriété d'un écrivain.

Jamais on n'a compté plus de lecteurs, jamais cependant on n'a moins lu ; on ne lit pas, on parcourt ; l'œil se pose sur une page, mais l'attention est absente ; on n'entend pas ce qu'on écoute ; l'esprit laisse passer avec indifférence cette procession d'anecdotes, de récits, de faits. Nous assistons de même à ces féeries dont les nombreux tableaux se déroulent successivement devant nos regards, sans nous accorder un moment de répit.

La suprématie de la presse quotidienne sur toutes les autres productions de l'esprit a rétréci le mécanisme intellectuel. La pensée est de courte haleine ; la réflexion est bien vite essoufflée ; on ne se fixe à rien : l'idée d'hier est caduque aujourd'hui. Ces folliculaires quotidiens ont pour mission de sonner toutes les heures de la vie actuelle ; ils en suivent les diverses péripéties et en notent avec soin les détails les plus insignifiants. Pour réussir dans ce genre, maintenant si goûté, il faut renoncer à la culture des idées, guetter les nouvelles, suivre à la piste le public, et traduire avec un esprit souple les ondulations de ses caprices.

D'après ces réflexions, je continuais d'hésiter, lorsqu'un jour je reçus la visite de MM. Labbé et Léon Richer, tous deux rédacteurs à l'*Opinion Nationale*. Ces messieurs, sur le point d'ouvrir, au profit des pauvres, des Conférences au Grand-Orient de France, venaient me demander mon concours.

Je fus très surprise de leur proposition ; et bien qu'entraînée par une secrète sympathie, je répondis d'une manière évasive. Il me semblait téméraire, fou, de tenter tout à coup, sans préparation, sans essai préalable, le genre oratoire devant un public parisien. N'était-ce pas courir imprudemment au devant d'un bruyant insuccès ? Ne sait-on pas, en effet, qu'une réussite est bientôt oubliée, tandis qu'un échec laisse après lui un long souvenir ? D'ailleurs ma qualité de femme y eût donné du retentissement.

Tout bien réfléchi, je me levai un beau matin, résolue de donner un refus ; j'avais reçu la veille une lettre de M. Léon Richer, le directeur des Conférences, qui me priait de me décider définitivement.

Avant de prendre la plume pour m'excuser, mes yeux tombèrent, par hasard, sur l'article d'un journal qu'on venait de m'apporter. Cet article était dirigé contre les femmes auteurs. L'impertinence, la grossièreté y étaient déversées à pleines mains. Celui qui l'avait écrit contestait même le talent à des femmes qui ont contribué,

pour une large part, à la gloire littéraire de la France.

Je fus irritée, indignée ; et après cette lecture, j'avais changé de résolution. Les considérations qui tout à l'heure me retenaient, les raisons que j'avais jugées plausibles, me semblaient misérables ; mon refus ne me paraissait plus qu'une pusillanimité. Devant de telles attaques, la seule attitude digne était de ne point se laisser intimider et de suivre son chemin.

« Si mes idées sont saines, si ma conviction est solide, me dis-je, pourquoi n'accepterais-je pas tous les moyens de vulgarisation possibles ? L'insuccès causera-t-il quelque dommage à ma famille ? Non ; elle est indépendante. Mettrai-je en souffrance des devoirs intérieurs pour en accomplir extérieurement d'imaginaires ? Non ; je suis libre ; mon amour-propre seul est en jeu. Si j'échoue, je serai pendant quelques jours la proie des ironiques, des sarcastiques, des persifleurs. Après ! Est-il une seule entreprise qui ne fasse courir des risques à ceux qui la tentent ? Ne faut-il pas, bon gré mal gré, hasarder une certaine mise en fonds ; n'exposons-nous pas tous les jours notre argent, notre amour-propre, quelquefois même notre vie ? Si les uns et les autres nous ménagions ainsi nos susceptibilités, notre amour-propre, notre argent, notre personne enfin, nous ne tenterions jamais rien, nous ne commencerions jamais rien, nous nous condamnerions à l'immobilité. »

Sans raisonner davantage, j'allai en personne chez M. Léon Richer lui porter mon adhésion ; le jour fut pris séance tenante.

Cette première épreuve publique me donna des résultats inespérés. La curiosité avait attiré une affluence considérable ; la salle du Grand-Orient était comble. A peine avais-je parlé cinq minutes que la sympathie de mon auditoire m'était acquise : il devint expansif, chaleureux, enthousiaste.

Cet essai, fait pour m'encourager, ne m'éblouit pourtant point. Peut-être devais-je mon succès à un sujet heureux, à une disposition personnelle particulière, enfin à un concours de circonstances favorables. Cette année, j'ai donné suite à mes débuts ; j'ai retrouvé le public nombreux, assidu, sympathique qui, l'année précédente, m'accueillit avec tant de bienveillance.

Aujourd'hui, la forme sous laquelle je dois répandre mes convictions est arrêtée, je n'hésite plus. J'ai compris, par l'expérimentation, combien l'influence de la parole *parlée* est supérieure à celle de la parole écrite.

Le genre oratoire a été de tout temps le plus puissant auxiliaire des transformations sociales ; l'écrit n'est toujours arrivé qu'après. L'imprimerie a beau perfectionner ses produits, elle n'atteint pas le même but. En vain, par des caractères d'une forme différente, la typographie avertit le lecteur qu'une grande idée passe sous ses yeux ; très souvent ces indications offusquent et blessent ce dernier, dont on suspecte la sagacité.

Puis, quel avantage immense pour le penseur, quand il parle ! Entre le public et lui ne se trouve aucun intermédiaire ; il est instruit immédiatement de l'impression et de l'opinion de ceux qui l'écoutent ; il sent spontanément quelle valeur lui accorde son auditoire. Dans cette communication directe, l'orateur, au fur et à mesure qu'il avance dans son discours, étudie les physionomies ; il fait profit des applaudissements, des sourires, des silences ; il modifie, il tempère, il augmente ; il agit sur l'esprit et sur le cœur de l'assemblée qui, elle-même, est son guide et son régulateur. J'ai constaté avec bonheur que la morale est une thèse dont le développement, présenté d'une certaine façon, n'effraye pas trop le public, et qu'il pourrait bien se faire même qu'elle l'intéressât et qu'elle l'attachât plus que les autres sujets : il est vrai de dire qu'elle les embrasse tous.

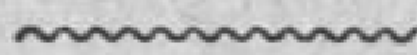
Je continuerai donc mon œuvre à peine ébauchée, je la poursuivrai avec persévérance et opiniâtreté, écartant toute idée d'intérêts pécuniaires de mes travaux, les considérant comme une mission, un apostolat.

Je me propose chaque année de réunir dans un volume la série des Conférences que j'aurai faites pendant la saison. De cette façon, le public pourra facilement saisir l'ensemble de mes travaux et le plan que je me suis tracé.

MARIA DERAISMES.

Octobre 1867.

N O S P R I N C I P E S
E T
N O S M Œ U R S



1

LA POLÉMIQUE

MESSIEURS, MESDAMES,

Il y a deux mille quatre cents ans, une voix s'écriait : Je sais bien que je puis entendre des plaidoiries, je sais bien que je puis juger des procès comme les autres hommes ; mais ne serait-il pas plus nécessaire d'empêcher qu'il y ait des procès (1) ?

Ces paroles sont de Confucius, l'illustre philosophe de la Chine ; elles conviennent à tous les temps e

(1) *Ta Hio*, chap. IV, vers. 4.

s'adaptent plus particulièrement au nôtre, où tous les problèmes sont en litige, où les doctrines, les systèmes, s'intentent réciproquement des procès, où l'on rencontre partout les animosités du temple, de la synagogue, de la basilique et de l'École, où le chrétien gêne le juif, où le juif gêne le chrétien, où les philosophes se gênent entre eux. La loi, sans doute, respecte la liberté des consciences, elle n'intervient plus dans les croyances de l'individu ; elle ne sévit plus comme autrefois contre les dissidents ; mais il existe toujours parmi ceux-ci des rapports âcres, des défiances et des mépris.

On croit généralement que la vérité universelle est la propriété d'une doctrine unique et d'un seul individu ; de là cette soif mutuelle de supériorité et de domination. Chacun veut découvrir le principe, l'arrêter, le déterminer, l'exprimer sous sa forme la plus complète.

De nombreux embarras résultent de cette prétention réciproque. De tous côtés, s'accomplissent des œuvres à part où l'individu s'isole, se constitue chef d'une doctrine, bien que le nombre de ses disciples ne dépasse pas l'unité ; — *véritables bons dieux en chambre*, — qui sont à la fois leurs grands prêtres et leurs croyants. Ces foyers répandent une lumière dont les rayons ne franchissent pas le seuil d'un appartement. Ils exercent entre eux une continuelle intolérance, les organes de la presse en font foi. Les insultes personnelles suppléent le plus souvent aux armes de la logique et de la raison. Tel est à notre époque, où le grand mot de solidarité s'échappe de toutes les lèvres, le spectacle de notre monde intellectuel.

Cet orgueil doctrinal et individuel exagéré, cette polémique outrée, a laissé froids la plupart des auditeurs et des lecteurs. Ils prennent en défiance et en antipa-

thie des questions dont l'étude n'amène que désaccord et dispute ; ils s'estiment sages de s'en tenir à la sphère positive et pratique ; alors ils passent à côté des grands problèmes de la nature sans y prendre garde. La partie transcendante de l'intelligence tombe en discrédit ; les idées d'un ordre inférieur prédominent. Désormais, les membres de la société ne se réunissent que dans des vues étroites d'intérêts et de plaisir ; aucun échange de la pensée, aucune communion des âmes ; que leur importent leurs convictions et leurs croyances respectives, leurs certitudes ou leurs doutes ! Ceux qui persistent à s'inquiéter de l'origine et de la fin des choses sont pris en pitié ; on les accable des épithètes de rêveurs et de cerveaux creux ; leurs travaux sont taxés d'inutilité et de stérilité ; on qualifie de forts, de capables, les organisateurs de la vie industrielle, lucrative, matérielle ; leur influence est sans borne, on les entoure, on les consulte, on leur accorde les marques d'un profond respect, d'une grande admiration, et on dit en les voyant passer : Voilà vraiment des hommes.

La morale, certes, ne peut se soustraire aux influences délétères de l'indécision et de la confusion des esprits. On la discute, on la chicane, on la nie assez volontiers. N'entend-on pas bien des gens exclamer aussi haut que possible et en plein jour : « La morale est un mot vide de sens ; elle diffère selon les climats, les mœurs et les époques ; elle est sous l'empire de l'éducation ; elle n'a point de caractère absolu : elle est relative ? »

Quoi de plus alarmant ! Quoi de plus concevable ! La polémique n'a rien épargné. Les idées fondamentales, les principes, grâce à elle, ne sont plus que des opinions, c'est-à-dire quelque chose de flottant, d'ondoyant, de variable. Le danger est grand, il serait urgent de le conjurer, de trouver un remède.

Et d'abord, d'où vient la polémique ? N'est-elle pas la liberté de conscience dans l'exercice de ses droits ? Mais qu'est-ce que la liberté de conscience ? La liberté de conscience est l'attribut caractéristique de la dignité humaine ; elle est inviolable. L'homme ne se persuade que par sa propre raison, et s'il soumet son esprit à l'esprit d'un autre, c'est qu'il a reconnu, dans son bon sens, que cet autre lui est supérieur. Sa soumission est donc un acte volontaire, libre, raisonné. La liberté de conscience a sa base dans la justice, elle est nécessairement inattaquable, indestructible.

D'où vient cependant qu'étant un droit inviolable, l'exercice de ce droit ne soit pas toujours un bienfait ? Comment se fait-il que du jour où les hommes ont le pouvoir d'exprimer leurs impressions, leurs pensées, leurs jugements, il se produise du trouble, des haines, de l'anarchie ? Recherchons.

Il existe deux tendances contradictoires dans l'humanité ; ces deux tendances sont : l'unité et la pluralité, autrement dit, le dogme et l'opinion, l'État et l'individu. Tout être raisonnable est à la fois libéral et despote. Libéral, en ce qu'il reconnaît à lui, homme, le droit d'examen ; despote, en ce qu'il veut, une fois son choix fait, l'imposer à l'univers entier. Ces deux tendances se rencontrant concurremment dans les esprits, amènent des conflits inévitables. L'histoire gît tout entière dans l'antagonisme de ces deux idées.

L'idée unitaire, pour se justifier, se légitimer, émet cet argument : la société marchant vers un même but, chaque membre qui la compose doit avoir les mêmes idées, les mêmes intentions et employer les mêmes moyens.

Et l'on a comparé la société au corps humain. Dans le corps humain, les organes inférieurs sont subor-

donnés au cerveau ; quand ils se révoltent, l'économie physiologique est troublée. On imagina alors, dans l'ordre social, des classes supérieures éclairées, figurant le cerveau, et des classes subalternes, humbles, jouant le rôle des organes inférieurs ; on ne doutait pas que l'insurrection de ces classes infimes ne causât le désordre et l'anarchie. Il n'y a ici que des similitudes apparentes, la société diffère entièrement du corps humain. Dans le corps, chaque organe a été constitué pour des fonctions spéciales : on ne pense pas avec l'estomac, on ne digère pas avec le cerveau. La société, au contraire, est composée d'éléments égaux, c'est-à-dire de forces libres — d'hommes — qui ont tous la même organisation, les mêmes droits, les mêmes devoirs et leur fin en eux-mêmes.

Le grand secret est de satisfaire à l'unité en joignant tous les hommes par des points communs ; et en laissant libre carrière sur les autres points à l'originalité individuelle. Il est juste que la société ne soit pas sacrifiée à l'individu, ni l'individu à la société. L'œuvre de conciliation est difficile, il faut le croire, puisqu'on l'a tentée plusieurs fois infructueusement.

Les tentatives de conciliation sont le syncrétisme et l'éclectisme. Le syncrétisme est une conception naïve, c'est une juxtaposition ridicule de tous les systèmes possibles ; il est manifestement absurde.

Autant vaudrait coudre les unes après les autres toutes les toiles des grands peintres pour en faire un même tableau, ou bien encore fondre toutes les pièces de théâtre dans une seule comédie.

L'éclectisme est une combinaison plus raffinée, plus précieuse ; il a séduit des esprits très distingués, sans être pourtant plus praticable que son devancier. L'éclectisme est le rassemblement de ce qu'il y a de

bon dans tous les systèmes. Choisir, la tâche n'est pas petite ! Quel génie osera se proclamer assez fort pour décider d'une façon définitive ? Comment prouvera-t-il qu'il est possesseur de la vérité, et que son critérium est tel qu'il peut opérer le triage sans erreur ? En maints endroits, sera-t-il sûr de n'avoir pas laissé le meilleur pour prendre le pire ? Que d'idées, déclarées paradoxales dans leur temps, ont été proclamées vraies, cent ans après ! et quel est le public assez crédule, assez naïf, assez défiant de lui-même pour accepter sans objection, sans vérification, les décisions de quelqu'un ? Tout le monde est en droit de reviser les jugements, de casser les arrêts et de se constituer un éclectisme à sci, lequel sera en complète opposition avec l'éclectisme du voisin : autant de têtes, autant d'éclectismes. Et voici qu'après bien des peines, nous en revenons au point de départ qui est la confusion et la division des esprits.

Ces deux insuccès nous contraignent à continuer nos investigations et à découvrir d'autres moyens. Non, le droit d'examen ne conduit pas fatalement au tohu-bohu génésiaque et à la tour de Babel. En donnant une valeur égale aux appréciations et aux conceptions particulières, l'humanité n'est pas privée d'idées nécessaires, immuables, absolues ; elle n'a pas en partage que le contingent, le variable, l'accidentel.

Sans doute, l'histoire me donne tort, en narrant les débats hargneux, violents, des protestations libres. C'est que depuis le commencement du monde, l'homme est le jouet d'une erreur ; il se figure, dans son orgueil — comme nous l'avons déjà signalé — que la vérité universelle est la propriété exclusive d'un individu ; et c'est à qui s'en déclarera le possesseur. Tel est le véritable motif de la polémique.

Que ne se persuade-t-on que le plus grand génie est incapable de résumer et d'épuiser la vérité absolue, qu'il n'en présente toujours qu'un aspect, qu'un point de vue, et qu'aucune doctrine n'entraîne irrésistiblement tous les esprits !

Les annales primordiales de l'humanité nous imposent cette opinion sous les formes les plus solennelles.

Dans l'Exode, la vérité absolue — *Dieu* — prononce ces mémorables paroles : « Tu ne me verras jamais qu'indirectement, tu ne me verras jamais en face. »

Dans les Védas, le disciple interrogé par le maître sur la nature de la vérité absolue — *Dieu* — répond : « Non que je suppose le connaître parfaitement, ni ne pas le connaître du tout ; je le connais toutefois *partiellement* (1). »

Plus de trois mille ans après, un célèbre philosophe écrivait : « Je ne me dis pas connaître Dieu entièrement, ni même en comprendre la partie la plus grande ; mais je dis en connaître seulement certains attributs. *Non dico me Deum omnino cognoscere, sed me quædam ejus attributa, non autem omnia, neque maximam intelligere partem* (2). »

Cette saine direction des esprits mettrait fin à des querelles interminables ; des discussions franches, sincères, loyales, animées sans colère, leur succéderaient. Chacun de ceux qui y prendraient part serait aussi anxieux de s'instruire que d'enseigner. Nous sommes à l'égard de la vérité universelle, comme plusieurs personnes placées autour d'un solide, un cube par exemple. Chacune de ces personnes n'en saisit ni tous les angles, ni toutes les surfaces, ni toutes les arêtes :

(1) *Kena-Oupanichad*, vers. 10.

(2) *Spinosà*.

elle ne voit l'objet que sous un aspect particulier et incomplet. Eh bien ! devant la vérité absolue, nous sommes placés dans des situations diverses d'époque, de science, de tempérament, d'intelligence, de caractère. Nous ne l'entrevoyons que par le côté susceptible de se mettre en rapport avec notre nature, le reste nous échappe. Alors, la vérité nous apparaît tantôt enthousiaste, exaltée, poétique ; tantôt abstraite, métaphysique ; tantôt rigoureuse et sévère comme la science ; tantôt rêveuse et sentimentale. Admettons, un instant, que tous ces genres s'évanouissent et que le système du positivisme absolu domine dans les esprits, la formule mathématique, par exemple. Nous dirions désormais en littérature, en sentiment, en art :

$$ax - by + c = 0$$

En serions-nous plus complets, en serions-nous plus heureux ?

Oui, l'originalité individuelle jette son empreinte sur toutes les œuvres de l'humanité. En science, en philosophie, elle crée la méthode ; en littérature, le style ; en art, la manière ; en esthétique, la forme ; en morale, la conduite. Et toutes ces interprétations trouvent leur place sous le soleil ; elles nous représentent le plus beau des spectacles, celui de l'épanouissement des facultés humaines, celui de la multiplicité au sein de l'unité.

Ne pouvant, il est vrai, rassembler toutes ces manifestations éparses, nous nous effrayons de leurs contrastes et de leurs oppositions. C'est qu'en effet nous ne pouvons pas établir la chaîne de continuité.

Si un aveugle-né, devenu tout à coup clairvoyant dans l'atelier d'un peintre, promenait ses regards sur

plusieurs tableaux représentant la nature dans des conditions variées de climats et de saisons, et si, lui montrant, tour à tour, un désert aride, une forêt luxuriante, une plaine couverte de neige, de hautes montagnes, on lui disait devant chaque toile : Ceci est la nature ; ne serait-il pas en droit de s'écrier : « Mais vous êtes des fourbes ou des insensés ! » La même chose ne peut être à la fois, blanche, verte, chauve et touffue, froide et chaude, plane et montueuse. Cependant, il aurait tort ; la nature est en même temps tout cela. Vous allez me dire : « Mais il n'existe pas que des contradictions apparentes, relatives, il en est d'absolues. Entre celui qui affirme une existence et celui qui la nie, entre celui qui dit : Dieu est, et celui qui dit : Dieu n'est pas, il se tient incontestablement une opposition réelle, évidente. Il ne s'agit plus d'une variété d'aspect, d'un point de vue différent, mais bien du oui ou du non. »

A vrai dire, je voulais m'abstenir, aujourd'hui, de parler des athées. Je n'en dirai qu'un mot.

L'athéisme se décore, de nos jours, du nom de positivisme ; — qu'à cela ne tienne, le mot ne donne pas de force à la chose ! — L'athéisme est plutôt une attitude qu'on affecte, une prétention — soi-disant scientifique — qu'une conviction. Remarquez les athées, et notez qu'il y a parmi eux des intelligences très-distinguées ; remarquez-les, dis-je, et vous pourrez bientôt vous persuader que leurs discours n'offrent aucune conformité avec leurs sentiments et leur conduite. Sur ce terrain de la négation, il n'est pas facile d'avoir une contenance solide : tout est oscillant, flottant, indécis. Les athées sont, à leur insu, déistes par intervalle ; ils outragent plus d'une fois la raison dont ils se disent les seuls organes. Je ne connais guère

d'athées qui ne soient remplis de superstitions et de préjugés. Du reste, ce qui discrédite le plus l'athéisme, ce qui démontre son impuissance et son néant, c'est qu'il n'a jamais pu fonder la plus petite des sociétés. Il n'est qu'une phase dans la vie humaine : on ne s'y tient pas.

Je reprends : En thèse générale, nous ne devons repousser une conception qu'autant qu'elle porte un démenti à la science acquise, au bon sens, à la morale.

Les affirmations particulières représentent, sous des aspects différents, l'affirmation générale ; et l'expérience vient à chaque moment — pour peu qu'on observe — ratifier ce que j'ai avancé plus haut.

Au début de la pensée, le premier philosophe qui nous tombe sous la main obtient notre adhésion sans réserve ; nous nous assimilons à lui, nous lui accordons, même avant de recourir à la comparaison, une préférence sur tous les autres penseurs. Cette exclusion est bien naturelle ; l'œuvre que nous venons de lire a été longuement préparée, son auteur a remué et émis un monde d'idées qui étaient pour nous, jusque-là, absolument inconnues ; il a cherché des raisons, et lorsque les raisons lui ont manqué, il y a substitué des aperçus ingénieux, des subtilités propres à éblouir un esprit inexpérimenté ; il est enfin armé de pied en cap contre une nouvelle recrue entièrement dépourvue de l'entente logique et de la tactique de l'argumentation. La victoire n'est pas douteuse. Le goût de la chose, le désir d'étendre nos connaissances, nous fait aborder d'autres ouvrages du même genre. Quelle n'est pas notre surprise ! Nous rencontrons l'inverse de ce que nous avons trouvé dans le précédent philosophe. Ici, la méthode est changée ; ce que nous avons admiré est reconnu faux, pernicieux. Cette marche de

l'esprit qui nous avait souri dans le premier est jugée vicieuse par le second. Et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'au fur et à mesure que se déroulent les raisonnements, nous sentons notre esprit incliner à la nouvelle manière ; notre embarras devient grand. Nous étions certains, avant cette seconde lecture, de la justesse des arguments de Pierre ; aujourd'hui, que nous avons étudié Paul, il nous est impossible de refuser à ce dernier une grande autorité intellectuelle.

Nous continuons, nous allons de philosophe en philosophe ; et d'admiration en admiration successive, nous nous trouvons en constante contradiction avec nos impressions de la veille. Alors un sentiment de découragement s'empare de nous, il nous est pénible d'être inconséquents avec nous-mêmes. Notre raison indécise entre des raisonnements contradictoires se trouble et perd l'assurance d'elle-même ; elle se figure que les engouements passagers et que les inconstances des sociétés à l'égard de telle ou telle doctrine prouvent que ces vastes questions sont des problèmes insolubles sur lesquels s'éliment en vain les meilleurs esprits ; et il nous semble alors que la perplexité est la juste punition de nos prétentions téméraires.

La vie matérielle, positive, nous emporte, il nous reste au cœur une certaine amertume et quelque dédain pour ces rêves qui ont un instant absorbé notre cerveau. Mais la vie continue son cours, elle nous entraîne de nouveau dans ce tourbillon d'affaires, d'intérêts, d'égoïsme. Un instant, nous croyons avoir oublié cette légion d'idées qu'on appelle la philosophie, lorsqu'il arrive un jour où, tout à coup, au milieu du tumulte contingent d'accidents et de faits, nous reconnaissons la permanence de ces mêmes idées.

A chaque fin du jour, à chaque bout du chemin, notre âme se trouve face à face avec quelque application de ces grandes théories qu'elle a méprisées. Et Platon, Aristote, Descartes, Spinoza, Leibnitz, Kant, Hegel ont chacun leur tour et leur règne dans cette complication de l'existence humaine et de la réalité vécue.

Nous sommes à même de constater que ces conceptions spéculatives, abstraites, se rapportent aux phénomènes les plus ordinaires de la vie : les philosophes en sont les historiens, et nous en sommes les acteurs.

Chaque philosophe, chaque philosophie étend notre horizon spirituel. Sans doute, nous devons renoncer à constituer un ensemble avec ces partiels travaux. Je ne sais s'il est permis d'espérer une croyance universelle s'exprimant sous les mêmes formes. Je doute que cette conformité complète soit une progression. Tout homme voyant identiquement comme son voisin, à quoi servirait la multiplicité des êtres ? Un seul vaudrait une légion dans le domaine de la pensée, et l'humanité entière serait réduite à un seul type, à une seule conception. S'il en devait être ainsi, le créateur s'en fût tenu à un couple, à un exemplaire. Que signifierait cette redite monotone des mêmes caractères et des mêmes idées ? La pluralité des individus d'une même espèce, les générations successives prouvent qu'il faut un nombre incommensurable d'êtres finis pour déchiffrer, comprendre, contempler l'infini. Toute tentative individuelle est bornée, insuffisante ; la vérité infinie est inépuisable, elle est toujours *devenante* dans l'univers intellectuel.

Les appréciations, les jugements, les découvertes s'accumulent incessamment sans résoudre jamais le

grand problème et sans aboutir à la fin : thèse éternelle, éternellement débattue, éternellement développée. L'esprit mortel est toujours en train de la définir sans arriver jamais à la complète définition ; et c'est une loi de la raison : l'homme a pour mission de chercher, de découvrir, d'enfanter des doctrines, des systèmes, pour arriver à l'unité par mille méthodes et mille moyens.

Si la différence n'existait pas, la personne humaine ne serait pas distincte ; c'est l'originalité qui dessine l'individu et qui l'affirme. Sans l'originalité, l'individu se confond avec le reste, on l'appelle masse, foule, multitude, vulgaire. Et, en parlant de la collection, on ne se donne pas la peine d'en détacher une personne. On s'exprime ainsi : Le vulgaire dit, la multitude pense, le peuple croit. On juge la masse une reproduction multiple d'un seul type, d'un seul spécimen, dont tous les caractères semblent sortis d'un même moule, taillés, pour ainsi dire, à l'emporte-pièce ; aussitôt que l'originalité surgit, elle est caractérisée par le nom propre ; on dit : Homère, Hésiode, Socrate, Voltaire, et ces dénominations déterminent et personnifient une idée, une nation, un siècle.

Ceci indique suffisamment que l'indépendance individuelle doit être encouragée, parce qu'elle est nécessaire. Il est bien entendu que l'idée unitaire est non moins indispensable.

L'auteur de la nature n'a point voulu nous laisser dans une complète incertitude ; il a semé çà et là au milieu des diversités, des différences, des points de repère et de ralliement : les idées fondamentales.

La variété portant particulièrement sur les vérités secondaires, si nous voulons dégager les doctrines des détails et des accessoires, nous trouverons que pres-

que toutes coïncident par deux points : DIEU COMPRIS COMME LE SOUVERAIN BIEN ET L'HOMME CHERCHANT A S'EN APPROCHER INDÉFINIMENT PAR LA PERFECTIBILITÉ DE SES ACTES.

Cette conception de Dieu considéré comme le souverain bien est universelle. Les religions, les philosophies, les unes après les autres, l'ont proclamée unanimement, et ces diverses protestations déistes peuvent se joindre sans se contredire.

Prenons la Chine, l'Inde, la Grèce, et nous rencontrerons la formule de cette sublime vérité.

Nous lisons dans le *Sama-Veda* Oupanichad (1) : « Quel est celui par qui l'intelligence s'exerce ? Quel est celui par la puissance duquel le souffle vital agit dans les êtres ? Quel est celui par la puissance duquel la vision et l'ouïe exercent leurs fonctions ? C'est celui qui est l'intelligence de l'intelligence, la parole de la parole, la vision de la vision, le souffle vital du souffle vital ; c'est pourquoi l'œil ne peut l'atteindre, ni l'intelligence le comprendre ; car il est au-dessus de ce qui peut être compris par la science ; pourtant la notion des êtres corporels étant acquise, l'homme trouve en lui-même la force, l'énergie de connaître Dieu, et par cette connaissance, il acquiert l'immortalité. *Quiconque a une fois connu Dieu est à la vérité : il est heureux.* Quiconque ne l'a pas connu est livré à toutes les misères. »

Manou dit (2) : « Le Seigneur existant par lui-même et qui n'est pas à la portée des sens externes. Celui que l'esprit seul peut apercevoir, qui est éternel, sans parties visibles, l'âme de tous les êtres que nul ne peut comprendre. »

(1) *Kena-Oupanichad*, vers. 1, 2, 3, 12 et 13.

(2) *Lois de Manou*, chap. 1^{er}, vers. 6 et 7.

Lao-Tseu écrit (1) : « Avant le chaos qui a précédé le ciel et la terre, un seul être existait, immense et silencieux, immuable et toujours agissant, sans jamais s'altérer. On peut le regarder comme la mère de l'univers ; moi, j'ignore son nom, mais je le désigne par le mot *tao* (raison universelle), forcé de lui faire un nom. Je le dis grand et élevé, étant grand et élevé. Je le nomme s'étendant au loin, étant reconnu étendu au loin ; je le nomme éloigné et infini, étant éloigné et infini ; je le nomme enfin ce qui est opposé à moi. L'homme a son type et son modèle dans la terre, la terre dans le ciel, le ciel dans la raison, la raison en elle-même. »

Moïse invoque le Seigneur (2) :

« Dominateur souverain, Seigneur Dieu, qui êtes plein de compassion et de clémence, patient, riche en miséricorde et VÉRITABLE. »

Écoutons Platon : « Quel est donc l'auteur et le père de l'univers ? Il est difficile de le trouver, et quand on l'a trouvé, il est impossible de le faire comprendre à la multitude. » Ailleurs : « Le monde est en effet la plus belle des choses produites et son auteur la meilleure des causes ».

Plus loin : « Source éternelle de la vérité et de l'être (3), soleil des intelligences, beauté sans tache et sans souillure (4), exemplaire immuable de toute justice et de toute sainteté, architecte et providence de l'univers, père des hommes (5). »

(1) *Tao-te-King*, publié par Pauthier.

(2) *Exode*, chap. XXXIV, vers. 6.

(3) *République*, liv. VI.

(4) *Banquet*.

(5) *Timée*.

Au douzième livre de sa *Métaphysique*, Aristote décrit en traits immortels le Créateur de l'univers (1) : « En dehors, au-dessus de l'espace et du temps, intelligence absolue, pure de tout mélange, qui, se possédant pleinement elle-même, trouve au sein de cette contemplation éternelle une éternelle félicité, une vie ineffable et parfaite ; idéal de la nature et de l'humanité, objet de l'aspiration universelle des êtres, énergie pure et infinie qui enveloppe l'univers de son attraction toute-puissante, centre où tout est suspendu et qui, appelant tout à soi, répand partout le mouvement, l'ordre et la vie. »

Dans l'Évangile, Jésus annonce que Dieu est la vérité, la lumière, la puissance. A celui qui l'appelle bon maître, il répond : « Il n'y a que Dieu qui soit bon (2). » Identifiant ainsi Dieu et le bien absolu.

Au chapitre de *la vache*, Mahomet s'exprime en ces termes : « Dieu est le seul Dieu, il n'y a point d'autre Dieu que lui, le vivant, l'éternel ; tout ce qui est dans les cieux et sur la terre lui appartient. Les hommes n'embrassent de sa science que ce qu'il a voulu leur apprendre. Celui qui croit en Dieu aura saisi une anse solide à l'abri de toute brisure. Dieu est clément et miséricordieux. Dieu n'aime point les injustes (3). »

S'agit-il de la morale, les livres sacrés de la Chine nous disent : « Ma doctrine est facile et simple à pénétrer, elle consiste uniquement à avoir la droiture du cœur et à aimer son prochain comme soi-même (4). »

(1) *Métaphysique*, liv. XII, chap. 7, 9 et 10.

(2) *Évangile selon saint Luc*, chap. XVIII, vers. 19.

(3) *Le Coran*, chap. II, vers. 256.

(4) *Lùn-yu*, chap. IV, vers. 15.

« Depuis l'homme le plus élevé en dignité jusqu'au plus humble et au plus obscur, devoir égal pour tous : corriger et améliorer sa personne ; le perfectionnement de soi-même est la base de tout progrès et de tout perfectionnement moral. »

Les Athéniens font remonter aux âges les plus anciens ce sublime précepte : « Faites à autrui ce que vous voudriez qu'il vous fût fait. »

Jésus prêche la plus active charité et répète sans cesse : « Aimez-vous les uns les autres. »

Le Coran enseigne : « La vertu ne consiste point en ce que vous tourniez le visage du levant ou du couchant ; vertueux sont ceux qui croient en Dieu et donnent des secours à leurs proches, aux orphelins, aux pauvres, aux voyageurs (1). »

Ces quelques citations répétées dans tous les temps par des hommes de caractères différents, prouvent que les doctrines se fusionnent et s'unifient dans les idées essentielles et élémentaires. Les travaux ultérieurs de la philosophie ratifient ces données principales. Il y a, en théodicée et en morale, homogénéité de plan.

Quant à la marche de l'esprit humain, elle n'est pas semblable chez tous : les procédés sont personnels. Deux voies opposées peuvent converger au même but. L'ordre logique est plus une fiction qu'une réalité ; on l'intervertit souvent, sans que la vérité soit en souffrance.

La divergence des esprits a donc sa source, d'une part, dans la vérité méthodique, de l'autre, dans la distance plus ou moins considérable franchie par le génie individuel.

Le théâtre intellectuel est immense ; on y monte par

(1) *Le Coran*, chap. II, vers. 172.

mille issues, et personne n'en parcourt entièrement la scène. Que chaque philosophe entre en matière par le sensualisme ou par l'idéalisme, le subjectif ou l'objectif, les faits internes ou les faits externes, le particulier ou le général, le relatif ou l'absolu, qu'il s'arrête même à l'un des deux termes, qu'il en fasse son cantonnement spécial, qu'il aille jusqu'à avancer que nul ne peut aller au delà ; il ne fait que prouver une fois de plus que le caractère propre de l'individualité est la préférence et la limitation. Une seule personne n'a pas la propriété de toutes les idées ; d'ailleurs, l'idée qui l'absorbe lui dérobe la vue des autres. Répétons avec Leibniz — la philosophie de l'histoire le confirme — *que la plupart des systèmes ont raison dans les choses qu'ils affirment, et tort seulement dans ce qu'ils nient.*

L'expérience philosophique doit donc nous conseiller les concessions. L'opinion personnelle a le droit de s'ébattre, surtout quand elle a pour serviteur le génie. Ni les uns ni les autres, ne poussons l'illusion de nous-mêmes au point de croire qu'un homme ne fait rien de mieux que d'être notre écho ; ne rédigeons pas un programme spécial, absolu, et ne contrainsons personne à l'accepter.

Il est regrettable de rencontrer, à une époque où l'individualisme est en faveur, une résistance aussi opiniâtre contre la protestation individuelle. Rien n'est plus dérisoire que de voir l'individu prétendant absorber l'individu au nom de *l'individualité*.

Le travail de conciliation incombe aux libres penseurs contemporains. Eux seuls peuvent lancer les esprits dans cette voie nouvelle. Beaucoup ont en partage la bonne foi, l'ardeur, le talent. Seulement, sont-ils conséquents avec leur titre de libres penseurs ? Admettent-ils la libre pensée chez les autres ? Ils

confessent que le temps des systèmes est passé, et pourtant, le jour où le credo d'autrui ne répercute pas le leur, les voici en proie aux soucis et aux inquiétudes, ils deviennent défiants, soupçonneux. L'un prétend que X... conserve des traces de christianisme et qu'il ne peut compter sur son concours ; l'autre reproche à Z... d'être beaucoup trop attaché à Moïse ; un troisième accuse Y... de s'inspirer de Platon. Eh bien ! où est le mal ? Quoi ! mon cher libre penseur, vous exigez une similitude, une égalité géométrique ! Vous prétendez superposer toutes les opinions sur la vôtre ; vous voulez coïncider en A, en B, en C ! Que rêvez-vous là ? Quelle utopie poursuivez-vous ? Votre visage est-il semblable au mien, mon humeur est-elle pareille à la vôtre ? Ne devez-vous pas vous contenter de convenir sur un ou deux points ? Que vous importe que *Pierre, Paul, Jacques* aillent à l'église, au temple, à la synagogue ? qu'ils soient cartésiens, kantistes ? N'existe-t-il pas entre ces doctrines et la vôtre des idées communes ? Pourvu que la vie politique et la vie civile ne soient pas dépendantes de certaine religion ni de certaine philosophie, pourvu que vous ne soyez pas sous la griffe d'un Torquemada ou d'un Calvin, et que, pour écrire et parler, il ne vous faille pas demander permission à l'Archevêché, pourquoi vous tourmentez-vous ? Avez-vous la prétention de répondre à tous les besoins ? Votre vie est-elle assez longue pour faire la critique impartiale de tous les systèmes ? Ignorez-vous que vous n'avez toujours entre les mains qu'un fragment de la vérité ? Ignorez-vous qu'il existe une question sur laquelle le plus grand génie ne peut conclure absolument : *l'inconnu* ? Ignorez-vous que chacun façonne à sa guise le possible et le peut-être ?

La polémique est devenue pour la société un fléau

endémique ; l'esprit humain en a contracté l'habitude, et si celle-ci lui faisait défaut, il se croirait à bout de ressources. On la professe, on l'exerce par nécessité d'écrire et de gagner ; on guette au passage un mot, une phrase, pour l'attaquer et se procurer un sujet d'article ; de plus, on prête à son adversaire des idées qu'il n'a pas émises, et le public, trop indolent pour vérifier, est dupe de la mauvaise foi du polémiste. On recherche avec soin ce qui divise, et l'on fuit prudemment ce qui rassemble. Que resterait-il à dire, si l'accord était unanime ?

La polémique n'est plus qu'un jeu propre à divertir le public ; on la considère comme ces luttes simulées dans les cirques et dans les arènes, dont l'issue pacifique n'est un doute pour personne. Cette sécurité presque insultante du public a engagé plusieurs polémistes à en venir au duel, pour convaincre les incrédules. Ils ont néanmoins manqué leur effet ; on a vu dans ces engagements corps à corps, non des opinions aux prises, mais des rivalités personnelles.

De nos jours, la polémique est sans grandeur, parce qu'elle est sans conviction. On s'attaque mutuellement pour se donner une couleur, pour paraître avoir une opinion ; on s'élève contre un parti, contre une personne, parce qu'on voudrait être à sa place. On emprunte des principes pour imposer à la foule ; mais dans le fond de son cœur on s'en soucie comme d'un fétu de paille. La dispute enfin n'est plus qu'une concurrence jalouse, une rivalité implacable de boutique à boutique.

Il est temps de mettre fin à ces guerroiements inutiles ; éclairons-nous les uns les autres, cherchons dans autrui un complément à nous-mêmes ; au milieu

des différences, efforçons-nous de saisir des similitudes susceptibles de nous réunir.

Toute l'harmonie humaine repose sur cette définition citée plus haut : *Dieu considéré comme le souverain bien, et l'homme cherchant à s'en rapprocher indéfiniment par la perfectibilité de ses actes.*

Grand-Orient, 20 janvier 1867.



II

LA MORALE

MESSIEURS, MESDAMES,

De toutes les questions qui ont remué l'humanité, la question morale est, sans contredit, celle qui a le moins agité, excité, passionné les esprits. La religion, la philosophie, la politique ont absorbé tour à tour et simultanément la pensée et l'activité des hommes. Sans doute, la religion, la philosophie impliquent la morale, puisque celle-ci en est la résultante et le corollaire. Mais lorsque je dis morale, j'entends rigoureusement l'application des axiômes de justice, de beau et de bien dans la vie usuelle. Or, on s'est attaché à la partie théorique, on a raisonné avec éloquence sur la nature du bien et du mal, du juste et de l'injuste, du laid et du beau, donnant toujours la suprématie au juste, au beau et au bien sur leurs opposés. On a fait preuve de raison, de talent, de dialectique ; restait à faire preuve de vertu, alors on s'est tenu en arrière. Alcibiade, Périclès, Aspasia étaient les auditeurs et les admirateurs de Socrate ; aucun d'eux ne fut vertueux : Alcibiade fut un débauché, un traître ;

Périclès un faiseur et Aspasia une prostituée. Cependant ils se piquaient de philosophie et se croyaient quittes quand ils avaient discuté, dans des heures de loisir, du juste et de l'injuste, du beau et du bien. Alexandre le Grand, élève d'Aristote, prit assurément, sous un tel maître, des leçons de justice et de tempérance ; il vécut pourtant au milieu des excès ; il tua de sa main ses deux meilleurs amis, et Aristote lui-même dut se soustraire à la haine jalouse de son royal disciple. Mais devant la gloire d'Alexandre, ces méfaits passèrent pour des peccadilles. Quand Jésus vint sur la scène du monde, il enseigna surtout la morale. Ceux qui l'écoutaient furent captivés, entraînés par sa parole chaleureuse et touchante ; ils s'amendèrent ; la plupart changèrent de plan de conduite et devinrent vertueux. Un peu après, la théorie et le raisonnement l'emportèrent sur la pratique. Les princes et les rois convertis eurent la prétention d'être quelque chose dans l'établissement des dogmes ; ils influencèrent les conciles ; ils s'éprirent d'un bel amour pour les subtilités et les minuties, et eurent en horreur les hétérodoxes, les hérésiarques qui ne se rangeaient pas tout à fait de leur avis. Ces princes et ces rois continuèrent, néanmoins, à assassiner leurs familles à l'occasion et quand l'intérêt l'exigeait ; tout cela pouvant se racheter par l'édification de monastères et de basiliques, ils s'estimaient avoir satisfait au premier devoir en asseyant et en déterminant une doctrine. Au seizième siècle, alors que la réforme mettait en ébullition toutes les têtes, quelques monarques visèrent à la métaphysique et à la théologie.

Henri VIII s'intitula un théologien infallible et rédigea les six articles, sorte de résumé de la foi ; il ne manqua pas de parler, comme les autres, du juste,

du beau et du bien. En même temps il envoya ses femmes à l'échafaud et ses amis au bûcher, et ne crut ternir ni sa réputation, ni sa grandeur.

Frédéric II ne se contenta pas d'aimer la philosophie ni de protéger les philosophes, il philosofa lui-même. Ses écrits respirent l'amour de la justice, la liberté des peuples et la haine des tyrans. Toutefois, après avoir réfuté Machiavel, il en appliqua les théories dans son système de gouvernement. Aussi la postérité range-t-elle le roi *philosophe* au nombre des despotes célèbres.

Plus tard, Catherine II correspondit avec les philosophes les plus illustres de son époque ; elle n'omit certainement pas de deviser sur le juste, le beau et le bien, et sut mener de front la philosophie et la débauche ; elle se souciait beaucoup moins de sa vertu que de son génie.

Christine de Suède se fit enseigner la philosophie par Descartes, et reconnut, avec enthousiasme, la prépondérance de l'esprit sur la matière ; on la vit cependant se livrer sans pudeur à quiconque de ses valets et faire assassiner froidement son amant Monaldeschi.

Nous le voyons, l'histoire, l'expérience de chaque instant nous démontre le délaissement de la morale pratique. La morale, il est vrai, n'est pas seulement un sacrifice dû à un élan d'enthousiasme, ce n'est pas seulement une phase, une heure de la vie, — *une boutée*, — comme dit Montaigne, — c'est la continuité dans la droiture et dans le bien, c'est la permanence du devoir dans la conduite ; c'est, en un mot, le tous les jours. Un moment d'oubli, une échappée, une infraction, et tout le mérite des actes qui précèdent disparaît soudain, ne laissant à la place que le dommage et la honte. La morale est donc difficile. Eh bien ! si nous voulons étu-

dier la question attentivement, nous verrons que la difficulté n'est pas une raison suffisante.

Dominée par un principe, une opinion, la nature devient d'une souplesse, d'une flexibilité vraiment extraordinaire ; elle se ploie à toutes les exigences des situations. Non seulement, dans un transport d'exaltation, l'homme marche volontairement à la mort, mais encore il consacre sa vie aux privations les plus cruelles. Il endure le froid, le chaud, la faim, la soif, l'insomnie, l'incarcération. Ainsi la passion religieuse, philosophique, politique, maîtrise les sentiments les plus irrésistibles, les plus naturels ; elle les comprime, elle les éteint.

Mue par un grossier fanatisme, la Carthaginoise jetait son enfant dans les bras du Moloch embrasé. Les Lacédémoniennes voyaient fustiger d'un œil impassible leurs enfants jusqu'à la mort, en l'honneur de la déesse. Que devenait alors cet amour maternel, inné, spontané, invincible, dans le cœur des femmes ? Que devenaient cette sensibilité exquise, cette compassion, cette pitié, qui semblent faire partie intégrante de la constitution féminine ? Comment la crainte, la peur, la souffrance, qui se manifestent si ouvertement chez les enfants, se transformaient-elles chez les jeunes Spartiates en une sorte d'affectation et de forfanterie de la douleur ?

C'est, du reste, à la patrie, terme abstrait, être fictif, que la nation lacédémonienne immola tout, jusqu'aux joies les plus naturelles, jusqu'aux besoins du cœur les plus louables et les plus généreux.

L'amour des sciences et l'amour du commerce accomplissent les mêmes prodiges.

Aux premières lueurs de la civilisation, des naviga-

teurs inexperts se confient à l'océan immense, sur une racine d'arbre creusé, et s'abandonnent en toute conscience aux dangers les plus imminents et à l'horreur d'une mort inévitable. Dans les milieux les plus abais-sés, nos yeux sont frappés de phénomènes non moins surprenants. Pour un gain chétif, l'acrobate jette un défi à la nature et prend ses organes au rebours. Rien n'est impossible à l'homme, sa volonté fait loi ; le tout est de vouloir.

Qu'il dut être étonné, ce guerrier illustre, ce grand Alexandre, lui qui, dans son activité incessante, voulait vaincre sous tous les soleils, se désaltérer à tous les fleuves et promener son armée à travers le monde, qu'il dut être étonné, dis je, quand, pénétrant dans les forêts de l'Inde, il vit le yoghi encroûté sous l'argile, le corps ceint de lianes grimpantes, et sur les épaules duquel les oiseaux avaient fait leurs nids ! « Pourquoi te tiens-tu ainsi dans cette incroyable immobilité ? dit Alexandre. Parce que je le veux, lui répondit le solitaire ; ta volonté t'entraîne dans des courses ambitieuses et vagabondes sur les terres et sur les mers, la mienne a la puissance de me fixer sur le sol, de me paralyser à cette place, de me pétrifier dans cette forêt : tous les deux nous sommes libres. »

Nous devons donc le constater, la difficulté n'est pas une raison suffisante.

Aussi n'explique-t-elle pas l'abandon de la morale. La morale n'est point l'antagoniste de la nature, elle ne veut ni la combattre ni la réduire : sa seule prétention est de la régulariser. Si, dans certains cas, elle immole le plaisir au devoir, elle ne sonne pas à toute heure le glas du sacrifice ; elle donne des instants de répit et fait vivre plus de gens qu'elle n'en tue. D'ailleurs, tout est gradué dans notre monde, les qualités,

les vertus et les vices ; nous pouvons être moraux sans viser, dès l'abord, à des prodiges de vertu.

En somme, si la morale est l'objet de l'indifférence, c'est qu'elle ne satisfait pas l'orgueil de l'homme.

En philosophie, en religion, en politique, il n'en est pas de même ; l'homme trouve de quoi contenter ses prétentions, ses ambitions, ses vanités. La politique caresse les intérêts de l'individu ; elle lui parle de son indépendance, de sa dignité personnelle, de ses droits ; en un mot, elle l'élève de la vie privée à la vie publique. Tout à l'heure son intelligence ne parcourait qu'un cercle restreint d'intérêts particuliers, maintenant il explore un champ sans limite d'intérêts généraux et universels. La politique fait chatoyer aux yeux des ambitieux les splendeurs du pouvoir et de la domination. Quant au reste des hommes qui ne poussent pas si loin leurs prétentions, ils ont pour dédommagement de s'occuper de la chose publique à distance et en amateurs.

N'est-ce pas s'accorder un brevet de capacité que d'aborder des questions aussi vastes ? Les natures le plus parcimonieusement douées succombent à cette tentation de participation politique. Que de gens au-dessous de leur rôle de particulier, ne sachant gouverner ni leurs maisons ni leurs enfants ni leurs affaires, n'hésitent pas à se prononcer hardiment sur la chose publique, louant ou blâmant des déterminations sur lesquelles ils sont incapables de faire une sérieuse critique ! La discussion politique est un prétexte à l'éloquence. Chacun se croit grandi d'une coupée quand il a émaillé ses discours des mots sonores de *patrie*, de *liberté*, de *guerre* ou de *paix* ; quand il a rendu une assistance attentive à ses appréciations et à ses jugements ; enfin quand il a cru tenir dans sa

main, pendant une heure, l'équilibre européen, qu'il a tranché les questions les plus compliquées et réglé l'attitude des nations entre elles. Quelle mise en scène! Quel effet! Quelle satisfaction de soi-même! La passion doctrinale, soit religieuse, soit philosophique, n'enflamme pas moins les esprits. Elle correspond à cette curiosité humaine insatiable de savoir et de connaître, à cette soif inextinguible de l'inconnu et de l'incompréhensible, à ce désir illimité de sonder l'insondable, de voir l'invisible, d'expliquer ce qui est inexplicable. Oh! qu'un homme se hausse à ses propres yeux quand il s'écrie: Moi, être chétif, accidentel, passager, j'ai, par la force de ma pensée, découvert l'infini, l'immuable, l'éternel; j'ai compris Dieu, je puis le définir, l'analyser; j'ai pénétré sa nature, sa volonté, ses desseins; il ne veut et ne doit faire autre chose que ce que j'ai soupçonné; j'ai saisi sa loi, j'ai trouvé l'origine des choses; j'ai deviné les opérations primordiales de la nature; je n'y ai pas assisté, il est vrai, mais qu'importe le témoignage des sens, il est trompeur! Je ne dois me fier qu'à ma raison!

Quand l'être humain s'est absorbé dans ces spéculations transcendantes, il est content de lui-même; il se croit réellement grand.

En effet, pour traiter de semblables sujets, pour s'élaner de la réalité bornée des phénomènes jusqu'aux idées métaphysiques, il ne faut rien moins que du génie. Aussi, comment se résoudre à descendre de ces hauteurs pour se concentrer sur des questions de morale et de vertu, c'est-à-dire, des questions de pratique et de faits, toutes choses variables, mobiles, accidentelles? Quoi! tout à l'heure, vous scrutiez l'universel, l'infini, et maintenant vous n'êtes aux prises qu'avec vous-même! Car, songez-y, les travaux de votre pensée res-

tent, l'imprimerie les transmet, les bibliothèques les conservent, tandis que le mérite de vos actions passe avec le temps : à l'architecte l'honneur de tracer le plan, au manœuvre de l'exécuter.

Pour être philosophe, politique, il faut des facultés intellectuelles hors ligne ; pour être un homme moral, il ne faut que de la conscience. Le génie est le partage du petit nombre, il fait sortir un homme de la foule ; la vertu le laisse dans l'obscurité. Aux yeux du monde, la vertu n'est ni une invention, ni une puissance, c'est une abstention, c'est une soumission, c'est une subordination à un veto supérieur. Pour inventer, dominer, il faut être fort ; pour s'abstenir, obéir, se soumettre, il suffit d'être faible. Il semble que la moralité soit le lot des natures moyennes et médiocres, incapables, en cela, de se mouvoir dans une sphère active, faute d'une impulsion excessive et passionnée. Et ne l'oublions pas, l'homme, de tout temps, s'est dit l'image de Dieu. Suivant les croyances, tantôt il en possède une particule, tantôt il se confond avec lui. Or, ce qui se manifeste de Dieu, c'est la puissance, l'acte. C'est donc le pouvoir et l'œuvre qui font reconnaître en nous le reflet de la divinité. Aussi, toutes les fois que, sous prétexte de gourmander le vice, on représente son empire, on lui attire plus d'adeptes que d'adversaires.

Les hommes se soucient donc fort peu d'être vertueux et de passer pour l'être. Les infractions à la morale s'opposent-elles aux grandes vertus civiques ? S'opposent-elles à l'essor du génie ? S'inquiète-t-on de la moralité d'Alexandre, de César, de Pierre le Grand ? Ne les proclame-t-on pas de grands hommes ? Leurs mœurs relâchées les ont-elles empêchés de rendre d'immenses services ? N'ont-ils pas développé la civilisation, les sciences, les arts ? Les siècles ne s'émerveillent-ils

pas de leurs travaux, de leurs exploits ? Et nous mêmes, ne les admirons-nous pas encore ? Nous nous laissons donc éblouir par l'éclat, la mise en scène, le retentissement, et nous ne considérons la morale que comme quelque chose de subalterne et de secondaire. On a fait dégénérer le mot vertu de son étymologie qui veut dire force — *vir, virtus*. — On en fait le partage des faibles et des humbles. Et toutes les fois que l'individu baisse en importance sociale, on exige de lui plus de vertu. Le comte Almaviva dit à Figaro :

« Je me souviens qu'à mon service, tu étais un assez mauvais sujet, paresseux, dérangé... — Ah ! répond Figaro, aux vertus qu'on exige d'un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres dignes d'être valets ? » Aussi tous les êtres sur lesquels s'exerce une certaine tutelle, tous les êtres enfin qui ne jouissent pas d'une entière émancipation, sont-ils soumis à des devoirs plus rigoureux : la vertu n'est guère qu'un signe de servitude. Il semble qu'elle n'existe qu'en l'absence du génie, de la science et de la force.

Dans les fables, on la représente invariablement sous les traits de l'agneau, de la brebis, de l'âne et de la grue. Les vainqueurs, les exploités, s'appellent le lion, l'ours et le renard. Ils croquent, ils grugent, ils pillent ; ils sont puissants, habiles, rusés. Les victimes n'offrent que crédulité et que bêtise.

Croyez-vous, de bonne foi, que l'enfant qui récite ces fables soit désireux d'imiter l'agneau, l'âne et la brebis ? Non point ; il s'en gardera bien. Sans doute, il blâmera, par un reste de sensibilité, les iniquités du lion, du loup ou du renard, mais il admirera leur force, parce que la puissance, partout où elle se manifeste, nous fascine et nous éblouit toujours. C'est un

sentiment tellement inné en nous que l'enfant fait des prodiges de hardiesse pour faire croire à sa vigueur.

Au théâtre, on nous exhibe la vertu sous deux formes : le bon jeune homme et l'ingénue. Ne comptez pas sur la tournure et sur l'éloquence du premier. C'est un bon jeune homme ; ses mœurs sont pures ; il s'habille avec candeur et parle de même.

Pendant cinq actes, vous verrez cet innocent bafoué, raillé et finalement ruiné par un Mercadet, un Destrigaut ou quelqu'un de la même famille, poseur, hableur, séducteur, finement botté, finement ganté, toujours élégant, toujours habile. La dernière scène, il est vrai, lui donnera tort, et le vertueux jeune homme triomphera.

Mais le dénouement est rarement une conséquence inévitable, nécessaire ; il ne persuade en rien le spectateur. Chacun s'en va après la pièce, persuadé que la réussite du bon jeune homme est due à la complaisance de l'auteur. Et, dans tous les cas, il y a plus de garantie de succès à agir comme le Mercadet ou le Destrigaut.

Quant à l'ingénue, nous la connaissons depuis longtemps. C'est un type invariable de fadeur et de niaiserie. Elle se vêt de blanc, elle élève des chardonnerets, elle sautille en entrant, elle sautille en sortant, rougit, balbutie et ne sait rien faire autre chose. Du reste, pétrie des meilleures intentions. Elle aime son cousin et le dit à tout le monde.

Passé Marco ou Dalila ; et voici venir la grâce, la séduction incarnée. Elle fascine, éblouit, magnétise ; elle sait tout, cette Aspasia moderne ! Elle écrit, chante, peint, parle ; pour chaque chose, sa voix a des inflexions enchanteuses.

Elle captive nécessairement le fiancé de l'ingénue.

Que fait alors celle-ci ? Elle continue à rougir et se contente de pleurer. Enfin, un beau jour, la pure enfant, la blanche Marguerite, se laisse mourir et enterrer, pendant que Marco ou Dalila, comme vous voudrez, chante dans sa gondole, entourée d'une foule d'admirateurs. De temps à autre, je le sais, pour satisfaire les auditeurs, on fait revenir le fiancé infidèle auprès de la blanche Marguerite ; mais c'est que, saturé, abreuvé de dégoût, il a dit adieu au plaisir. Or, comme le plaisir est l'objet des convoitises de tous les hommes, les retours à la vertu sont indéfiniment retardés.

A toutes ces défaveurs qui planent sur la régularité des mœurs, vient s'en ajouter encore une autre dont les conséquences sont des plus regrettables, c'est de penser que la régularité des mœurs tarit les sources du génie. Il semble que l'essor des arts, des lettres, de la poésie, soit sous la dépendance d'une certaine effervescence licencieuse ; et l'on se reporte, tout naturellement, au temps de Périclès et d'Aspasie, d'Auguste et de Léon X. On confond, sans cesse, les démenches de l'orgie avec les délires de l'inspiration. C'est évidemment à des causes beaucoup plus nobles que ces époques brillantes ont dû leur rayonnement intellectuel et artistique. La débauche ne conduit qu'à l'énervement et à l'abrutissement des facultés mentales.

Il nous arrive de concevoir des idées radicalement fausses sur la vie des poètes et des artistes. Dante, le chante illustre et immortel de l'Italie, Dante, l'éternel amoureux de Béatrix, se marie trois fois, malgré son ardent et *unique* amour, malgré ses désespoirs patriotiques, et prouve que le prosaïsme du ménage n'amoin-drit pas le génie.

C'est au sein des habitudes sobres et rangées que Michel-Ange fait jaillir de son cerveau les plus vastes

conceptions de l'art. Milton, aveugle, dicte à ses filles son poème du *Paradis perdu*; sublime extravagance toute remplie des audaces d'une imagination en délire. C'est qu'en vérité, c'est plus en lui-même qu'au dehors que le poète ou l'artiste puise ses inspirations. Seulement, le préjugé public n'accepte pas cela; il croit à la nécessité d'une excitation extérieure, d'une vie désordonnée et tumultueuse. D'après ces quelques réflexions, nous apercevons clairement que la vertu est infirmée dans plus d'un sens. D'une part, on en dispense les forts, de l'autre, on en accable les faibles. Elle revêt donc forcément une couleur de servitude et de subordination. On est vertueux, en un mot, quand on manque de puissance pour être autre chose. Aussi la société, depuis sa formation, est-elle régie par deux codes de morale diamétralement opposés, se neutralisant l'un par l'autre : le code des superbes et le code des humbles. Le premier, en raison de qualités brillantes, accorde indulgence et impunité aux faiblesses poussées jusqu'au vice. Le second, concernant des natures moins richement douées et soupçonnées de pauvretés cérébrales, prescrit et ordonne la discipline la plus sévère, l'obéissance à la règle, sous peine de déshonneur et de dégradations. Dégagés des intérêts personnels et des préjugés, délibérant avec toute la plénitude de votre raison, vous êtes frappés des contradictions flagrantes que vous offrent ces deux codes. Il n'existe rien au monde de plus choquant et de plus absurde. Et tout d'abord, les faibles doivent être guidés, redressés par les forts, tandis qu'ici les forts font dévier les faibles. Imagine t-on qu'une partie du genre humain se livre aux excès, aux désordres, sans y faire participer l'autre partie? Ne faut-il pas des complices?

Que devient alors la loi de vertu imposée aux femmes ?

Tous les grands législateurs conviennent unanimement que l'ordre social est ébranlé quand cette loi n'obtient pas observance et respect. Comment sortir de cette difficulté ? Mon Dieu ! il y a un moyen bien simple d'en sortir, mais je sais à l'avance que vous ne l'adopterez pas spontanément. Ce moyen serait de considérer la moralité comme un édifice social où chacun doit apporter sa pierre.

Quelques axiomes peuvent bien produire un être moral, mais l'effort commun produit seul la moralité, et la coopération individuelle doit se mesurer sur l'étendue de la force, de la raison et de l'intelligence. C'est le contraire qui se pratique dans le monde. Alors qu'arrive-t-il ? Il arrive que tout le monde veut se ranger sous le code des forts, et que le code des humbles disparaît de jour en jour.

Nous sommes dans une époque égalitaire, nous voulons tous marcher de front et atteindre un même niveau. Nul ne se croit fatalement né pour l'humilité et l'obscurité. Tous sont possédés de l'amour de l'attention publique. Et, ne l'oubliez pas, l'amour de l'attention publique a enfanté les extravagances en littérature, les monstruosité en art, les excentricités dans la conduite : c'est lui qui a brûlé le temple d'Éphèse !

Comment voulez-vous que toutes ces imaginations, où fermente le désir du relief et du bruit, prennent en souci cette vertu pâle, effacée, qui ne rapporte ni réputation, ni honneur, ni argent ?

Avant 89, les classes moyennes étaient assez naïves pour se figurer qu'elles ne pouvaient se passer de bonnes mœurs. Elles avaient des pudeurs, des réserves,

des scrupules ; elles laissaient aux nobles, comme un privilège du sang, les outrecuidances du libertinage et les effronteries affichées. Mais, maintenant, nouvellement affranchie et avide d'indépendance, la foule rejette loin d'elle toute discipline comme un impôt et une corvée. Et vivent les audaces, et vivent les scandales ! ils décarèment le bourgeois émancipé et lui donnent une allure de grand seigneur qui ne sied pas mal. Et plus la fortune s'agrandit, plus le luxe nous entoure, plus l'on se croit en mesure de défier l'opinion publique. On traite les réserves, les scrupules, les convenances, comme autant de mesquineries dignes d'un esprit étroit, d'une conscience timorée et d'une petite position.

La vertu compte donc bien peu de représentants, et ces derniers même ont le sentiment de leur infériorité ; ils n'osent ni s'avouer ni s'affirmer. Se drapant dans une inutilité stérile, ils ressemblent aux personnages muets de la comédie antique ; ils ne parlent pas, ne protestent pas, n'agissent pas. Avant l'essai même, ils doutent de leur influence et de l'efficacité de leur intervention. Enfin, si l'on passe en revue ce triste bataillon, on ne compte que des timides, des inertes et des peureux. Leur devise est celle-ci : tenir le moins de place possible et laisser tout passer. Je suis même certaine que lorsque les vertueux s'auscultent, se palpent, s'interrogent, ils se demandent s'ils sont vertueux par principe, par opinion, par conviction ou bien par habitude ou par pusillanimité. La vertu se trouve donc sans force, sans ressource, sans foi en elle-même, devant un rival redoutable qui s'appelle le vice. Celui-ci est toujours prêt, toujours armé, il ne doute pas ; il est actif, entreprenant, téméraire ; il s'insinue à toutes les heures. Autant la vertu trouve

d'issues fermées, autant le vice trouve de portes ouvertes. En un mot, il va s'élargissant, envahissant l'espace, cernant la vertu et lui laissant la plus petite place.

Nous ne voyons plus cette grande lutte entre le bien et le mal, signalée dès le commencement du monde ; il ne se présente à nos yeux que la marche d'un vainqueur, qui, de victoire en victoire, poursuit un ennemi écrasé, incapable de résistance et prêt à demander merci.

Alors nous assistons à un déplorable spectacle. Au sein de la cité s'organise une nouvelle cité ; elle s'agrandit, s'évase au point de refouler la première. Au grand soleil des principes et des lois, elle jette un défi aux uns et aux autres. Elle affiche la dépravation, l'impudence, elle raille les bienséances et se pare de scandales. C'est le monde des amours tarifés, des tri-pots, des escroqueries, des bâtards et des avortements. Plusieurs de ces délits ne peuvent être atteints par la loi, quelle que soit la dextérité de sa main. Quant au public, il ne s'indigne que lorsque le crime est avéré. S'il intervient des gendarmes, s'il est question de cour d'assises, si le coupable enfin subit une pénalité judiciaire, il ne trouve pas alors d'imprécations assez colères, d'expressions assez méprisantes ; il en veut à l'imbécile qui s'est laissé prendre et punir. Sinon, il soupçonne le crime sans s'émouvoir.

On répète incessamment dans les discours, que la première condition du progrès est la moralisation d'une société. Comment s'y prend-on pour atteindre ce résultat ? Des milliers d'établissements favorisent la débauche ! En est-il qui aident et encouragent la vertu ? Les lois, en concédant une si large part au vice, ont invoqué des motifs justifiables, elles ont fait parade de

prudence. Les concessions faites aux exigences physiologiques leur ont paru une mesure de sage économie : sacrifier une partie pour sauver le tout, donner un peu pour garder le reste. En effet, tous les jours pour conserver la vie, on fait amputer un membre, quelquefois deux, et cela s'appelle un mal pour un bien. Mais toujours, dans cette façon d'agir, l'intérêt moindre est sacrifié au plus grand. Le contraire arrive dans notre société ; on sacrifie le tout à la partie. Economie singulière et qui laisse beaucoup à redire ! La déplorable inconséquence de cet empiètement du vice est la perturbation générale de la société ; l'œuvre de la civilisation consiste à rétrécir de jour en jour les concessions trop larges faites à la nature humaine ; car ces concessions ne doivent être, en réalité, que provisoires et accordées à des natures moins cultivées, moins éclairées et par conséquent moins capables d'atteindre un certain degré de vertu. La sage mesure sociale consiste à les diminuer au fur et à mesure que l'instruction se répand et se vulgarise. Pour beaucoup de gens, je le sais, le bien et le mal sont deux principes coexistants, inhérents à la nature humaine et, partant de là, indestructibles. D'après cette opinion, le mal a, comme le bien, sa place dans le monde. Seulement, nous ferons observer que le bien et le mal ont la propriété de s'étendre et de diminuer ; aussi quand l'un de ces deux éléments s'accroît, c'est au détriment de l'autre. La question gît donc tout entière dans le plus ou le moins. Si nous n'osons espérer l'extinction du mal, nous sommes certains, du moins, d'arriver à le réduire. Qu'est-ce donc que l'œuvre de la civilisation, sinon l'amointrissement indéfini du mal ? Tel est le but de nos efforts, de nos travaux. Nous perfectionnons nos moyens de police pour entraver le mal et empêcher son action.

Nous organisons des comités de salubrité publique pour combattre les influences morbides des miasmes pestilentiels, et nous obtenons des résultats réels d'amélioration physique. Que n'agissons-nous de même pour le monde des consciences !

N'oublions pas non plus que, dans la série des vertus, il en est de certaines d'où découlent presque toutes les autres. Le dérèglement des mœurs est incontestablement la source de la plupart de nos maux. La justice est entravée dans son cours quand règne la dissolution : la dissolution n'est autre chose que l'amour immodéré de la jouissance, le raffinement du plaisir, la satisfaction du moi, l'égoïsme dans son absorption hideuse. Et qu'est-ce donc que l'égoïsme, sinon un élément de désagrégation sociale et d'anarchie ? Nous l'avons étudiée dans toutes ses phases cette histoire de la dissolution, à Babylone, à Ninive, à Athènes, à Rome, à Byzance. Mettons à profit la leçon. Nous ne pouvons nous le dissimuler, depuis longtemps la dissolution des mœurs est la plaie, le chancre social. Le péril est imminent. La dépravation recrute tous les jours des disciples et des adeptes. C'est un flot sans cesse grossissant et montant ; la vertu ne lui offre plus aucune digue, elle est devenue une ombre, un fantôme. On n'a plus seulement à déplorer la prostitution chiffrée, dénombrée, mais encore la prostitution occulte, latente, indéfinie, incommensurable : on ne sait pas où elle commence, on ne sait pas où elle finit. Elle s'insinue dans tous les rangs, elle se glisse sous tous les noms, elle est un moyen puissant de parvenir !... Faut-il le dire ? Elle est même la voie la plus directe. Elle n'est donc pas seulement un instrument de plaisir, elle est encore celui de l'ambition et de la cupidité ; car dans les fortunes rapides, nous comptons plus

d'un *Marneff*. Et l'on se corrompt et l'on se vicie avec un laisser-aller, avec un entrain, avec une effervescence véritablement extraordinaires. On s'avance à grande vitesse dans cette voie immonde. Plus de regards jetés en arrière, la conscience s'éteint : on s'habitue à tout voir, à tout entendre, à tout commettre. Parfois, cependant, la société s'inquiète du désordre général, elle s'alarme ; on dirait vraiment qu'elle veut chercher un remède ! Mais, loin de marcher droit au but, de remonter aux causes, elle s'égaré en attaquant des accessoires, des détails ; elle s'en prend au luxe, à la mode, à une traîne de robe, à une coupe d'habit, à une chanson. Vétilles et mesquineries que tout cela ! Conséquences subalternes d'un principe qu'on méconnaît ! Les moralistes agissent, en cela, comme ces médecins à vue écourtée qui s'arrêtent aux symptômes, s'y acharnent, au lieu de rechercher la lésion organique qui les produit. Notre mission consiste donc à remettre le principe en honneur et en vigueur. La dépravation est aujourd'hui la pierre d'achoppement du progrès moderne. C'est donc contre elle que doivent tendre tous nos efforts. C'est en vain que nous remanions les constitutions politiques, c'est en vain que nous changeons les gouvernements ; c'est au-dedans de l'homme que la révolution doit s'opérer et s'accomplir. Il faut assainir, expurger les consciences. C'est en nous rapprochant de l'idéal absolu de raison et de sentiment que nous conquerrons le droit d'être exigeants envers les autres.

Je me résume.

Je me suis efforcée de vous démontrer précédemment que si la morale est oubliée, délaissée, c'est parce qu'on en fait peu de cas et qu'on la croit le partage des natures faibles et médiocres. Cette opinion est radicalement fautive, il est urgent de la détruire. On ne

s'arrête pas à un plan de conduite qui gêne dans les caprices et les fantaisies, sans avoir une conviction, un principe qui vous y détermine. Or, pour se former une conviction, pour adopter un principe, il faut penser, raisonner, juger ; trois opérations de l'esprit qui exigent des facultés mentales. De plus, il se joint à ces qualités la fermeté du caractère pour exécuter ce qu'on a résolu.

La vertu est donc la résultante d'un certain ensemble de facultés ; et plus cet ensemble est complet, plus la vertu est à l'aise ; le génie, la science, les talents sont pour elle des conditions de développement, d'épanouissement et de splendeur. On prétend que la vertu exclut la passion ; cela n'est pas vrai. Si la vertu excluait la passion, nous ne devrions que la dédaigner.

La passion est la force impulsive du monde ; mais comme toutes les forces, elle demande à être dirigée. La vertu est la passion contenue dans la justice ; la vertu est la passion dans le devoir ; c'est enfin la régularisation des élans affectifs de l'organisation humaine. Elle nous représente l'autocratie de l'âme sur les instincts inférieurs, la résistance généreuse des nobles sentiments et de la haute raison contre les sollicitations séduisantes et fascinatrices de la nature. C'est surtout, convenons-en, sous cet aspect spécial de la vertu que l'être humain atteint un degré de dignité et de grandeur véritablement exceptionnelles. Sans doute, cette rectitude n'a pas la rigidité de l'acier, elle a parfois des velléités de déviation. L'organisme s'énerve, s'exalte, l'âme s'enveloppe de vapeurs chaudes qui lui font perdre le sentiment d'elle-même. La raison tombe dans une somnolence voisine de la léthargie. La créature humaine à demi atteinte, à demi vaincue, va succomber ; tout à coup, un éclair sillonne cette con-

fusion ; la raison se réveille, elle rassemble à la hâte ses éléments épars, elle se concentre, elle se retrouve. La volonté, tout à l'heure amollie, détendue, se raffermir et se redresse ; elle prend dans sa main toutes ces folles tendresses, toutes ces ardeurs insensées, toutes ces impressions passagères, toutes ces chimères de l'imagination, et elle les broie, et elle les brise ; elle leur dit : Vous n'êtes rien, je vous anéantis. Dans ce moment suprême, la créature humaine ne marchand plus les conditions du sacrifice ; et, dût-elle en mourir, elle l'accomplira.

Je termine. Nous avons restitué à la morale la place qui lui est due. Nous avons vu que la pureté des mœurs relie toutes les vertus et les rend possibles et que nul ne doit s'en affranchir, quels que soient son sexe et sa position. Seulement, cette opinion n'étant pas celle du grand nombre, il nous faut la répandre et la vulgariser. Qui commencera cette œuvre de propagation, si ce n'est les gens moraux et vertueux ? Qu'ils sortent donc de leur apathie et de leur tranquillité ; qu'ils comprennent bien, une fois pour toutes, qu'il ne suffit pas de faire des vœux, de former des souhaits et de n'avoir que des intentions ; qu'ils prouvent à l'univers que ses ministres ne sont pas que des impotents.

La vertu est une cause à soutenir ; elle a besoin d'avocats, de champions et de soldats. Et vous, femmes bien pensantes, c'est surtout à vous que cette tâche incombe. Enseignez, parlez, protestez, au foyer, dans la famille, dans les salons. Parlez partout où il y a une âme pour vous comprendre, deux oreilles pour vous écouter. Combattez contre la dissolution avec cette conviction qui fait la force.

Employez, comme armes, la grâce, les talents, le sens droit, la fine ironie. D'abord, on vous critiquera,

on vous calomniera, on vous dira : Vous n'êtes pas la vertu. La vertu est muette ; la vertu est humble ; la vertu est obscure ; la vertu est ignorante. Mais que vous importe ! Jetez à vos pieds ces railleries et ces persiflages ; toutes ces platitudes ne vous obstrueront pas le chemin. Marchez, marchez toujours, et vous aurez l'honneur de contribuer à cette œuvre de rénovation morale et sociale impatiemment attendue.

Grand-Orient, 27 janvier 1867.



III

LA VIE PRIVÉE

On se lasse de penser, on se lasse d'agir, on ne se lasse jamais d'aimer.

Messieurs, mesdames, la vie humaine a deux faces : la vie privée, la vie publique. Ces deux modes d'existence sont nécessaires à l'homme. La vie publique avec ses coudoiements multipl-s et variés, ses rapports vastes et détendus, ses liaisons superficielles, ne suffit pas à sa nature ; il lui faut des relations directes, intimes, spéciales, des attaches serrées, des liens étroits. Dans cette diversité de personnes, d'idées et de choses, il s'arrête à un objet, le contemple, le préfère à tous, l'aime enfin d'une façon exclusive, et ne conserve pour le reste qu'une attention distraite et plus ou moins bienveillante.

La vie publique nous communique le total des travaux collectifs ; elle nous initie aux grandes théories, aux idées de synthèse, aux entreprises gigantesques ; elle nous donne la science, en un mot. La vie privée, qui est aussi la vie du cœur, vivifie de son souffle fécond toutes ces acquisitions de la pensée. Le cœur, en effet, est le siège du mouvement, le moteur par excellence, le

centre de l'activité. La raison toute seule n'a pas assez d'intensité pour donner l'élan et régir la conduite ; l'impulsion de la passion est nécessaire pour déterminer et soutenir les efforts de notre chétive intelligence. C'est à ce foyer incandescent que le génie, comme un nouveau Prométhée, vient dérober le rayon qui doit animer ses œuvres.

Quintilien s'est écrié : « *Fectus est quod disertum facit*, c'est l'âme qui fait l'éloquence. » Vauvenargues a traduit cette pensée en termes simples et touchants : « Les grandes pensées viennent du cœur. »

Évidemment nos tendances affectives, sentimentales, trouvent toutes les chances d'éclosion et d'épanouissement dans la vie privée. Dans la vie publique, l'homme, en contact avec les égoïsmes, s'efforce de modifier à son avantage des milieux défavorables ; il lutte sans relâche pour ses intérêts et contracte l'habitude de la préoccupation personnelle. La vie privée corrige cette disposition exclusive, elle arrache l'être humain à l'amour de soi-même pour le remplir de l'amour d'autrui. Dans la vie publique, l'homme peut aisément donner le change. Il sème dans ses écrits des pensées généreuses, de nobles convictions, il fait parade dans ses discours d'ardeur, de dévouement, sans être toujours obligé d'en fournir les preuves.

Dans la famille, à peine le sentiment est-il formé qu'il est mis en demeure de se prouver : l'application suit de près la protestation. L'affection, les égards, la participation à la même vie obligent les membres d'une famille à se faire de mutuelles concessions, l'âme se ploie et s'exerce peu à peu aux renoncements et aux sacrifices. La famille est donc l'école des grandes vertus, parce qu'elle est l'école des grands dévouements.

La vie privée n'est pas le fait d'un état social rudi-

mentaire et primitif, elle est au contraire le résultat d'un certain degré de culture intellectuelle et morale. Nous ne rencontrons dans les premiers âges que des rapports brutaux, accidentels et passagers ; nul lien, nulle constance, nul égard. Quand la société sort des limbes, quand elle se dessine, nous apercevons çà et là des ébauches de la vie privée.

Homère nous fait la peinture du foyer domestique dans les temps héroïques de la Grèce. Il nous montre Arétée près de son époux Alcinoüs. Arétée jouit de la confiance de son époux ; elle est honorée, respectée entre toutes les femmes ; son autorité est souveraine dans sa maison ; ses enfants l'entourent, la chérissent et la consultent. Pénélope et Ulysse nous offrent un type bien pur de la fidélité et de l'amour conjugaux. En souvenir de sa femme, Ulysse dédaigne l'amour d'une déesse. Je n'ai pas besoin de mentionner ici la constance de Pénélope. A n'en pas douter, ces caractères sont plutôt des idéals moraux créés par le poète que des réalités. Aussi, dans d'autres cas, nous voyons que ce modèle est loin d'être complet. Eschyle, Sophocle, Euripide nous mettent à même de constater l'absence des procédés délicats, des démonstrations affectueuses ; les rapports de la famille sont réservés, secs, volontiers indifférents. Si le dialogue des époux, dans *Œdipe roi*, revêt une teinte tendre et passionnée, c'est parce que l'auteur a voulu ajouter encore à l'horreur qu'inspire l'inceste d'Œdipe.

Dans l'*Orestie* d'Eschyle, Agamemnon revient dans ses foyers : Troie est prise ; Clytemnestre en a été avertie par des feux allumés sur les montagnes. Elle fait étendre la pourpre sous les pas d'Agamemnon. Ce dernier n'a aucun soupçon de ce que médite la reine, il

la croit fidèle et dévouée. Clytemnestre lui adresse des paroles où déborde la tendresse ; elle dépeint, avec sensibilité et délicatesse, les tristesses de l'épouse solitaire éloignée de son époux et les joies qui inondent son cœur à son retour. Agamemnon répond à ses empressements, à ses joies, à ses caresses par ces mots : « Fille de Léda, gardienne de mes foyers, ton discours se mesure sur mon absence, il est long. » — L'*Iphigénie* d'Euripide nous présente l'amour paternel sous un aspect très restreint. Ce n'est certainement pas sans contrariété qu'Agamemnon dévoue Iphigénie, mais la promptitude de son consentement, la sobriété de ses regrets, sa résignation facile rendent suspect son attachement pour sa fille. Partout, enfin, nous voyons dans ces temps régner l'autorité du chef de famille au détriment de la tendresse. A tout instant, nous constatons le droit du père, nulle part nous n'apercevons son devoir. C'est à Térence que revient l'honneur d'avoir monté le sentiment paternel à son diapason le plus élevé.

L'admirable scène de l'*Heautontimorumenos* n'a été dépassée par aucun des modernes.

Je cède au plaisir de vous en lire un extrait.

CHRÉMÈS, MÉNÉDÈME (1)

« CHRÉMÈS. Quoiqu'il y ait très peu de temps que nous nous connaissions, car c'est seulement depuis que vous avez acheté un champ ici près, et nous n'avons guère eu d'autre liaison ; cependant votre mérite, ou notre voisinage qui, à mon avis, tient le premier rang après l'amitié, m'enhardit à vous dire franchement que vous me paraissez travailler plus que votre âge ne le

(1) *Heautontimorumenos*, acte I^{er}, scène I^{re}.

permet et que ne l'exige votre fortune. Car, au nom des dieux, quel est votre dessein ? Que cherchez-vous ? Vous avez soixante ans et davantage, si je ne me trompe. Il n'y a point de terre dans tout le canton qui soit meilleure, qui rapporte plus que la vôtre. Vous avez plusieurs esclaves et vous faites sans relâche leur ouvrage, comme si vous n'aviez personne. J'ai beau sortir matin, rentrer tard, je vous vois toujours dans votre champ bêcher, labourer, ou porter quelque fardeau. Vous ne vous donnez pas un instant de repos, vous ne vous ménagez point. Ce n'est pas pour votre plaisir que vous travaillez ainsi, j'en suis bien sûr. Mais, me direz-vous, je ne suis pas content de l'ouvrage que font mes esclaves. Si vous preniez, pour les faire travailler, la peine que vous prenez pour travailler vous-même, vous avanceriez davantage.

« MÉNÉDÈME. Chrémès, vos affaires vous laissent-elles assez de loisir pour vous mêler des affaires qui vous sont étrangères et qui ne vous regardent nullement ?

« CHRÉMÈS. Je suis homme : rien de ce qui intéresse un homme ne m'est étranger. Prenez ceci ou pour des conseils que je vous donne, ou pour des instructions que je vous demande. Ce que vous faites est-il bien, je veux vous imiter ; est-il mal, j'ai dessein de vous en détourner.

« MÉNÉDÈME. C'est mon usage de vivre comme je fais, conduisez-vous comme il vous convient.

« CHRÉMÈS. Quel homme a pour usage de se tourmenter ?

« MÉNÉDÈME. Moi.

« CHRÉMÈS. Si vous avez quelque chagrin, j'en suis fâché. Mais quel malheur vous est arrivé ? Quel grand

crime avez-vous commis, je vous prie, pour vous traiter ainsi ?

« MÉNÉDÈME. Hélas ! hélas !

« CHRÉMÈS. Ne pleurez pas, dites-moi ce que ce peut être. Ne me le cachez point ; ne craignez rien. Fiez-vous à moi, vous dis-je, je vous consolerais, je vous aiderai ou de mes conseils ou de mon bien.

« MÉNÉDÈME. Vous voulez donc le savoir ?

« CHRÉMÈS. Par la seule raison que je viens de vous dire.

« MÉNÉDÈME. Vous le saurez.

« CHRÉMÈS. Mais cependant quittez ce râteau, ne vous fatiguez pas.

« MÉNÉDÈME. Je n'en ferai rien.

« CHRÉMÈS. Quel est votre dessein ?

« MÉNÉDÈME. Permettez que je ne prenne aucun instant de repos.

« CHRÉMÈS, prenant le râteau. Je ne le permettrai pas, vous dis-je !

« MÉNÉDÈME. Ah ! vous avez tort.

« CHRÉMÈS, soulevant le râteau. Comment ! un râteau si lourd !

« MÉNÉDÈME. J'ai mérité de prendre tant de peine.

« CHRÉMÈS. Parlez présentement.

« MÉNÉDÈME. J'ai un fils unique à la fleur de son âge. Hélas ! qu'ai-je dit, j'ai ! Non, Chrémès, je l'avais ; aujourd'hui, je ne sais si je l'ai ou non.

« CHRÉMÈS. Pourquoi cela ?

« MÉNÉDÈME. Vous allez l'apprendre. Il y a ici une vieille étrangère de Corinthe, qui est fort pauvre. Mon fils devint éperdûment amoureux de sa fille au point de vouloir l'épouser ; tout cela à mon insu. Lorsque j'en fus informé, je commençai à le traiter, non comme il convenait de traiter un jeune homme dont l'esprit est malade, mais avec la violence et le train ordinaire des pères. Tous les jours je le grondais. Comment ! espérez-vous qu'il vous sera longtemps permis de vous conduire ainsi ? d'avoir, du vivant de votre père, une maîtresse que vous regardez, pour ainsi dire, comme votre épouse ? Vous vous trompez, Clinie, si vous le croyez, et vous ne me connaissez pas. Je veux bien vous avouer pour mon fils, tant que vous vous comporterez d'une manière digne de mon fils. Si vous ne le faites pas, je trouverai bientôt comment vous traiter. Tout cela ne vient que de trop d'oisiveté. A votre âge, je ne m'occupais pas d'amourettes. La pauvreté me força d'aller en Asie porter les armes, et par ma valeur j'ai acquis et de l'honneur et du bien. Enfin la chose en vint au point que ce jeune homme, à force de s'entendre répéter à chaque instant les mêmes duretés, n'y put tenir. Il s'imagina que mon âge et mon affection me rendaient plus instruit sur ses intérêts, plus éclairé que lui-même, mon cher Chrémès, il s'en alla en Asie servir le roi.

« CHRÉMÈS. Que dites-vous ?

« MÉNÉDÈME. Il partit sans m'en prévenir. Il y a trois mois qu'il est absent.

« CHRÉMÈS. Vous eûtes tort tous deux. Ce qu'il a fait marque cependant un jeune homme qui a de l'honneur, et qui n'est pas sans courage.

« MÉNÉDÈME. Lorsque j'apprends son départ de ceux

qu'il avait mis dans sa confiance, je rentre chez moi tout triste, l'esprit troublé, si chagrin que je ne savais quel parti prendre. Je m'assieds, mes esclaves accourent, ils me déshabillent, d'autres se hâtent de mettre le couvert, d'apprêter le souper, chacun faisait de son mieux pour adoucir ma peine. Lorsque je vois cela, je me dis en moi-même : Comment ! tant de gens empressés pour me servir seul, pour me nourrir seul ? Tant de servantes occupées pour me vêtir ? Je ferais tant de dépenses ! Et mon fils unique qui devrait user de ces biens comme moi et même davantage, puisqu'il est plus que moi dans l'âge de jouir, je l'aurai chassé, je l'aurai rendu malheureux par mon injustice ! Je me croirais digne de tous les supplices si je continuais de vivre de la sorte. Allons, tant qu'il sera dans la misère, éloigné de sa patrie par ma dureté, je le vengerai sur moi-même. Je travaillerai, j'amasserai, j'épargnerai pour lui. J'exécute ce projet, je ne laisse rien dans ma maison, ni vaisselle, ni étoffes ; je vends tout. Servantes, valets, excepté ceux qui, par les travaux rustiques, pouvaient m'indemniser de leur dépense, je les mène au marché et les vends ; je mets écriteau à ma porte, je ramasse environ quinze talents. J'ai acheté cette terre, et je m'y tourmente. J'ai jugé, Chrémès, que je serais un peu moins injuste envers mon fils, si je me rendais malheureux, et qu'il ne m'était permis de jouir d'aucun plaisir, jusqu'à ce que mon fils, qui doit les partager avec moi, me fût rendu sain et sauf. »

Le reste de la comédie ne se soutient pas sur ce ton. Il semble que l'auteur, après une excursion rapide dans une sphère supérieure, soit retombé bientôt dans son milieu et dans les usages de son temps. Au troisième acte, Chrémès, qui jusque-là nous a paru un homme probe et sensible, exprime avec une parfaite

tranquillité les sentiments les plus inhumains. Ce contraste choquant est digne d'être signalé (1).

« SOSTRATE, femme de Chrémès. Vous souvient-il que dans une grossesse, vous me déclarâtes très positivement que si j'accouchais d'une fille, vous ne vouliez pas qu'on l'élevât ?

« CHRÉMÈS. Je devine ce que vous avez fait ; vous l'avez élevée ?

« SOSTRATE. Point du tout. Mais il y avait ici une vieille Corinthienne fort honnête femme. Je la chargeai de l'exposer.

« CHRÉMÈS. Ah ! grands dieux ! peut-on être aussi sotte !

« SOSTRATE. Hélas ! qu'ai-je donc fait ?

« CRÉMÈS. Vous me le demandez !

« SOSTRATE. Si j'ai commis une faute, mon cher époux, c'est par ignorance.

« CRÉMÈS. Quand vous diriez le contraire, j'en serais bien persuadé que vous parlez, que vous agissez toujours par ignorance, par imprudence. Vous avez fait assez de sottises dans cette seule affaire ; car, premièrement, si vous eussiez voulu exécuter mes ordres, il fallait la tuer, ne pas lui donner une mort simulée et l'espérance de la vie.
.

« SOSCRATE. Mon cher époux, j'ai mal fait, je l'avoue, je me rends. Mais je vous prie d'être d'autant plus indulgent que vous êtes d'un esprit plus mûr et de me pardonner ma faute avec bonté. »

(1) *Heautontimorumenos*, acte 1^{er}, scène 5.

Cette scène soulève le dégoût : un père qui ordonne le meurtre de son enfant, une mère qui s'excuse lâchement de ne l'avoir point commis. La paternité, la maternité n'étaient pas une mission, une charge, mais un caprice. Nous voyons, par cet aperçu très rapide des temps anciens, que la famille n'a tenu longtemps qu'un rôle secondaire ; elle a subi le joug de l'arbitraire et du bon plaisir : on était père à ses heures. Quant au mariage, il était considéré, et on le considère encore, au point de vue unique [de la conservation de l'espèce. Le mariage a un but plus élevé : le perfectionnement moral à deux.

Le mariage est l'association de deux raisons, de deux volontés, de deux activités pour une même fin. Le lien moral l'emporte de beaucoup sur le lien matériel ; les rapports physiques sont machinaux, instinctifs, banals, vulgaires ; ils correspondent au caractère général de l'espèce et n'offrent rien de spécial ni de particulier. Une rencontre fortuite, une excitation spontanée les font naître ; ils sont susceptibles de s'établir entre des personnes de conditions différentes d'esprit, d'éducation et d'humeur. Lorsque Agrippine, la tête couverte de la perruque blonde des courtisanes et la poitrine emprisonnée dans la résille d'or, s'échappait la nuit du palais des Césars et courait, comme une bacchante en délire, vers les quartiers de Suburre, où s'étaient installés les bouges immondes de Rome, que recherchait-elle ? Était-ce une certaine personne objet de ses sympathies, de ses affections, de ses préférences ? Non ; c'était quelconque : tout lui était bon !

Les rapports moraux ne sont pas le fruit du hasard et des appétits ; ils sont l'expression d'une élection, d'un choix ; les rapports physiques aboutissent à la

satiété, au dégoût; les rapports moraux conduisent au dévouement. Quel sort subissent la plupart du temps ces liaisons formées dans le monde? Que deviennent ces transports, ces empressements, ces délires? Tout cela fond comme la neige au soleil, sans laisser de trace; et l'on se souvient à peine que l'on s'est connu.

Le jour, au contraire, où deux intelligences se croisent sur une même idée, où deux cœurs s'unifient dans un même sentiment, l'union existe, elle est indissoluble, immuable. Combien sont précieux ces dialogues du foyer où un esprit se complète par un autre esprit, où l'âme s'épanche dans une autre âme, où la verve s'alterne et se soutient par une mutuelle réplique! Peu à peu, le couple causeur s'élève de l'animation à l'enthousiasme; et, grâce à cette dialectique familière, affectueuse, improvisée, il atteint bientôt, dans un élan commun, les hautes régions du sentiment et de la pensée.

La vie privée et la vie publique sont soudées l'une à l'autre, elles réagissent l'une sur l'autre; elles se reflètent, elles doivent s'aider mutuellement et s'entendre.

La vie privée n'est pas un fait particulier, c'est un fait social. C'est dans la vie privée qu'il faut chercher des garanties à la vie publique. L'intérêt général doit donc la protéger, la préserver des continuelles attaques auxquelles elle est en butte. Il est indispensable pour rendre la vie privée possible de lui fournir des éléments favorables. Le mariage est la base essentielle de la famille, mais il ne peut être efficace et prospère que dans de certaines conditions. Or, qu'arrive-t-il? Tout dans la vie extérieure conspire contre lui. On le raille, on le dénigre, on l'abaisse. Le roman, le théâtre, le représentent comme le pire des états, comme la source

des dissensions, des désaccords et des disputes. Vous vous souvenez tous de la *Physiologie du Mariage*, de de Balzac : œuvre malsaine et qui n'a eu que trop d'imitateurs.

Les idées sont tellement corrompues à ce sujet, que le mariage, pour beaucoup, n'a plus de prestige ; il n'a même plus de nécessité. Le nombre illimité des unions illicites dispense de recourir à la légitimité. Nulle attraction, nulle ardeur, nul empressement, on a tout épuisé. Et quand le mariage cesse d'être une affaire, c'est-à-dire un agrandissement de fortune, ce n'est plus qu'une corvée, on le repousse. On se marie sans doute encore, mais on se marie trop tard. Les idées, les opinions sont arrêtées ; l'intelligence a pris son pli, il ne reste aucune prise à l'action commune, à l'œuvre à deux.

La différence des habitudes vient encore ajouter à toutes ces difficultés, tandis que les habitudes ne peuvent être un élément de discorde chez ceux qui les ont contractées ensemble. Il est pénible de voir face à face et la main dans la main, deux êtres dont l'un est désillusionné, rassasié, saturé, et dont l'autre est illusionné, avide. De ce contact incessant résultent des amertumes, des tiraillements et des reproches. Le mari se plaint, mais, en somme, il ne trouve dans son ménage que les ennuis qu'il y a apportés. Il est certainement ridicule, absurde, que deux personnes qui, dans un avenir prochain, doivent se joindre, s'unir, se confondre sous un même nom, dans de mêmes intérêts et dans de mêmes sentiments, suivent, dès l'abord, des voies diamétralement opposées et n'aient pour toute chance de sympathie et de bonheur que des différences et des contrastes.

En cette matière, la question d'éducation est souve-

raine ; elle a donné lieu à bien des controverses. Il serait bon de s'entendre et de se fixer sur ce point. La vie intime n'est douce, n'est agréable, n'est heureuse que si l'on trouve en elle l'échange des sentiments, des idées et des opinions. Si l'intérieur n'est pas illuminé par le rayon intellectuel, il n'est plus que le séjour des détails minutieux, des vues étroites, des tracas pécuniaires. Toutes les fois alors que l'esprit se sentira en veine d'émancipation, il quittera ce milieu étranglé et ira respirer ailleurs.

M. Sarcey a prétendu tout récemment, dans une conférence très spirituelle du reste, — mais l'esprit ne marche pas toujours de pair avec la vérité, — il a prétendu, dis-je, que si les hommes fuient la conversation des femmes, c'est que les préjugés et les superstitions de celles-ci gênent l'essor de leur esprit et de leur science. Dans ce cas, la faute en reviendrait aux hommes. Les préjugés et les superstitions sont les suites de l'éducation. Un père de famille n'a-t-il pas toute l'autorité nécessaire pour diriger l'éducation de sa fille dans la voie qui lui convient ? Il est vrai que l'éducation de la fille est du moindre souci pour le père ; il se libère avec une phrase toute faite : « Son mari la formera ». Mais, le plus souvent, si une femme prenait les principes de son mari, elle n'en aurait pas du tout.

N'est-elle pas témoin tous les jours de ses défaillances morales et de sa versatilité politique ? Ce n'est pas parce qu'un homme a passé son baccalauréat qu'il a des principes et des convictions. La plupart des humains se meuvent en dehors des idées religieuses et philosophiques. On a, par-ci par-là, des opinions oscillantes, vacillantes, ondoyantes, on n'y tient pas plus que cela. Aussi les femmes, n'ayant pas

les mêmes agitations de la vie et la préoccupation des affaires pour se distraire et s'étourdir, se créent-elles des principes comme elles peuvent. Imaginez qu'une femme, dépourvue d'idées à elle, se marie trois fois : elle peut se trouver, par l'influence du fait marital, tour à tour juive, catholique et athée. Cet exemple nous prouve que l'être le plus infirme doit entrer pour quelque chose dans ses convictions. Bien que les esprits supérieurs influencent les esprits faibles, ils ne les ont réellement persuadés qu'en leur fournissant les moyens de raisonner eux-mêmes : chacun a droit à l'examen.

Il a paru tout simple de restreindre l'éducation des femmes ; et l'on s'est appuyé sur cette raison : Chacun doit avoir une instruction conforme à son emploi et à son état. La femme est vouée tout entière aux soins de l'intérieur et du ménage ; une trop forte dose de savoir lui est parfaitement inutile ; une direction élevée de la pensée l'éloigne des devoirs de la famille. Et l'on s'empresse de citer l'intérieur de Chrysale. Messieurs, mesdames, Molière a eu tort de railler une chose bonne et belle en elle-même. Pourquoi ce titre de *Femmes savantes* ? Je ne le comprends pas. Philaminte, Bélise, Armande sont des ignares, des pédantes, et rien de plus. Que l'imbécile Chrysale, trop ignorant pour savoir en quoi consiste la science, les décore du titre de savantes, cela se conçoit ; mais que Molière s'y laisse prendre, cela ne s'accepte pas. Non seulement Molière a, dans cette pièce, insulté les femmes, mais il a encore plus insulté la science ; car, songez-y bien, toutes les fois que la science effleure un front de son aile, elle le transfigure et l'ennoblit. La science ne nuit à rien ; elle chasse les petites idées, les vues étroites, elle dote les natures d'une bienveillante simplicité.

Malheureusement, il n'est pas donné à tout le monde de l'acquérir. Les moyens de s'instruire sont refusés au plus grand nombre : nécessité fait loi. Différemment chacun doit aller jusqu'au bout de son intelligence, jusqu'au bout de sa raison. Il n'est pas de convention sociale, il n'est pas de loi qui ait le droit de priver quelqu'un de son accroissement moral et intellectuel. Loin d'en savoir trop, on n'en sait jamais assez. Plus une femme est instruite, plus son intérieur rayonne, plus la vie privée est complète.

Non, la femme n'a pas d'emploi ni d'état déterminé, elle les a tous. Il n'est pas de question, pas d'affaire, pas d'événement auxquels elle ne soit associée. Son milieu est le foyer — j'en conviens — et c'est là justement qu'elle doit se montrer la gardienne incorruptible des principes. Tandis que le mari et le fils rentrent souvent la tête troublée par les bruits discordants et par les opinions contradictoires de la vie extérieure, elle conserve la lucidité de ses convictions ; elle peut alors redresser intelligemment et remettre dans la droite voie ces chers êtres un instant étourdis et égarés.

L'influence féminine est inévitable et indispensable ; elle emprunte tour à tour les traits de la mère, de la sœur, de l'épouse. La fraternité, outre les similitudes existant entre les êtres d'une même génération, a des affinités de sang, de position, d'habitude. La fraternité doit être un protectorat réciproque : le frère protège sa sœur matériellement, la sœur protège son frère moralement. Dans l'enfance, le frère et la sœur reçoivent la même éducation ; ils obéissent aux mêmes principes. Plus tard, la scission s'opère brusquement, le jeune homme se lance dans le mouvement extérieur. Une convention sociale lui confère des privilèges, et ces privilèges contrarient la morale. Chaque jour, il est en

train de perdre ses principes : à l'école de médecine, à la salle des pas perdus, dans les salons du demi-monde. De retour dans la maison, il met en circulation des opinions et des propos insolites. La sœur est plus tôt instruite que les parents des écarts et des folies de son frère ; mille fois, elle se fait son avocate auprès d'eux pour l'excuser. Je ne m'imagine guère que cet étourdi jeune homme ait, à un instant donné, l'aplomb de se poser en sermonneur, en directeur, en conseiller de sa sœur. Je trouve beaucoup plus logique que la sœur intelligente, éclairée, et pour laquelle le principe n'a point changé, soit le conseiller et le redresseur de son frère ; il est entendu que plus une jeune fille sera instruite, plus elle aura exercé sa pensée, plus ses conseils auront de valeur.

C'est là que se présente la difficulté. L'éducation des femmes est défectueuse, elle manque de profondeur : des détails, des préjugés, absence de vues générales. Mais j'avoue franchement que, si l'éducation des jeunes filles est mauvaise, l'éducation des jeunes gens est bien pire. Ici, je ne considère point le côté universitaire, je ne m'attache qu'au côté moral. Je pense qu'il a une certaine importance dans la vie.

Quoi ! ce jeune homme, sorti de la famille, de la vie privée, qui doit un jour lui-même constituer et former la famille et la vie privée, passe sa jeunesse à poursuivre, à traquer, à corrompre la famille et la vie privée chez autrui ! On invoque la fougue des passions, l'impétuosité des sens. Erreur ! On n'attend pas les transports irrésistibles pour se livrer à ces désordres. Et ce qu'il y a de plus répugnant, c'est que la mère, elle-même, organe de la moralité dans la famille, fait cette simple observation à son fils : « Ne compromets pas ta santé, ton avenir ». Je dirai même que plus d'une

mère sourit des exploits de ce jeune don Juan, elle en est fière ! Quant au père, cela lui rappelle ses jeunes ans : il a agi exactement comme son fils et serait prêt à le suivre encore. Pourvu que l'héritier n'engage pas sa fortune, son nom, sa carrière, on encourage et l'on flatte l'inconstance de ses goûts, de ses caprices et de ses fantaisies. On dirait vraiment qu'il existe une classe neutre, un terrain neutre, où le jeune homme peut donner un libre cours à ses folies, à ses lubricités, sans nuire à l'ensemble social. Quelle étrange aberration pour une époque qui parle de solidarité ! Ainsi le jeune homme a pris des leçons de grammaire, de géographie, de linguistique, d'algèbre, de droit et de philosophie ; il n'en a reçu aucune de morale. Sa mère, sans doute, a de la vertu, mais cette vertu-là ne fait pas d'élèves : elle est spéciale aux femmes, l'homme a le privilège de s'en dispenser.

Ainsi, cette vie privée, qui décide de la vie publique, est singulièrement inquiétée, ébranlée dans sa base ; elle est presque une négation chez le prolétaire.

Les besoins, les exigences de la vie dispersent de bonne heure les membres de la famille du pauvre. Et ils s'en vont tout jeunes, sans appui, sans guide, sans protection, à travers les quartiers de la ville, à un âge encore trop tendre pour que leurs mœurs soient formées ; ils n'ont aucun moyen de résistance à opposer aux influences, aux sollicitations dépravées et corruptrices. La plupart du temps, le pauvre voit son foyer troublé et souillé ; et peut-être plus qu'un autre a-t-il droit à l'inviolabilité de la famille ! Elle est son seul bien ; il n'a pas les dédommagements de l'orgueil, les compensations du confort, du luxe, les dissipations de la vie de plaisir. Il serait heureux de rassembler, ne fût-ce qu'un jour, une heure dans la semaine, ses enfants

autour de lui et de les retrouver purs et intacts. Quels tourments ! quelles angoisses pour un père, pour une mère, quand ils sont obligés de confier de toutes jeunes filles sans appui, sans soutien, à une grande ville comme Paris ! Les consciences ne se réveilleront-elles jamais ? Ne jaillira-t-il pas une loyauté publique, une solidarité pratique, qui respectera et protégera cette jeunesse abandonnée, considérant comme odieux d'exploiter son isolement ? Oui, il faut que le jeune homme ne se détache de sa famille que pour en former une autre et non pour la corrompre et la diviser ailleurs. La jeunesse, dit-on, est une saison de plaisir qui oblige à des concessions. Il n'est pas question de combattre le plaisir, mais bien de le contenir, de le renfermer dans la vie privée ; il est là aussi bien qu'ailleurs et même plus qu'ailleurs.

Sans doute, outre l'amour du plaisir, nous sommes tous tourmentés, poursuivis par un fantôme d'idéal et de perfection ; il nous assaille dans nos rêves, dans nos méditations ; il fait naître en nous des désirs brûlants, des soifs inextinguibles. Alors les petits côtés de la vie intime nous révoltent et nous dégoûtent, ils blessent nos délicatesses, nos susceptibilités. Nous, êtres chétifs, infimes, mortels, jouets de fluctuations et limités par le temps, nous sommes avides, affamés d'un type absolu de beauté.

La vie extérieure flatte et encourage cette tendance ; elle ne nous présente que des surfaces, des superficies, des apparences. Nous nous créons un monde factice, artificiel, où, pendant quelques heures, nous nous efforçons de rassembler et de mettre en relief, grâce à l'ornement, les quelques qualités que nous avons reçues en partage. Les défauts sont alors soigneusement dissimulés ; nous réglons nos attitudes, nous disposons nos atours, nous épurons notre langage de

façon à produire le plus d'illusion possible. Enfin, après avoir accumulé les dépenses, les peines, les efforts, nous brillons d'un certain éclat momentané. Rentrons au logis : la décoration change ; qualités et défauts reprennent leur plan. Assurément, la vie privée ne peut pas maintenir ces illusions ; il est impossible de se soustraire aux investigations et aux jugements de son compagnon de route, de son associé, de lui déguiser des défauts qu'un contact incessant révèle. Mais ces faiblesses réciproques doivent donner naissance à un sentiment d'indulgence mutuelle. On s'examine, on se scrute, et l'on voit que, si ce compagnon de route ne réalise pas l'idéal qu'on a rêvé, on est incapable de lui en fournir un soi-même.

Sans doute, au-dessus de cet idéal spécieux, se tient un idéal réel, sublime, que n'altère aucune des vicissitudes du temps ; quand l'âme est arrivée à le concevoir, elle a singulièrement progressé. Cet idéal n'est autre chose que le sentiment se spiritualisant tous les jours : la jeunesse passe, les agréments disparaissent, mais la personne reste intacte dans son cœur et dans son esprit.

L'affection qu'elle a inspirée persiste ; la maladie, la ruine, la vieillesse la traversent sans l'affaiblir. Cette affection vit par elle-même, s'alimente par elle-même, ; elle n'a besoin pour s'exalter ni d'oripeaux, ni de décorations ; elle plane dans des sphères inaccessibles aux caprices et aux ingratitude du cœur.

Les disciples de la frivolité sont étrangers aux joies innombrables que goûtent les membres d'une famille unie. Rappelez-vous la sensation délicieuse que vous avez éprouvée, lorsque, entrant dans ce sanctuaire de la douleur appelé la chambre d'un malade, et que, marchant sur la pointe des pieds, retenant votre haleine et

prenant mille précautions de peur de heurter un meuble ou de frôler une draperie, vous avez entr'ouvert les rideaux du lit, vous avez murmuré : Il dort ! N'oubliez pas non plus cet attendrissement indéfinissable dont tout votre cœur a été saisi, quand vous avez apporté le premier potage au convalescent. Souvent aussi devant le fragile berceau d'un enfant, vous vous êtes mis à contempler avec amour ce petit bonnet blanc enfoui dans l'oreiller. Que d'engagements pris avec vous-même, que de dévouements entrevus ! Vous disiez : « Cher petit être, que ne puis-je te préserver de tous les dangers ! que ne puis-je te doter de tous les bonheurs ! A toi je consacre mon labeur, mon sang et ma vie ».

Ah ! messieurs, ah ! mesdames, si le temps le permettait, que de tableaux touchants ne pourrais-je pas retracer ici ! La famille est la source féconde des émotions les plus douces ; le cœur y saisit tous les prétextes pour vibrer et s'émouvoir. L'affection se multiplie par l'affection ; et tandis que les sens s'émoussent et perdent l'impressionnabilité par l'abus des plaisirs, le cœur peut se livrer à des excès de tendresse et demeurer insatiable.

Permettez-moi donc de finir comme j'ai commencé : *On se lasse de penser, on se lasse d'agir, on ne se lasse jamais d'aimer.*

Grand-Orient, 3 février 1867.

IV

L'ÉDUCATION

Messieurs, mesdames, dans ma dernière conférence sur la vie privée, j'ai effleuré la question d'éducation ; j'y reviens aujourd'hui, et je me propose d'en faire le sujet de cet entretien.

L'éducation est un point si important qu'il a de tout temps fixé l'attention des plus beaux génies du monde. Chaque législateur lui a consacré un long chapitre. En effet, c'est sur la jeune génération qu'il fonde l'espoir de l'accomplissement de son œuvre. Il sait bien que, quelles que soient son autorité, son éloquence et la confiance dont il est l'objet, les hommes du même âge que le sien auront des réminiscences involontaires, des retours vers les habitudes du passé ; tandis que l'esprit de l'enfant, incliné de bonne heure dans un certain sens, prendra, à l'exemple des membres, une tournure particulière qu'il conservera toute sa vie.

Ainsi, tout fondateur de société, tout organisateur politique a institué des lois pour l'éducation favorables à son mode de gouvernement. Et nous citerons Lycurgue, Solon, et Platon quand il trace le plan de sa République.

Ces éducations spéciales offrent de graves inconvé-

nients. Les gouvernements ne sont pas inamovibles ; les institutions se transforment, les lois varient et se modifient ; les métamorphoses politiques s'opèrent quelquefois brutalement et ne doivent pas surprendre les esprits. Il faut donc que l'homme soit préparé de bonne heure aux changements ; qu'il possède des idées plus larges, plus générales ; que son esprit aille au delà des coutumes et du pays qu'il habite ; qu'il ne soit pas opprimé, en un mot, par l'habitude et la routine, les deux plus mortelles ennemies du progrès.

Si nous quittons les hautes régions du législateur pour descendre dans l'ordre plus humble des particuliers, nous voyons que les projets d'éducation ont été caressés par beaucoup de gens. Il est doux de penser que l'être formé par nos soins réalisera l'idéal que nous n'avons pu atteindre nous-mêmes et qu'il accomplira ce que nous avons été incapables d'effectuer. Nous nous arrogeons, en quelque sorte, le rôle de créateur ou tout au moins d'artiste. La nature a fourni la matière et nous l'avons pétrie, façonnée ; un chef-d'œuvre est sorti de nos mains.

Une foule de traités, de systèmes d'éducation ont surgi de tous les côtés. Que nous représentent ces systèmes et ces traités ? Une méthode invariable, ne tenant aucun compte de la diversité des tempéraments et des caractères. L'enfant y est poursuivi, harcelé à toutes les minutes par un règlement méticuleux et impitoyable.

Lorsque Rousseau mit au jour l'*Emile*, son livre fit grand bruit. On ne s'entretint que d'éducation. Les correspondances d'alors roulèrent sur le même sujet. Ce fut une mode, un engouement ; on s'y livra avec une rage égale à celle qu'on avait mise à parfler quelques années auparavant. Tous ces beaux esprits

se mettaient moins en peine de l'enfant que du précepteur. Celui-ci, en effet, dans les œuvres de ce genre, absorbe toute l'attention. L'élève est pris dans la moyenne des enfants ; il sera ceci ou cela, suivant la main qui le dirige. D'après ces illustres rêveurs, le précepteur n'est plus un homme, c'est un Dieu.

Voyez Rousseau, il sait tout, prévoit tout. Quelle présence d'esprit ! quelle patience ! quels moyens ! et pourtant, quel résultat ! Je ne sache pas d'auteur qui se soit critiqué, sans le vouloir, d'une façon plus sanglante. Émile est homme, il se marie. Il semble que l'instant soit venu pour lui de congédier le gouverneur et de se gouverner soi-même. Point : l'acteur principal ne veut pas ainsi désertier la scène. Émile va devenir père ; il saura, sans nul doute, remplir ses nouveaux devoirs. La supériorité de ses principes, la hauteur de sa raison ont dû faire de lui un philosophe. Rien de cela. Émile perd la tête, il est embarrassé, éperdu ; il se jette dans les bras de son précepteur et le conjure, en pleurant, d'élever le nouvel Émile. Enfin, si Rousseau ne vit pas comme Mathusalem, c'en est fait des Émiles présents et à venir ; car Émile père sera éternellement incapable d'élever Émile fils. Cette intéressante famille a l'incroyable manie des lisières. Quant à Sophie, la contradiction n'est pas moins saillante. Vous le savez, à l'occasion des filles, Rousseau est entré dans les détails les plus circonstanciés. Il va jusqu'à leur prescrire le mode de nourriture. Il leur conseille l'emploi des légumes, du laitage et des sucreries, considérant que cette hygiène doit les prédisposer à la douceur, à la soumission et à la modestie. Qu'arrive-t-il ? C'est que Sophie, élevée ainsi suivant la formule, trompe, au premier jour, le crédule et confiant Émile, sans avoir, pour excuse, le

moindre grief contre lui. Ce qui prouve que le régime des épinards et des bonbons n'aboutit pas nécessairement à la vertu.

En nous éloignant des paradoxes et des romans, nous jetterons un coup d'œil rapide sur les vues générales émises par les hommes éminents de tous les âges. Quel est le but d'une bonne éducation ? C'est d'éloigner l'homme du mal et de l'approcher du bien. Comment devra-t-on s'y prendre ? Le procédé reçu, préconisé, est de lui faire autant que possible ignorer le mal.

Cicéron, Juvénal veulent que l'enfant ne puisse entendre quoi que ce soit susceptible de blesser son oreille, qu'aucun exemple blâmable ne vienne frapper ses yeux. Platon dit, avant eux, que nul esclave, nulle personne vile ne doit adresser la parole aux enfants. Quintilien, d'accord avec Chrysippe, conseille aux parents de prendre, autant que faire se peut, des nourrices doctes. S'il fallait suivre ces conseils à la lettre, que d'enfants réduits à mourir de faim ! Charron veut qu'on ferme les portes et les fenêtres ; il exige même qu'aucun parent ne parle à l'enfant, dans la crainte de lui dire ou de lui *souffler* quelque chose de mauvais.

Évidemment, ces penseurs, en proposant des moyens impossibles, ont été à côté de la vérité. L'enfant ne peut pas ni ne doit pas ignorer le mal ; mais ceux qui l'entourent doivent s'appliquer, avec ardeur, à le lui faire détester.

Il n'existe pas de système en éducation ; et je n'enviagerai pas cette thèse sous un aspect si étroit. Il ne s'agit pas de courber l'enfant sous une discipline sévère, de lui imposer des opinions, de gêner l'essor

de son originalité. Le premier devoir est de lui fournir les moyens de raisonner lui-même. Quelle est la mission des parents ? La mission des parents est de transmettre à leurs enfants les acquisitions de leur propre expérience et celle des siècles passés, pour renouer cette chaîne de continuité qui lie les jeunes générations aux générations qui précèdent.

L'élément essentiel, fondamental de l'éducation, c'est le principe.

L'implantation du principe dans toute jeune âme doit donc être l'objet de tous les soins. L'heure de l'émancipation est prochaine, l'être humain va bientôt conquérir le droit de se gouverner lui-même ; aussi lui faut-il, pour se diriger sûrement, un flambeau, un fanal. Ce jeune homme, tout à l'heure enfant, va franchir les murs de l'école, il va s'élancer de la maison paternelle pour se mouvoir et agir dans la vie extérieure ; il va devenir citoyen, il va prendre part aux délibérations publiques : il votera, il élira ; il sera enfin pour quelque chose dans la situation politique de son pays. Qui sait ? peut-être parviendra-t-il au pouvoir, et disposera-t-il, dans une certaine mesure, du sort de ses semblables ? Eh bien ! n'est-il pas permis, dans cette circonstance, de demander à un homme qui fauche dans vos intérêts, dans votre bonheur, dans votre existence, qui décide de la paix ou de la guerre, qui, par un trait de plume, voue des milliers d'hommes à une mort inévitable, n'est-il pas permis de lui demander, dis-je, au nom de quel principe il prend d'aussi violentes déterminations, avec tant de calme, de promptitude et de confiance en lui-même ?

Mais qu'est-ce donc que le principe ? Est-ce une opinion de nos parents, est-ce une idée dominante,

accréditée dans un siècle, dans une époque ? Est-ce une tradition qu'on se passe de main en main avec vénération, et devant laquelle se tait le libre examen ? Est-ce, en un mot, *la foi de nos pères* ? — mot qui n'a jamais manqué de faire un grand effet sur nos théâtres et dans nos discours. — A n'en pas douter, il y a d'excellentes choses dans la foi de nos pères ; cependant il y a beaucoup à émonder et à retrancher. Si nous remontions aux origines et que nous en fussions réduits à une scrupuleuse imitation, nous immolerions encore des humains sur les pierres druidiques, et, en copiant des temps plus récents, nous brûlerions des parpailots en place de Grève, et nous croirions, en toute conscience, aux sorciers et aux charmeurs. Il est donc bon de passer au crible la foi de nos pères.

Le principe, au contraire, émane d'une source plus haute, source inaltérable, qui n'est autre chose que la loi essentielle, fondamentale, absolue, infinie, éternelle. Sans elle, le principe n'est qu'une ombre sans substance, une illusion de l'esprit. Le principe est donc à notre égard comme les astres : quelle que soit notre position, ils sont toujours au-dessus de nos têtes. Le principe est cette règle inflexible qui ne se ploie pas, qui ne dévie pas ; c'est une mesure de perfection infinie sur laquelle nous ajustons nos actes, notre conduite, afin de savoir quels en sont le mérite et la valeur ; l'espace qui se tient entre nous et cet idéal de justice nous montre combien il s'en manque pour que nous méritions, à juste titre, le surnom d'homme de bien.

Le principe se manifeste sous deux formes : la religion, la philosophie.

La religion a une acception très générale, très uni-

verselle. Elle est éminemment sympathique, active, parce qu'elle est sentimentale. Elle pénètre le cœur d'une façon immédiate, sans recourir aux longues opérations de l'esprit ; elle correspond à ces idées d'infini et de perfection que nous montre la raison dès son premier réveil. Malheureusement, on ne comprend guère la religion que comme une série de dogmes. Or, autant le mot religion nous fait concevoir une œuvre d'union, de concorde et d'harmonie, autant le mot dogme nous offre, en perspective, les dissensions, les divisions, le schisme. Partout des communions, des confessions, des sectes. Et toutes ces fractions se fractionnent encore entre elles ; et, de différence en différence, elles s'amincissent jusqu'au simple individu, qui, lui aussi a ses interprétations, ses dogmes ; et s'il ne les met pas au grand jour, c'est par prudence et par peur.

Quand on parle de dogmes, il est indispensable de distinguer les dogmes fondamentaux, constitutifs, des dogmes secondaires.

Les dogmes constitutifs sont ceux sans lesquels nulle religion, nulle philosophie ne peut se fonder.

La religion, par exemple, étant le rapport de l'homme avec Dieu, doit nécessairement se baser sur l'existence de Dieu, ou elle cesserait d'être. D'autre part, si l'âme humaine ne possédait pas une particule divine, comment pourrait-elle concevoir l'idée divine et communiquer avec un être diamétralement opposé à sa nature ? Toute religion affirme donc que l'âme renferme une particule divine : cette opinion admise, il faut en déduire que l'âme est immortelle. Ainsi l'existence de Dieu et l'immortalité de l'âme sont les dogmes fondamentaux, c'est-à-dire les assises, les supports non, seulement de la religion en général, mais encore des religions en particulier. La morale dérive de la cro-

yance en Dieu et à l'immortalité de l'âme ; elle est le troisième terme obligatoire. J'appelle dogmes secondaires ceux dont l'absence ou la suppression n'empêche pas la religion de s'instituer et de se maintenir. Ces dogmes sont l'expression spéciale d'une communion particulière ; l'homme qui est incrédule à leur sujet n'en demeure pas moins pénétré de l'amour de Dieu et de celui de ses semblables. Il n'ignore pas l'étendue de ses devoirs, ni la façon dont il doit les remplir. Sa négation n'entraîne donc aucun dommage, aucun trouble. On comprend facilement que, si la majorité de l'humanité n'adhérait pas à un de ces dogmes de seconde classe, la religion, la morale, la société n'en marcheraient pas plus mal. Le dogme secondaire est privé du caractère universel ; il peut être une vérité, mais une vérité non susceptible d'être perçue par tous les individus. C'est une forme précise et déterminée de l'esprit, non pas de l'esprit général, mais de l'esprit de quelqu'un ou de quelques-uns ; aussi soulève-t-elle des résistances et n'obtient-elle jamais un consentement unanime. Je crois à la Trinité, — je dis moi comme je dirais un autre, — rien de mieux ; j'en suis parfaitement libre ; seulement, à toute heure du jour, je puis rencontrer des gens qui ne partagent pas sur ce point mes convictions. Ai-je raison, ont-ils tort ? voilà ce qu'il m'est impossible de décider.

Pour se former certaines opinions, il faut une disposition préalable de l'âme qui y corresponde. Comme les opinions ne s'imposent pas à la raison par des démonstrations manifestes et évidentes, il est nécessaire qu'un rapport de sympathie puisse s'établir entre la proposition en question et l'aptitude de l'esprit. Donc, si mon adversaire n'a pas en lui le sentiment trinitaire,

s'il n'en éprouve pas la nécessité, le besoin ; s'il estime, enfin, qu'un Dieu en une personne a autant de propriétés qu'un Dieu en trois personnes, j'aurai beau étaler pompeusement les arguments de saint Augustin, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Thomas et de Bossuet, il considèrera ces raisonnements comme des subtilités et des procédés de l'intelligence ; il n'en sera même pas ébranlé.

Ainsi le dogme secondaire, considéré comme une vérité ne pouvant être comprise que par le sens intime et spécial, n'est guère qu'un obstacle à l'extension de la religion.

Nous devons donc le ranger au nombre des appréciations individuelles, sans doute respectables, mais dont on peut prendre et laisser sans dommage.

Notre tort est de nous y attacher beaucoup trop ; c'est le côté de détails, de particularités qui captive les imaginations et les esprits. C'est, enfin, la partie discutabile, périssable qui est prônée, propagée.

Mais la philosophie est là, me direz-vous, avec ses procédés rationnels, elle élucidera ces obscurités. Hélas ! la philosophie a aussi des dogmes secondaires ; de plus, elle n'est pas sympathique.

La faute n'en revient point à elle, mais peut-être bien aux philosophes. Ces derniers croient que la philosophie est destinée aux esprits d'élite, qu'elle ne doit être ni vulgaire, ni populaire, qu'elle est avant tout aristocratique. Dans nos temps où les grandes idées se dispersent, se répandent, où la science ne dédaigne pas de visiter les recoins les plus humbles de la foule, la philosophie, elle, reste sur des cimes ardues ; elle se momifie, bridée dans les bandelettes d'un langage aride et inintelligible. Elle me rappelle toujours ces ancien-

nes et nobles familles de province qui préfèrent végéter, dessécher dans leur stérilité et leur isolement, plutôt que de s'allier à un sang nouveau et de commercer avec des vilains.

La philosophie soulève donc bien des répugnances ; elle n'est considérée que comme une ombre parmi les vivants.

Si la religion a enseveli le principe sous des amas de détails, d'accessoires et de superstitions, si la philosophie n'a pas su quitter ses régions hautaines pour venir répandre ses lumières, le jeune homme trouvera au moins des principes dans son instruction. Il étudiera les sciences et s'élèvera, de déduction en déduction, à cette loi éternelle d'où découle le principe immuable.

Oui, sans doute, l'étude des sciences est bien susceptible de redresser les esprits, de les illuminer ; cependant, nous devons bien reconnaître que l'enseignement moderne ne favorise pas cette tendance de l'intelligence à rattacher les diverses acquisitions de la pensée à un principe unique et absolu. De nos jours, le développement des sciences est si prodigieux qu'il exige des divisions et des sections ; ces divisions et ces sections demandent des recherches spéciales. Les recherches sont tellement compliquées que toute une vie se consume sans arriver même à en épuiser la série.

Dans les premiers âges, la science était réduite à un bagage si restreint qu'il n'était pas étonnant de voir l'ensemble des travaux embrassé par un même esprit. Les premiers philosophes étaient tous astronomes, physiciens, métaphysiciens. Au fur et à mesure que les diverses sortes de conceptions se sont développées, les branches scientifiques se sont peu à peu détachées du tronc. Alors elles ont pu comporter une culture isolée et absorber l'activité permanente de plusieurs intelli-

gences. Certainement, cette méthode est inévitable et indispensable ; elle a singulièrement activé l'essor et le progrès de la science. Seulement, elle a fait perdre aux esprits l'habitude de généraliser. L'esprit tout entier aux spécialisations n'éprouve plus le besoin d'établir des rapports entre les diverses branches des connaissances, il ne voit plus leurs relations ; il contracte, au contraire, la manie de tout diviser, de tout séparer, sans essayer jamais de reconstruire l'ensemble.

En somme, la nécessité d'une science générale lui échappe, et cette disposition se raffermi encore par les nécessités de la profession. Vous entendez dire à chaque instant : question de droit, question de sentiment, question de politique ; chacun de ces cantonnements a sa morale particulière, et notez bien que toutes ces morales ne ressemblent pas plus à la vraie morale qu'un moucheron ne ressemble à un éléphant. Il en résulte que le jeune homme a un pêle-mêle d'idées, d'opinions, dans lesquelles il se remue, il s'agite, sans savoir au juste comment il en sortira.

De tous les côtés la situation s'embrouille. La jeune fille est élevée dans des institutions soit religieuses, soit laïques ; elle assiste à des cérémonies ; on l'initie à des rites, on lui inculque des préjugés, on lui confisque tout raisonnement : voilà pour la question de principe.

Comme pratique, on lui prescrit un maintien, une tournure, un extérieur, enfin tout ce qui concerne le décorum admis. Et l'on voit s'évanouir, peu à peu, ces belles et saines qualités qu'on appelle la franchise et la sincérité. On leur substitue je ne sais quelle grâce factice et conventionnelle. La jeune fille ne tarde pas à s'apercevoir, malgré les mystères et les demi-mots qui l'entourent, que les vertus du cœur, celles de l'esprit

le cèdent de beaucoup à un certain savoir-faire, à une sorte d'habileté, où la ruse et l'artifice jouent les principaux rôles.

L'histoire, du reste, offre parfois aux jeunes filles de singulières leçons ; celle-ci par exemple : Esther et Salomé sont deux jeunes femmes qui, à des époques différentes, présentent une supplique à un souverain oriental. L'une, âme noble, cœur héroïque, risque une disgrâce, c'est-à-dire sa vie, pour délivrer son peuple ; l'autre, mue par un caprice inqualifiable, demande comme faveur la tête d'un honnête homme. Ces deux femmes, avec des motifs si différents, des natures si opposées, emploient les mêmes moyens. Elles n'ont confiance que dans leur beauté et leurs charmes : elles s'attifent, elles se fardent. Esther affecte une démarche chancelante pour ajouter à sa grâce ; Salomé danse un pas lascif : toutes les deux obtiennent ce qu'elles désirent.

Cette anecdote démontre que l'important pour la femme est de plaire par les séductions extérieures ; peu importe l'objet de ses prières, si elle plaît, elle sera exaucée.

O jeunes filles ! de la grâce, toujours de la grâce ! négligez votre esprit, votre savoir, votre cœur au besoin, mais gardez-vous de négliger votre parure ; ce qu'on exige de vous, c'est la beauté, c'est la séduction ; votre mission consiste à exciter les sens et à engourdir la raison. Ne vous fiez ni à votre intelligence, ni à votre instruction, ni à votre vertu ; car la première poupée fardée, frisée, aura sur vous l'avantage !

Cette opinion que je viens d'émettre circule sourdement dans la société ; trop de femmes en font leur profit. Pour moi, je n'hésite pas à la déclarer fausse.

Messieurs, c'est à vous que je m'adresse spécialement.

Je porte sur vous un jugement plus favorable. Je n'ignore pas que le caractère des *Assuérus* et des *Hérode* n'est pas entièrement effacé de nos jours ; il est encore, et nous le constatons avec regret, des hommes qui, pour le sourire et la désinvolture d'une femme, adhéreront aussi bien à un acte coupable qu'à un acte méritoire, et sacrifieront à l'occasion leur honneur et la tête de leur voisin. Mais le plus grand nombre subit l'ascendant de la beauté intellectuelle et morale. Oui, Messieurs, lorsqu'une grande idée, une noble conviction resplendit sur un visage, lorsqu'un sentiment élevé prête aux paroles un accent chaleureux, vous êtes émus, touchés, attendris, et vous ne discutez plus la pureté d'une ligne, la finesse d'un trait, l'arrangement d'une coiffure.

Comme nous pouvons en juger, l'absence du principe dans la vie privée, dans la famille, a des conséquences très-graves, parce qu'elle conduit à la démoralisation. Dans la vie publique, dans la vie politique, l'absence du principe offre des dangers bien plus pressants. En effet, la famille offre encore des ressources ; les liens, les sentiments, un élan affectueux peuvent révéler, en un instant, un idéal moral qu'on n'avait même pas soupçonné. Dans la vie politique, il n'est point question de sentiment ; nous ne rencontrons que des théories froides, des ambitions, des intérêts. La politique par elle-même n'offre pas de principe ; elle est réduite à l'emprunter à la religion, à la philosophie, à la morale. Elle n'est pas une science, je doute même qu'elle soit un art. Et toutes les fois qu'elle essaye de se suffire à elle-même, qu'elle veut puiser son principe en elle-même, elle n'est plus rien qu'une chose arbitraire, capricieuse, fantasque ; elle offre les plus étranges

contradictions ; elle est variable, insaisissable. Pour bien nous en rendre compte, étudions-la.

En Égypte, en Assyrie, en Chine, dans l'Inde, en Grèce, à Rome, au moyen âge, nous ne la retrouverons jamais la même. En réalité, la politique se fixe, se précise, quand elle se résigne à n'être que l'application du principe de justice dans l'ordre public, et qu'elle veut parvenir à une fin droite par des moyens droits. Là-dessus, vous invoquerez l'histoire. Chimère, utopie, me direz-vous, que tout cela ! Regardez donc si les grands politiques ont été scrupuleux sur l'emploi des procédés pour réaliser leur dessein et atteindre leur but. Sans doute ; mais observez bien aussi que, s'ils ont rendu des services, c'est par le côté de leurs travaux qui se rapporte au principe de justice duquel le véritable génie ne peut jamais se séparer. Mais leurs exactions, leurs vices, leurs crimes ont détruit l'action salutaire de leurs talents.

Louis XI, par ses infamies sanglantes, provoque la haine de la royauté, haine énergiquement exprimée dans les états généraux de 1484. Sixte-Quint, par son astuce et son despotisme, discrédite l'apostolat et la religion. Richelieu, par ses rigueurs, amène la Fronde. Une tache indélébile est imprimée au front de ces trois hommes. On dira toujours : le *fourbe* Louis XI, le *sanguinaire* Sixte-Quint, le *cruel* Richelieu. Tel est le châ-timent imposé dans l'histoire à tout homme qui a osé enfreindre et violer la loi de droiture et d'équité. Mon Dieu ! je ne l'ignore pas, un homme politique est un personnage qui, à la tête de l'État, combine les éléments actuels de la façon la plus avantageuse pour ses intérêts, ses ambitions et la gloire passagère de son pays à laquelle est liée la sienne. Que recherche-t-il ? un succès, une réussite. Mais un succès, une réussite ne

sont que des actualités, une chose qui passe. Faites-moi donc le plaisir d'aller un peu au-delà, consultez l'histoire, tournez les feuillets, et dix, vingt, trente, quarante ans après, vous verrez très souvent que ces brillants exploits, cette mise en scène somptueuse n'ont été dans l'avenir qu'une source de misères et de calamités publiques.

Il n'y a pas tout à fait un siècle, une crise terrible survint dans notre pays. Le peuple français, entre tous les peuples, se leva et donna l'initiative ; il revendiqua ses droits, et, au nom des principes les plus sublimes d'égalité et de liberté, il voulut expulser les préjugés [de castes et les privilèges. On vit alors des actes grandioses, gigantesques ; malheureusement, les hommes placés à la tête du mouvement ne furent pas tous à la hauteur de leur mission ; oubliant que la justice ne peut se défendre qu'avec la justice, ils recoururent à des moyens violents, sauvages. Ils soutinrent enfin la plus admirable et la plus sainte des causes par le meurtre, le massacre et l'assassinat. On vit des ruisseaux de sang. La jeunesse n'eut pas grâce devant les bourreaux. La foule fut atterrée, terrifiée, saturée de carnage. Elle soupira presque après les temps passés. Alors il y eut des mouvements rétrogrades, des rechutes, des retours vers les régimes anciens. Enfin, si la cause de la liberté a été compromise, si la liberté a été entravée dans sa marche, prenez-vous-en au spectre rouge de 93.

Nous devons donc le constater, la nécessité d'un principe de justice et de bonté est évidente dans la vie publique.

Au milieu des intérêts, des déviations de la conscience, nous avons besoin d'avoir devant nos yeux, à toutes les heures, une vérité vivante, permanente, évidente,

qui nous redresse et nous maintienne dans la droite voie. C'est aux parents que revient l'honneur de transmettre cette vérité à l'enfant, parce qu'alors elle germera, croîtra avec lui, fera partie intégrante de lui-même. Dans la famille, cette vérité apparaît sous tous ses aspects : tour à tour sentimentale, raisonnable, intelligente. Mais que de parents ne possèdent pas cette vérité eux-mêmes ! Eh bien ! qu'ils la cherchent, ils la trouveront. Elle est partout, surtout dans la conscience, s'ils se donnent la peine de faire silence pour l'écouter parler. Oui, elle est partout, cette vérité ; dans les Védas, dans les Zends, dans le mosaïsme, dans les livres sacrés de la Chine, dans l'Évangile, dans toutes les grandes conceptions philosophiques. Ne nous y trompons pas, la paternité, la maternité ne sont pas seulement un délassement, une récréation, un joujou ; il ne suffit pas de caresser et de parer l'enfant, d'encadrer ses chairs délicates et roses dans le satin, d'envelopper ses membres dans le cachemire, il faut le doter avant tout des qualités vigoureuses du corps et de l'esprit.

Il me semble que, lorsqu'on est sur le point d'être père ou d'être mère, tout un monde d'idées doit envahir la cervelle ; c'est le moment de se scruter, de s'examiner, de faire l'inventaire de sa conscience, de ses sentiments et de ses idées. Car, au premier signe de la raison, l'enfant se tournera vers vous, il vous interrogera. Les *pourquoi*, les *comment* se succéderont avec une incroyable rapidité. Et si vous n'êtes pas en mesure de répondre, si vous hésitez, l'enfant, avec une insistance incroyable, vous répètera à satiété : mais dis, mais dis donc !

Ne vous étonnez donc plus, si je réclame instamment l'instruction complète des femmes. Le véritable élément

du progrès est là. Il ne faut plus que le foyer soit seulement le milieu des pensées étroites, des calculs mesquins ; il ne faut plus enfin que les grandes idées passent devant le seuil de la porte sans qu'on leur fasse signe d'entrer. Le foyer est le sanctuaire où doit s'épurer la religion, où doit se démocratiser la philosophie. C'est de ces nouvelles conditions de la famille et de l'éducation que dépendent le progrès et le bonheur de la société.

Grand-Orient, 10 février 1867.



LE PROGRÈS

MESSIEURS, MESDAMES,

Le sujet que j'ai choisi est certainement trop vaste pour le temps que je dois lui consacrer ; mais il me semble qu'après avoir considéré avec vous divers aspects de la vie humaine, il est urgent d'envisager, ne fût-ce que quelques instants, l'ensemble général. Le mot progrès sert admirablement mes vues ; il est d'abord dans les sympathies de notre époque. On parle de toute part d'améliorations, de perfectionnements, la société fait de constants efforts vers le mieux. Or, comme le but de mes études et de mes travaux est une réforme morale, il n'est pas inopportun de parler du progrès.

Il est sans doute désavantageux de réduire une idée au lieu de l'étendre ; mais, que voulez-vous ? l'esprit humain est soumis à de tristes conditions, il est souvent placé dans une dure alternative : ou bien d'effleurer une question, de la traiter d'une façon sommaire, incomplète ; ou bien de tomber dans une prolixité lourde, et par conséquent fatigante. Si je m'étais avisée d'écrire deux volumes sur le progrès, vous ne les auriez point

lus. J'aurais eu la consolation, il est vrai, de loger sur les rayons de ma bibliothèque mille, ou tout au moins cinq cents exemplaires de mes œuvres : j'avoue franchement que je préfère y ranger les ouvrages signés d'un autre nom que le mien. Je me résigne donc à vous parler du progrès, décidée à faire des sacrifices, des omissions volontaires, espérant que, plus tard, j'aurai à revenir avec vous sur ce sujet.

Aujourd'hui, je m'efforcerai de me concentrer sur les points les plus importants.

Deux camps se partagent la société : l'un croit avec ardeur au progrès, l'autre le nie formellement. Mais, je n'hésite pas à le dire, le premier camp est plus nombreux que le second.

Je m'attacherai donc de préférence aux progressistes ; ils me sont très sympathiques, étant progressiste moi-même de cœur et d'esprit. D'ailleurs, le parti stationnaire n'est pas sérieux ; il nie le progrès moins par conviction que par haine du mouvement. Ce qu'il désire avant tout, c'est son assiette, c'est son repos ; il est tranquille, apathique, incapable d'initiative ; il oppose même, à l'occasion, une force d'inertie ; cependant, il est capable d'être entraîné par une vigoureuse impulsion.

Le parti progressiste, au contraire, est actif, remuant, entreprenant, tenace, désireux des changements. Son action est influente, efficace.

Ce qui caractérise le progressiste, c'est l'impatience. Il est anxieux de voir se réaliser au plus vite l'idéal de perfection qu'il a conçu. Il est ombrageux, soupçonneux, exigeant ; il s'irrite, se révolte contre ce qui fait obstacle ; il ne supporte ni station ni arrêt ; pour lui, le progrès est une marche ascendante, une chaîne dont les anneaux doivent se suivre sans solution de conti-

nuité. Je loue cette ardeur généreuse, j'aime cette impétuosité, mais je ne suis pas sans quelque inquiétude. Cette hâte, cette précipitation offre des inconvénients, je dirai plus, des dangers. Ne peut-il se glisser des méprises, des confusions ? Le mot progrès a une acception si large, qu'il serait bien possible que l'on s'arrêtât à de petits côtés, pour négliger l'essentiel.

Notre premier souci est de reconnaître sans hésitation, sans incertitude, la place du progrès, son point de départ et les moyens les plus propres à l'obtenir.

Je vois d'abord notre époque tout éprise de nouveautés : des hommes nouveaux, des partis nouveaux, des arts nouveaux, des idées nouvelles. Que de nouveautés à la fois !

Il y a trois mille ans, un homme qui ne manquait ni de savoir ni d'esprit, un homme qui, par sa réputation de sagesse, s'était placé à la tête de la civilisation de son époque, disait ; *Rien de nouveau sous le soleil*. Je suis de l'avis de Salomon : il n'y a pas d'idées nouvelles. Je comprends ici les idées mères, premières, d'où découlent toutes les autres, en un mot, les vérités morales. Sur ce point, je soutiens que c'est l'oubli des anciens qui fait la nouveauté des modernes.

J'excepte les combinaisons nouvelles que la science découvre grâce à la méthode expérimentale. Ces nouveautés-là ne concernent que le perfectionnement extérieur qualifié à juste titre de matériel, parce que son action tend à améliorer exclusivement les conditions vitales qui nous entourent et dans lesquelles nous sommes placés. Ce perfectionnement, sans doute, est un agent puissant, mais il ne peut jamais être qu'un agent, qu'un auxiliaire ; son rôle est secondaire. Il existe une expression plus élevée du progrès : la mo-

rale ; c'est-à-dire le perfectionnement humain intime, dont l'action est d'épurer les sentiments, les idées, la conduite.

Je reprends et je répète : il n'y a pas d'idées nouvelles. Assurer qu'il n'y a pas d'idées nouvelles c'est affirmer qu'il n'y a pas de doctrines nouvelles.

En effet, en matière religieuse et philosophique, le progrès ne consiste pas à ajouter ni à augmenter, mais bien au contraire à retrancher et à simplifier. Aujourd'hui, les doctrines appelées nouvelles n'ont aucun des caractères de l'invention ; elles ne représentent qu'un travail d'élimination. Il s'agit de prendre dans toutes les doctrines passées et présentes la partie permanente, identique à elle-même, en un mot, les idées qui n'ont point subi l'action du temps, qui sont demeurées inaltérables, indestructibles, et qui ont, par cela même, tous les aspects de la vérité. Ces idées fondamentales sont : l'idée divine et l'idée morale. Nous les avons vues dans l'histoire circuler à travers les religions, les philosophies, les conceptions élevées de l'esprit humain, sans se laisser entamer par les fluctuations et les caprices.

On doit les appeler, sans hésitation, *vérités*, parce qu'elles sont les sources de la progression humaine. Elles amènent avec elles toutes les vertus ; elles ont été, on peut le dire sans exagération, le moteur principal de tous les élans héroïques de la société. Intimement liées l'une à l'autre, on leur a fait perdre de leur force quand on a tenté de les séparer. Les systèmes qui l'ont essayé n'ont eu qu'un succès démoralisateur et éphémère.

Malheureusement, on a associé à ces idées fondamentales des propositions obscures et erronées. En établissant ces dernières sur un pied d'égalité, on a

donné lieu à de regrettables malentendus, à d'interminables conflits dont les conséquences ont été corruptrices et désastreuses. Notre tâche est actuellement de discerner, de dépouiller, de déblayer.

Il n'est donc pas question ici de nouveauté. Quant à la littérature nouvelle, ceux qui y croient poursuivent une chimère; les lettres et les beaux-arts ne sont pas indéfiniment progressifs, et cela va de soi.

La littérature est la représentation écrite des passions, des sentiments, des caractères, des diverses situations de la vie. Or, ces passions, ces sentiments, ces caractères étant inhérents à notre nature, sont invariables; l'amour, l'amitié, le dévouement, la colère, la jalousie, l'orgueil, en somme toutes les vertus et tous les vices, s'offrent toujours à nous sous les mêmes traits; et, quand on les a reproduits dans leurs manifestations les plus intenses, il n'est plus possible d'aller au delà. Les arts n'échappent pas non plus à cette condition, ils sont la représentation formelle des corps et des sentiments; or, les corps, comme les passions humaines, ont des formes arrêtées, stables, qui ne sont pas soumises au changement. Seulement il faut, pour que les arts et les lettres jettent tout leur éclat, un point culminant de civilisation; parce qu'alors les passions se sont développées dans toutes les circonstances possibles, les sentiments sont devenus plus fins, plus délicats; la langue est assez riche pour fournir aux écrivains les mots et la construction des phrases propres à exprimer les nuances les plus imperceptibles. En grec, on n'a jamais surpassé la versification d'Eschyle et de Sophocle; en prose latine, Cicéron est reconnu maître; en poésie, Horace le plus charmant des poètes; et, dans nos temps modernes, nous ne dépasserons pas non plus Corneille, Molière;



notre style n'offrira pas plus de beautés que celui de Bossuet, de Voltaire, de Rousseau et de Buffon. En art, il suffit aussi d'un certain engin matériel, d'un degré de métier acquis, de cette habileté que donne l'expérience, pour que l'artiste de génie mette au jour un chef-d'œuvre que les générations postérieures espèrent à peine égaler.

LE PROGRÈS EST DANS L'ACCORD DES PRINCIPES ET DES ACTES.

Le progrès, en effet, n'est pas dans la découverte d'une vérité morale, mais bien dans l'application de cette vérité. Par le progrès, nous voyons la théorie passer dans le domaine de la pratique; l'idée, qui n'était qu'une abstraction pensée ou écrite, devient une chose, un fait; l'intention se convertit en action bonne et généreuse; enfin le précepte passe dans l'usage. La migration de l'idée dans la sphère active est une œuvre lente, elle compte bien des étapes. Il s'en manque de beaucoup qu'une idée émise soit une idée acceptée; et quand elle est acceptée, qu'elle soit pratiquée. Nous la voyons d'abord pensée solitaire, jaillie du cerveau d'un seul individu; plus tard, elle devient une opinion, c'est-à-dire une idée qui court à travers les esprits, sans autorité nécessaire pour s'y fixer d'une façon définitive; puis, enfin, après bien des luttes, bien des contestations, cette opinion est reconnue vérité; elle devient une conviction, une croyance en faveur de laquelle l'esprit tente une de ces vigoureuses sorties qui ébranlent les empires, changent la face des sociétés en transformant leurs mœurs et leurs constitutions politiques.

Nous pouvons, si vous le voulez, et cela je crois n'est pas inutile, jeter un coup d'œil sur le développement dans l'histoire de deux idées, qui certainemen

nous sont les plus sympathiques : l'égalité, la liberté.

Il ne faut pas chercher, dans les phases de ce développement, un enchaînement rigoureux, une marche méthodique, un tout régulier. Non, c'est un enchevêtrement, un entre-croisement de faits imprévus, de contradictions ; nulle pondération, nulle mesure ; là, la privation de la liberté ; ici, la liberté jusqu'à la licence ; c'est un flot d'éclosions passagères sans durée, faute de conditions favorables ; c'est un pêle-mêle, un va-et-vient de conquêtes, de défaites, de prises et de reprises ; c'est un tumulte de témérité, d'audace et de timidité débile, jusqu'à ce que le principe se soit corroboré, établi, assis dans les consciences, dans les lois et dans les habitudes.

C'est dans l'Inde, pays où les castes ont pris leur origine, que Çakia-Mouni ose rompre avec toutes les données brahmaniques et proclamer l'égalité. Malheureusement, cette doctrine se tient dans une sphère mystique, ascétique, où se fige, en quelque sorte, l'activité humaine ; elle est donc stérile et inféconde.

En Chine, l'idée égalitaire et démocratique trouve sa formule ; cette formule est nette, précise, complète. La voici : « Ce que le ciel voit et entend n'est que ce que le peuple voit et entend ; ce que le peuple juge digne de récompense et de punition est ce que le ciel veut punir et récompenser ; il y a une communication intime entre le ciel et le peuple ; que ceux qui gouvernent les peuples soient donc attentifs et réservés (1). »

Meng-Tseu, dans le sens démocratique, fait preuve

(1) Chou-King, chap, IV, vers. 7.

de plus de témérité encore ; il s'écrie : « Le peuple est tout, le prince est de la plus petite importance (1). »

La civilisation passe de l'Orient à l'Occident, la liberté a franchi un grand pas, elle se manifeste sous la forme républicaine à Sparte, à Athènes. Cependant, elle ne s'est pas encore associée à l'idée d'égalité ; l'esclavage, la plus flagrante des injustices, existe rigoureux, terrible.

Dans ce moment, ne nous attachons qu'à l'homme libre, et voyons combien diffère l'idéal de liberté que nous rêvons aujourd'hui de l'idéal de ces beaux temps qu'ont chantés et que chantent encore les poètes et les historiens.

Un dicton populaire à Lacédémone prétendait que le Lacédémonien libre était le plus libre de tous les citoyens de la Grèce. Vérifions jusqu'à quel point ce dicton disait vrai.

Le citoyen *libre* de Sparte avait devant lui, à toutes les heures, à tous les instants, un maître inflexible, inexorable, menaçant ; ce maître s'appelait la PATRIE. Or, défiez-vous, en tous les temps, de ces êtres fictifs, abstraits : il n'existe pas de tyrans pires que ceux-là. Comme ils ne sont pas de chair et d'os, comme ils n'ont point de réalité, ils ont des mandataires et des représentants qui déguisent leurs ambitions, leurs jalousies, leur despotisme, à l'ombre de leur idole. Ces chargés du pouvoir commettent toutes les exactions avec une incroyable outrecuidance, n'étant pas censés agir pour leur propre compte (2). Le plus *libre* des citoyens, dans la *meilleure* des républiques de la Grèce, immolait donc à la patrie ses goûts, ses penchants, ses

(1) Meng-Tseu, chap. VIII, vers. 14.

(2) Gobineau, *Inégalité des races*.

plaisirs, ses affections les plus naturelles et ses sentiments les plus légitimes. Mais ceci n'était rien encore ; une obligation bien autrement rigoureuse lui était imposée : il fallait que, sur un signe de la patrie, il donnât sa vie sans murmure et sans réflexion. La patrie le prenait dès le berceau et l'arrachait à l'éducation domestique pour le jeter nu dans le gymnase, aux regards et aux convoitises de la foule ; elle le rationnait à l'heure des repas et l'obligeait à recourir au vol pour satisfaire les exigences de son estomac ; mais si la fraude était découverte, par quelque maladresse commise, l'enfant encourait les plus durs châtimens ; il était de temps à autre fustigé au temple de Diane, en l'honneur de la déesse. La patrie le mariait quand elle le voulait ; quand elle le voulait aussi, elle lui reprenait sa femme pour la donner à un autre, et souvent, dans la suite, le forçait à la reprendre ; elle l'obligeait encore à reconnaître des enfants qui n'étaient pas les siens.

Un roi revient à Sparte couvert de gloire ; comme faveur, il demande à la république de le dispenser d'assister au festin public, le jour de son arrivée, pour souper avec sa femme ; la république le lui refuse. Tel était le sort de ce citoyen fortuné.

Je ne sais plus quel homme d'esprit a dit : « Il n'est pas surprenant que les Lacédémoniens aient sacrifié leur vie avec tant d'enthousiasme, on la leur avait faite si désagréable, que leur plus vif désir était d'en sortir promptement. »

Nous ne pouvons nous empêcher d'avouer que nous ferions peu de cas de cette liberté vantée, proclamée, écrite, si promise en un mot, et si peu donnée.

A Rome, après l'expulsion des rois, la république s'institue et ne tarde pas à prendre une allure démo-

cratique. Le peuple, las de l'exiguïté de ses droits et des privilèges sans limites de l'aristocratie, réclame une participation politique plus large ; les patriciens la lui refusent : les pouvoirs commettent toujours les mêmes fautes ; au lieu de prévenir en donnant de bonne grâce, ils attendent qu'on prenne par la force. Nous le savons, le peuple romain, par son attitude calme, ferme, persistante, contraint la noblesse à compter avec lui. De concession en concession, d'avantage en avantage, il parcourt toutes les dignités de la république et ne s'arrête que lorsqu'il est arrivé à la plus haute : le consulat.

Chose étrange, curieuse à signaler, cette égalité dont nous sommes si anxieux, à peine l'avons-nous acquise que nous conspirons contre elle !

Aussitôt parvenus aux premières charges de l'État, que font ces hommes de la plèbe ? Ils s'efforcent de reconstituer une aristocratie ; ils deviennent dédaigneux, méprisants, insolents envers le peuple. Tel personnage consulaire, à la recherche du suffrage populaire, laisse percer son impertinence : « Hé ! l'ami, dit-il à un paysan dont il serre la main calleuse, est-ce que *tu marches avec tes mains ?* » Ainsi, ces patriciens de fraîche date élèvent des barrières et entravent la progression plébéienne. Par des adoptions, par des mariages, ils concentrent la fortune dans les mêmes familles et rendent alors inaccessibles aux hommes de rien les premières dignités de l'État ; car il fallait avant tout passer par la charge ruineuse de l'édilité ; et, à Rome, cette élection consumait souvent, en une seule fois, une fortune amassée par plusieurs générations.

En agissant de la sorte, la démocratie perdit peu à peu ses droits ; dans la suite, elle s'efforça vainement

de les ressaisir. On retomba dans l'aristocratie, puis dans la monarchie avec les douze Césars, pour aboutir enfin à une complète décadence.

Alors le vieux monde s'écroule, une nouvelle société lui succède; à la tête de cette nouvelle société sont des principes déjà fortement ébauchés; elle en élargit les contours, elle les accentue. L'idée d'égalité avait été poussée très-loin à Rome sans excéder pourtant les limites du droit; le monde chrétien y joint l'idée de tendresse, il n'est pas seulement question de justice, mais encore de *fraternité*.

Plus d'esclavage, le serf remplace l'esclave. Sans doute, cet affranchissement est fictif, imaginaire; la condition du serf n'est guère préférable à celle de l'esclave. « Le seigneur, dit Beaumanoir, peut faire emprisonner son serf, lui prendre son bien, le torturer, et n'a de compte à rendre à personne, *fors à Dieu.* »

En Italie, le souvenir de Rome ne s'est point effacé; les études grecques et latines le ravivent, elles jettent dans les esprits une forte empreinte de liberté et font passer dans tous les cœurs un souffle d'indépendance. Des républiques se forment; elles ne sont pas établies dans des conditions que nous accepterions aujourd'hui.

En France, c'est l'affranchissement des communes, mouvement modeste d'abord, n'ayant pour objet que les libertés civiles. Petit à petit les ambitions augmentent; alors commence cette lutte incessante de la plus grande partie de la population, c'est-à-dire celle qui ne s'insère point dans le clergé et dans la noblesse et qui sera distinguée plus tard sous la dénomination de *tiers état*.

La royauté favorise ce mouvement en haine de la féodalité; elle est l'amie, l'associée, la complice du

peuple. Un jour arrive où l'accord cesse. La scission, d'abord sourde, devient éclatante, la royauté se pose en adversaire, en ennemie du tiers état ; mais les forces sont inégales ; le tiers état, antagoniste redoutable, ne tarde pas à écraser la royauté. Alors s'accomplit, vingt-trois siècles après, cette parole du philosophe Meng-Tseu : « LE PEUPLE EST TOUT, ET LE PRINCE EST DE LA PLUS PETITE IMPORTANCE. »

Nous voici en l'an de grâce 1867, voyons un peu où nous en sommes. Toutes les conditions sont propres au développement du progrès. La science a enrichi l'industrie d'une multiplicité de ressources ; elle en augmente encore tous les jours la somme. Les distances sont réduites, les peuples peuvent se coudoyer, communiquer entre eux, s'aider mutuellement ; l'imprimerie, en distribuant la pensée humaine à des milliers d'exemplaires, a soustrait les œuvres du génie aux catastrophes et aux destructions accidentelles. La culture intellectuelle n'est plus sous la dépendance de la conservation d'une bibliothèque. Enfin il y a assez de civilisation partout pour ne pas craindre une invasion de barbares. De plus, nous avons à la tête de notre société les principes *d'égalité, de liberté et de solidarité*.

Eh bien ! il semble qu'au moment de bondir dans la voie du perfectionnement, grâce aux circonstances favorables qui nous entourent, tout ce que nous avons de pauvretés dans l'âme, de petitesesses dans l'esprit, d'égoïsmes dans le cœur, se rassemble, se masse, se joigne, pour opposer une dernière résistance et livrer un dernier combat.

Le progrès est l'œuvre des siècles, nous venons de le constater ; toutes les générations y concourent, chaque individu doit y participer dans la mesure de ses facul-

tés ; donc, en véritables artistes que nous sommes, nous devons être plus touchés des défauts qui existent dans notre œuvre que ravis des qualités qu'on y rencontre. Voyons quelle est notre contenance envers l'égalité.

Oui, nous voulons tous l'égalité ; c'est-à-dire personne ne veut être dépassé, mais chacun veut dépasser tout le monde. Oui, nous voulons le progrès ; mais, ici, il y a une confusion, une méprise ; nous comprenons notre progrès comme l'agrandissement de notre fortune, de notre considération, de notre importance. Nous associons beaucoup trop intimement la prospérité publique à notre prospérité personnelle. Nous allons même plus loin, nous subordonnons l'intérêt général à notre intérêt particulier.

Parmi les hommes politiques, cette méprise est manifeste, bien qu'il soit de la tactique la plus élémentaire de paraître se préoccuper des intérêts d'autrui, quand on n'est réellement soucieux que des siens. Nous voyons une multitude d'hommes, et parmi eux des hommes *nouveaux*, — comme ils s'intitulent, — désirer le progrès, promettre la prospérité du pays, garantir le bonheur de leurs concitoyens, à la condition d'être placés au premier rang. Ce n'est point par ambition, loin de là ; il ne s'agit pour eux que de surveiller de plus près le mouvement et d'assumer toute la responsabilité sur leurs personnes. — On n'est pas plus généreux ! Il existe beaucoup de gens *généreux* comme cela, il y en a trop même.

X... désire être député, et, s'il recherche sa gloire, c'est simplement pour assurer la gloire de sa patrie. Il sort de l'obscurité pour obéir au devoir ; il aimait la vie des champs, les douces senteurs des prés ; il se trouvait heureux des tendres intimités de la famille ;

la situation présente le contraint à prendre une part active aux destinées de la France, etc. Z... conçoit aussi l'idée du progrès, seulement il lui donne une forme particulière ; pour lui, le progrès, c'est le portefeuille. Récemment, il saluait à gauche, maintenant il salue à droite ; il saluera en avant, en arrière, dans tous les sens enfin ; le côté du progrès est celui qui le fera ministre.

Au résumé, pour chacun, le progrès, c'est la réussite. Réussir est l'idée unique, dominante ; elle règne dans les esprits et dans les cœurs sans concurrence et sans rivalité. La croyance aux destinées futures est faible, très faible ; nous nous concentrons exclusivement dans la destinée présente. Le temps est bref, la vie est courte ; il nous faut des succès rapides, prompts, immédiats. Vivent les procédés hâtifs et les méthodes expéditives ! Improvisons fortune, savoir, réputation, sentiment, soyons riches avant d'acquérir, savants avant d'étudier. L'intelligence donne-t-elle ses premiers signes, on la presse, on en épuise le suc, la sève. De là des œuvres frêles, grêles, avortées, nées avant terme. On s'étonne que les chefs-d'œuvre soient rares, mais le contraire serait surprenant. Est-ce que vous croyez que le chef-d'œuvre s'improvise ? qu'il surgit tout à coup et spontanément ? Quelle erreur ! Le chef-d'œuvre est le fruit, le résultat de lentes préparations, de profondes méditations, d'un travail incessant. Il faut, pour produire le chef-d'œuvre, une nature persévérante, opiniâtre, qui ne se fatigue ni ne se rebute devant aucune difficulté ; une nature uniquement éprise de l'amour d'apprendre ; ces âmes-là ne font pas nombre aujourd'hui. Fantasio dit un mot qui peint assez bien l'esprit moderne à ce sujet : « Ah ! exclame cet étudiant qui n'étudie pas, que c'est

ennuyeux ! Pour être musicien, il faut apprendre ; pour être peintre, il faut apprendre ; pour faire une omelette, il faut apprendre, toujours apprendre ! »

Un des aspects caractéristiques de notre époque est donc l'impatience. Quand un homme, en France, arrive à quarante ans et qu'il n'est pas influent en politique, en littérature, en art, qu'il n'est pas *quelqu'un*, c'est-à-dire un nom connu de tous, il étouffe. Est-il sanguin, bilieux, il éclate en invectives, en injures contre n'importe qui et n'importe quoi. La nature l'a-t-elle doté d'un tempérament lymphatique, il tombe dans l'accablement, l'abattement ; il fait bientôt partie de cette légion incommensurable de découragés et de décourageurs ; il poursuit de ses ironies mélancoliques ceux qui font des efforts pour avancer, il les accable par son incurable scepticisme, et tout cela parce que le public est resté froid, indifférent devant son auguste médiocrité.

Mais revenons au principe d'égalité.

Le fait peut-être le plus comique de notre temps est cette réminiscence aristocratique, cette bouffée nobiliaire qui nous monte au cerveau.

— *Aimez-vous la noblesse, on en a mis partout.* — On sème de tous les côtés de la graine de comtes et de marquis ; je ne sais si cela poussera, mais on sème dru. Aussi, comme les auteurs sont très-préoccupés de leur progrès, — c'est-à-dire de leurs succès, — ils ne manquent pas de caresser ce goût général. Et lorsqu'il s'agit de présenter à la scène un caractère bouffon, ridicule, idiot, ils l'offrent sous les traits d'un commerçant, d'un marchand, d'un industriel enrichi, d'un *parvenu*, en un mot. Ils l'appellent *Benoiton*, *Péponnet*, *Plumet*, et le personnage est encore plus stupide que son nom. Pendant cinq actes, il est raillé, persiflé,

basoué ; on lui fait débiter toutes les sottises, à la grande satisfaction des spectateurs. O surprise ! c'est un public de marchands, d'industriels, de commerçants enrichis, de parvenus, qui applaudit à outrance et trouve l'auteur un grand homme. Il est content, ce public ! — Il faut avouer qu'il se contente de peu !

Prend-on une feuille légère, jette-t-on les yeux sur une chronique ? Même plaisanterie. Le chroniqueur, qui a une anecdote à narrer, un soi-disant bon mot à passer, choisit la forme la plus propre à éblouir l'abonné ; il commence invariablement par ces mots : « Hier, je dînais chez la *duchesse* de R..., lorsque la ravissante *marquise* de C..., etc. » Et là-dessus, le chroniqueur place son historiette et son bon mot. Hélas ! que seraient devenus le chroniqueur, l'historiette, le bon mot, *sans la duchesse de R...*, et *sans la ravissante marquise de C...* !

J'assiste à une représentation intime dans un salon bourgeois ; dès la première scène, j'entends les deux personnages dialoguer dans ces termes : « C'est vous, *comte* ? Oui, chère *baronne*, je viens vous demander une tasse de thé. »

Enfin, un homme a fait sa fortune dans les affaires, grâce à son métier et à son activité ; il se retire, il est riche, il jouit d'une grande considération, toutes les portes s'ouvrent devant lui ; il est heureux... du moins il devrait l'être. Tout à coup, il devient morose, soucieux, inquiet, il se souvient que ses ancêtres n'ont pris ni Antioche ni Jérusalem, — ils n'ont même pas figuré à Fontenoy. — Il est des ancêtres d'une *couardise* !... Comment faire ?

Il cherche, il se démène, il s'ingénie, ce plébéien millionnaire ! Grâce au ciel, il trouve un expédient. Il fait l'acquisition d'une terre et ajoute dorénavant à son

nom celui de sa propriété. Quelquefois même il montre plus d'audace, il achète un titre, et, bravement, au premier jour de l'an, il lance sa carte à tous ses amis... Stupéfaction générale. Tiens !... Comment se fait-il ? D'où vient ce titre ? Ah ! c'est bizarre ! — Le tour est joué.

Ainsi cet homme se dégrade, se dénigre, il renverse lui-même le piédestal sur lequel il était placé ; il vient dire à la société : C'est vrai, j'ai tort, je rougis de moi-même ; je tiens la fortune de mon travail, de mon intelligence, tandis que je devrais la tenir de mes aïeux ; j'ai honte enfin de n'avoir pas eu que la peine de naître.

Eh bien ! messieurs, mesdames, c'est risible, burlesque, n'est-il pas vrai ? Moi, je trouve cela navrant.

C'était bien la peine qu'une longue suite de siècles luttât énergiquement et incessamment contre les privilèges et les préjugés de castes ! C'était bien la peine que nos pères prodiguassent pour cette cause et leur sang et leur vie ! C'était bien la peine qu'on y sacrifiât des hécatombes humaines, qu'on fît couler des ruisseaux de sang, pour que nous, rejetons de cette génération vigoureuse et héroïque, nous piétinions sur le patrimoine de nos pères, nous leur jetions un perpétuel démenti et nous travaillions de tous nos efforts à ressusciter ces vieilleries immondes, toutes pleines d'iniquités et d'injustices !

Quant à la solidarité, nous avons le mot, mais nous sommes loin d'avoir la chose. Nous n'aimons pas à nous appesantir sur les idées qui nous obligent, qui nous engagent, qui nous gênent enfin dans nos aises et dans nos plaisirs. Nous répugnons à croire qu'un des membres de la société étant frappé, tous en

ressentent la secousse, la commotion, le contre-coup.

De l'idée de solidarité dérive naturellement l'idée de responsabilité. Il est bien certain, malgré l'égalité civile, politique même, qu'il existe toujours une hiérarchie entre celui qui sait, qui possède, et celui qui ignore et qui ne possède pas ; il y a forcément influence, prépondérance du premier sur le second. De là un protectorat.

Ce protectorat est visible, évident, en ce qui concerne l'enfance prolétaire, ouvrière. On ne peut contester que l'enfant du peuple ne se trouve plus placé sous la surveillance paternelle, le jour où il quitte sa famille pour aller apprendre un état. Il n'appartient plus, on peut presque le dire, à son père et à sa mère ; il passe tout entier sous la direction, la domination du maître, du patron, du chef ; il subit le joug de cette agglomération d'hommes qui peuplent les ateliers ; en outre, il ne peut se soustraire à l'influence publique, à l'influence de la rue.

Savez-vous bien quel rôle joue la rue dans la vie de l'enfant du peuple ? Il y est seul, à lui-même, sans protection, sans soutien. Dans la rue, le garçon devient souvent un flâneur, un ivrogne, un garnement. Quant à la fille du peuple, elle devient... — je n'ai pas besoin de vous dire quoi. — En effet, la voie publique est pour la plupart un terrain neutre, banal. C'est le lieu des rencontres fortuites, des aventures au hasard, des intrigues au jour le jour et des amours à vol d'oiseau. Le fils de bonne maison, l'homme marié, le père de famille même ne se font pas scrupule de suivre, de guetter, d'aborder cette humble fillette qui a un panier au bras ou un carton à la main. Où est le mal ? Ce n'est qu'une fillette, une petite coureuse rôdant à travers les rues ; si c'était une fille de famille, à la

bonne heure ! Messieurs, mesdames, on appelle fille de famille une jeune personne qui a la chance de naître de parents riches ; elle ne quitte pas sa mère, elle sera un jour largement dotée ; elle a les moyens d'être pudique, vertueuse, elle a le droit d'être honorée, respectée. Qui oserait l'insulter ? Quant à la petite fille au panier, c'est autre chose, elle est prédestinée ; c'est de la *pâte* à grisette ! D'ailleurs, qu'elle se défende ! Ah ! c'est juste, je n'y songeais pas ! Quoi ! elle a quatorze ou quinze ans ; elle ne résiste pas ! elle succombe ! Elle croit qu'on l'aime quand on le lui dit ! elle n'a l'expérience ni des choses, ni des hommes ; et elle a quatorze ou quinze ans ! — ce n'est pas croyable, — et vraiment cette petite ne mérite aucune pitié !

Cependant, à un instant donné, la société se détraque et marche à toute vitesse vers ce gouffre de la dissolution. L'absence de principes, de perfectionnement extérieur, cette soif d'égalité dans le satin, dans le velours et dans les équipages, cette impatience de précipiter sa fortune égare tous les esprits.

On lit alors des récits de cour d'assises bien capables de vous donner le frisson. Ce ne sont que caisses enlevées, assassinats, infanticides, parricides, que sais-je ? Et la société s'émeut, elle s'effraye. Elle s'écrie : Comment cela se fait-il ? d'où cela vient-il ? L'énigme n'est pas difficile à déchiffrer. Est-ce que nous avons rempli les devoirs que nous prescrivait l'égalité et la solidarité ? Quoi ! nous avons entre les mains les forces vives de la société, la jeunesse, et nous la laissons se perdre et se débilitier !

L'enfance est une plante, nous ne l'ignorons pas ; elle a besoin d'être cultivée, dirigée ; elle veut être enseignée, surveillée, initiée ; il lui faut des exemples :

lui en avons-nous donné ? Nous sommes toujours coupables envers elle, car si nous ne sommes pas corrupteurs, nous ne savons être qu'indifférents.

Sans doute, pour nous pénétrer de ces devoirs, il nous faudrait quelque chose qui nous manque, il nous faudrait des vertus. Il y a, à notre époque, complet dénûment de vertus. Quand il y a absence de vertus, il y a absence de grands caractères. Et dans tous les temps l'indispensabilité des grands caractères se fait toujours sentir. Un seul grand caractère peut sauver une situation par un mot, une réplique, un trait d'héroïsme ; il donne le diapason moral et relève toutes les consciences délabrées. Un grand caractère, c'est une nature chaleureuse, ardente, passionnée, mais passionnée pour le bien.

Le grand caractère est incorruptible ; il ne se laisse point circonvenir par les sollicitations de la fortune et de l'ambition ; la perspective d'une démission, d'une défaveur, d'une disgrâce ne l'arrête pas dans la voie du devoir ; au souverain qui lui dit : Vous êtes fou ! il sait répondre : Sire, je voudrais qu'il n'y eût que moi de fou en France. — Le grand caractère résiste aux prétextes mensongers de la politique. Le chancelier de L'Hôpital demandant un jour à Gilles-le-Maître, président de Paris, des conseils sur des mesures gouvernementales, reçut cette réponse : « Monsieur le chancelier, mandez-moi pour faire fleurir la justice dans notre malheureux royaume, et je vous répondrai à bon escient ; mais quant à la politique, j'y suis inhabile, et même pour tout accommoder, la connaissant, je me garderais d'y mettre les doigts ; car, je vous le déclare, il y a toujours dans cette science ou de la boue ou du sang. »

Quelle étrange idée se fait-on du progrès ? S'imagine-

t-on qu'il s'obtienne en dehors de la conscience humaine ? Se figure-t-on qu'il soit le résultat d'une découverte scientifique ? qu'il doive jaillir tout d'une pièce d'une institution, d'une loi ? Est-ce le *Deus ex machinâ* ? descendra-t-il au milieu de nous par une poulie ?

Vous attaquez un gouvernement ; mais, ce gouvernement, vous l'avez choisi, il est sorti de votre sein ; il a votre niveau moral : il fait en grand ce que vous faites en petit.

Quand un bourgeois est l'amant de sa servante, il fait concierge le mari de celle-ci. Quand un grand personnage a une maîtresse, il indemnise l'époux par une bonne place et des honneurs : chacun agit suivant ses moyens. Quoi de plus juste ?

Revenons en nous-mêmes, et convenons que, quelque étroite que soit la circonscription de notre pouvoir, il arrive infailliblement un jour, une heure, où nous sommes roi, maître, souverain juge. Pouvons-nous affirmer que dans cette circonstance de notre vie nous avons réglé nos actes sur le principe de droiture et d'équité ?

Vous criez à la démoralisation, messieurs ; qui vous empêche d'y mettre ordre ? Que faites-vous donc quand vous voulez une réforme politique ? Vous vous réunissez, vous discutez les mesures à prendre. L'année dernière, en Angleterre, deux cent mille hommes se sont rassemblés pour une réforme électorale. La morale offre-t-elle moins d'intérêt que la politique ? joue-t-elle un rôle secondaire ? Que signifient ces hypocrites indignations ? Vous tous, moralistes sincères, rapprochez-vous les uns des autres et délibérez sur les moyens à employer. Stimulés par votre exemple, les tièdes vous suivront bientôt. Et je vous déclare que la corruption

ne tardera pas à diminuer de moitié ; il vous reste à vouloir.

Pour moi, messieurs, mesdames, j'entends participer d'une façon active à l'œuvre de moralisation ; je ne m'en tiendrai pas à des discours. Je tracerai un sillon, ne fût-ce qu'avec la pointe d'une aiguille, je le tenterai.

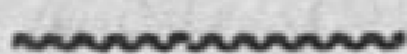
J'ouvrirai, l'année prochaine, un cours gratuit de jeunes filles pauvres, afin qu'elles trouvent dans des instructions saines, morales, élevées, les moyens de combattre les influences *malignes* de l'*atelier* et de la *rue*.

Nos commencements seront modestes, mais avec de la persévérance, nous finirons par grossir le groupe. Je me plais à croire que les personnes qui aiment à faire le bien et qui ne se contentent pas de le souhaiter me prêteront leur concours. Je ne manquerai pas de leur faire un appel.

Messieurs, mesdames, avant de terminer la série de mes entretiens, je dois vous remercier de l'attention que vous avez bien voulu m'accorder et de la bienveillance que vous m'avez témoignée à plusieurs reprises ; j'en suis très touchée, j'en emporte un précieux souvenir, et je me permets de vous dire : A l'année prochaine.

Grand-Orient, 17 février 1867.

CONFÉRENCES DÉTACHÉES



VI

LE PLAISIR (1)

MESSIEURS, MESDAMES,

L'entraînement général des temps où nous sommes pour la jouissance, la préférence exclusive qu'on lui accorde, donnent, je crois, au sujet que j'ai choisi, beaucoup d'à-propos. N'allez pas croire que je vienne vous faire un sermon, une diatribe contre les joies de ce monde ; que je prêche, enfin, une croisade contre le plaisir ; je serais, je pense, assez mal venue.

Du reste, le désir de la jouissance, de la satisfaction est un sentiment légitime ; rien de plus naturel que de fuir d'abord ce qui nous déplaît et que de rechercher ce qui nous charme. Nous ne pouvons nier même que ce mouvement ne se produise à notre insu et que, dans beaucoup de cas, il ne nous soit donné de le suivre sans occasionner de dommage à nous-mêmes et à autrui. D'ailleurs, la jouissance, comme la douleur,

(1) Conférence à l'Athénée, 8 décembre 1866.

est un moyen d'extension pour l'âme. S'il est des œuvres profondes, immortelles, dues à l'angoisse et à la souffrance, il en est aussi d'autres qu'engendre la plénitude de la joie : œuvres exubérantes de coloris, de richesse et de vigueur.

Repousser, dans un enthousiasme philosophique, le plaisir avec dédain est un acte de déraison, car c'est priver l'instrument d'une corde : notre organisme doit vibrer sur tous les tons. Aussi l'humanité considère-t-elle instinctivement le plaisir comme le plus précieux des biens ; elle s'élançe avec frénésie à sa recherche. Seulement, si c'est la chose qu'on désire le plus, c'est aussi celle qu'on obtient le moins. Nous nous ébattons en tous sens, nous nous agitons, nous nous ingénions pour y atteindre et nous n'avons presque toujours que des déboires. C'est que le plaisir est ondoyant, variable, mobile, divers ; il n'a rien de fixe et de déterminé, il revêt toutes les formes, il est sous la dépendance des climats, des milieux, des tempéraments, des entourages, de l'éducation, des habitudes. Ce qui, pour nous, était plaisir hier, sera demain gêne et ennui. A chaque plaisir correspond une certaine disposition de l'âme, et s'il n'y a pas convenance entre les deux termes, l'impression est nulle et le plus souvent désagréable.

Depuis l'origine du monde, on se demande en quoi consiste le plaisir. Les philosophes qui expliquent tout — ils montrent en cela plus de bonne volonté que de puissance — lui ont assigné une place : ils l'ont logé dans la vertu. Epicure, lui même, dont le but est la volupté, a dû recourir à cette conclusion. C'est fort beau ; et, de plus, c'est en partie vrai. Cependant, malgré l'avis unanime de ces hommes éminents, le genre humain n'a point été convaincu. La volupté

casée dans la vertu lui a paru une vérité déclamatoire ; cette ivresse de privation, d'abstention, d'abnégation étalée avec emphase l'a laissé froid et incrédule ; cette délectation de méditations et d'abstractions métaphysiques l'a peu affriandé. En réalité, chacun sent le besoin de vivre avec la totalité de soi-même. Il n'est pas de si bel esprit qui ne se souvienne qu'il a un corps ; les joies purement spéculatives ne sont pas assez vivantes pour l'humanité.

Lorsque les arts ont tenté de reproduire, par des contours ou des lignes, l'allégresse d'une conscience pure et les ravissements de l'âme du juste, ils ont prêté à l'une et à l'autre une apparence si chétive, si maigre, si débile, un coloris si blême, que la jeunesse, en contemplant ces chefs-d'œuvre d'hôpital et d'amphithéâtre, spécimens propres aux études ostéologiques, la jeunesse, dis-je, a pris en horreur les joies spiritualistes, pour retourner à grande vitesse vers les joies de la terre.

Nous sommes non seulement nés pour penser, mais encore pour sentir et agir. Ces conditions sont-elles en désaccord avec le bien ? Non. Toutes les fois qu'une doctrine a dit que l'homme trouverait son bonheur en se scindant, en s'isolant, c'est-à-dire en s'amoindrisant, elle n'a eu que des adeptes théoriciens et fort peu de pratiquants. Le *omnia mecum porto* est une boursoflure vaniteuse. Nous ne pouvons en aucun cas nous détacher de l'univers ; nos besoins physiques et moraux nous lient à ce qui nous entoure. En un mot, nous ne résidons pas seulement en nous mêmes ; nous sommes un peu à nous, beaucoup à tous.

« Ainsi (1) soumis aux influences de son entourage,

(1) Fontenelle, *Le Bonheur*.

on ne peut donc pas toujours se procurer le bonheur. Une infinité d'hommes se trouvent alors dans des états qu'ils ont raison de ne pas aimer. Un nombre presque aussi grand, je m'empresse de le dire, sont incapables de se contenter d'aucun état. Les voilà tous, à de rares exceptions près, exclus du bonheur ; il ne leur reste pour ressource que des plaisirs, c'est-à-dire des moments semés çà et là sur un fond triste qui en sera un peu égayé. »

Les plaisirs peuvent se diviser en deux classes : les plaisirs supérieurs, comme ceux de l'intelligence et ceux du cœur, et les plaisirs inférieurs, comme les satisfactions des sens et les amusements : impressions agréables et fugitives produites sur l'âme pour la soustraire un instant à la fatigue et à la monotonie. Ce sont des intervalles salutaires dans les travaux, des suspensions courtes dans les soucis quotidiens, des diversions utiles pour détendre et retremper l'organisme.

Le plaisir n'est pas un mérite pour nous, c'est une nécessité.

Les plaisirs sont des fleurs, que notre divin maître
 Aux ronces du chemin autour de nous fait naître ;
 Chacune a sa saison, et par des soins prudents
 On en peut conserver pour l'hiver de ses ans ;
 Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère ;
 On flétrit aisément leur beauté passagère.

(VOLTAIRE.)

En effet, les plaisirs n'étant que des lueurs, des éclairs, des instants, nous ne devons pas nous efforcer de les prolonger, sans quoi nous en changeons la nature. En continuant le plaisir, il devient souvent ennui, lassitude ; de plus, nous manquons à notre mandat, nous transgressons la loi natu-

relle qui nous les donne comme des relais, des repos dans cette course agitée et pénible qui s'appelle la vie.

Le plaisir ainsi considéré n'est donc pas un mal en soi ; il ne s'enlaidit, ne se dégrade que préféré au devoir. Quand il quitte les hautes sphères de la pensée, il devient distraction, amusement ; autant d'actes neutres n'appartenant ni à la vertu, ni au vice, et ne modifiant en rien ceux qui s'y livrent ; un honnête homme et un coquin pourront aimer, à dose égale, la chasse, la pêche, la danse, s'y exercer sans perdre quelque chose de leur qualité morale. Le coquin restera avec sa coquinerie, l'honnête homme avec sa probité. Le plaisir est très inoffensif tant qu'il garde la mesure, mais quand il la dépasse, toute l'économie, morale, sociale, est troublée.

J'ai dit, en commençant, que notre époque s'était pour ainsi dire vouée au plaisir, que, dans un élan commun, chacun convergeait au même but ; et, je dois faire ici une distinction, ce ne sont pas les plaisirs élevés qui absorbent la foule, ce sont les plaisirs frivoles, secondaires, inférieurs. Je sais à l'avance les objections qu'on m'opposera. Vous avez affirmé, me dira-t-on, que le sentiment de la jouissance est naturel et légitime. Eh bien ! tous les membres de l'humanité l'ont ressenti dans n'importe quel temps ; et si vous en êtes plus frappés aujourd'hui, c'est que les choses vous touchent de plus près. Non, vous répondrai-je, non ; le désir du plaisir n'a pas toujours été aussi vif ; son intensité date de la proclamation de l'égalité. Et cela est parfaitement concevable, on a les mêmes droits, on réclame les mêmes jouissances ; chacun exige sa part des différents biens ; c'est comme une revendication de la dignité personnelle. Il est froissant, humiliant de supporter les privilèges de ceux que l'on regarde comme ses égaux.

Quand la Révolution nivela tout, beaucoup d'esprits étaient moins préoccupés de partager des devoirs que de participer aux mêmes avantages. Il ne s'agissait pas tant de dire aux nobles : Descendez de vos piédestaux ; venez, parmi nous, vous revêtir de notre simplicité ; donnez-nous de cette exubérance de biens dont la répartition nous procurera le vivre qui nous manque. Non ; pour la plupart, le dessein était de monter sur le piédestal, de goûter les mêmes honneurs, de s'accorder les mêmes distinctions, de savourer les mêmes joies. Est-ce à dire que l'égalité soit fatale au progrès, à la civilisation ? Loin de là. Elle est la base de toute justice, la condition indispensable de tout perfectionnement ; l'avenir social repose entièrement sur elle : l'égalité implique nécessairement l'idée de liberté. Seulement, les premiers moments d'indépendance se signalent toujours par des excès. La liberté à peine conquise, on la veut sans limite, on ne comprend pas que la liberté est comme la propriété : divisée entre tous, elle est exigüe pour chacun.

Affamée par un long jeûne, la foule se rua avec avidité sur les objets de sa convoitise. Elle ne s'appropriâ dès l'abord que la partie la plus banale des biens, celle qu'on peut acquérir, tout à coup, par la violence. En souvenir de sa longue oppression, elle prit en horreur l'assujettissement à la règle et à la loi elle se comporta en cela comme les écoliers en vacances, dont le bonheur est de s'affranchir de toute prescription. Nous, naguère corvéables, taillables à merci, nous voici possédés d'une démente d'allègement, de liberté et de plaisir. Dans notre terreur de servitude, nous nous révoltons même contre des obligations réciproques ; elles nous semblent des réminiscences du passé : nous les appelons des

impôts. Chacun s'agite, se meut en vue de ses intérêts propres : jouir, jouir, jouir, tel est le cri universel ; et comme la possession des richesses donne tous les plaisirs, ceux du bien-être et ceux de la vanité, l'impulsion générale de l'humanité se porte vers les choses du luxe : le commerce, l'industrie ; acquérir vite, pour jouir vite : le plaisir n'a qu'une saison. Et qu'importent les doctrines ! et qu'importent les questions d'origine et de fin ! Que rapportent ces chimères et ces rêveries du cerveau ?

Aussi faut-il le dire : si l'on n'a pas de croyances, si l'on n'a pas de principes, ce n'est pas parce qu'on a approfondi sa pensée, c'est parce qu'on n'a pas pensé du tout.

Les esprits épuisent la somme de leurs ressources pour servir les intérêts pécuniaires. Les conceptions ne sont vastes qu'autant qu'elles concernent de grandes entreprises fertiles en résultats monnayés. Il y a exclusion radicale de toute autre préoccupation purement intellectuelle. Quand il reste un peu de loisir, on congédie l'esprit ; on a recours à des amusements faciles, à des distractions, à des spectacles ineptes. Aujourd'hui, le plaisir exerce un tel empire qu'il en existe de certains qui laissent une dénomination définitive et permanente à ceux qui s'y livrent.

Le titre d'*homme de cheval*, par exemple.

En effet, le titre d'homme de cheval ne désigne plus seulement l'éleveur, le maquignon, l'écuyer, mais bien l'homme du monde ; celui qui s'en revêt, s'en honore. A la promenade, en voyage, au salon, il ne cesse d'être homme de cheval ; et, à vrai dire, il n'est que cela le plus souvent. Jusqu'ici, toute distraction ne laissait pas à ceux qui s'y abandonnaient

une dénomination fixe. Au château, à la villa, un homme est appelé chasseur, pêcheur, parce que, dans un moment donné, il se consacre exclusivement à la chasse et à la pêche ; c'est une jouissance personnelle, personne n'a rien à y voir ; elle donne un surnom passager, comme la saison qui l'amène. Ce surnom n'est dans la famille ni une recommandation ni une gloire. Tandis que le surnom d'homme de cheval est, pour tous, une brillante enseigne ; pourtant il n'a rien que de brutal et de borné. Il est à considérer que toute profession spéciale, en donnant une limite à l'être, lui ôte de son importance ; c'est par son aptitude à l'universel que l'homme se transfigure ; s'il touche au fini par son organisme, il touche à l'infini par sa raison. Donc, toute carrière qui ne fixe qu'un chétif détail, en l'isolant de l'ensemble des choses, rapetisse son esprit : plus on généralise une idée, plus on l'ennoblit.

Je reviens à l'homme de cheval.

D'où lui vient son prestige ? Le cheval embrasse-t-il des intérêts universels ? Est-ce lui qui décide de la valeur d'un individu, de la gloire d'un peuple, de la grandeur d'une nation ? Non, certes. Comment alors celui qui s'y consacre en conçoit-il tant d'orgueil ?

Le cheval est une démarcation dans la fortune ; le vulgaire peut avoir des chiens, des oiseaux, un fusil, des fleurets, un canot, mais non des chevaux : entre celui qui en possède et celui qui n'en a pas, se tient l'épaisseur d'un million.

De plus, le cheval est un prétexte à tous les plaisirs : le luxe, la débauche, le jeu.

Là où le jeu s'organise comme moyen de fortune, se glissent bientôt les manœuvres déloyales : tricheries honteuses auxquelles se livrent des gens réputés honorables, cédant aux tentations d'un gain rapidement

acquis. Alors les paris s'engagent, les enjeux s'inscrivent ; ce n'est plus la rouge, ce n'est plus la noire, c'est le bai brun, c'est l'alezan brûlé. Tous les carnets sont en mains, l'anxiété est peinte sur tous les visages. L'issue de la course donne de la joie aux uns, de la rage aux autres ; les groupes se forment, on parle avec une animation inaccoutumée ; d'une part, on conteste le succès ; de l'autre, on l'exagère.

Il y a là un argot spécial qu'une oreille inexpérimentée ne peut saisir. *Ite, profani*. Si un intrus tombe au milieu de cette assemblée *d'élite*, il y sera dépaysé, déclassé : rien ne le rallie, ni l'idée ni l'expression.

Le plus glorieux des courses, c'est le retour.

Assistez à ce vertigineux spectacle, ce n'est plus la lutte entre quelques uns, c'est la lutte entre tous. Le désir immodéré de prendre l'avance entraîne chacun, même le sapin tatoué des boues de la veille et tiré par un cheval d'équarrisseur. Tous s'élancent à fond de train sur une voie toujours trop étroite ; les roues s'entre-choquent, les timons se brisent, les chevaux s'abattent : c'est le délire dans le mouvement, c'est la vitesse désordonnée, fantastique, affranchie des règles et de la prévoyance ; c'est la complète indifférence de la vie ; c'est l'amour insensé du danger.

Concentrez votre attention sur ce jeune sportsman si haut perché sur son siège, sans mouvement, le regard vague, raide comme une sentinelle surprise par la gelée, le chapeau décoré, à la façon des conscrits, d'un carré de carton vert, véritable cachet de bain : il vous représente la brillante jeunesse de 1866, la fine fleur de la France. N'essayez pas de trouver en lui le foyer vital, le siège de la pensée : le bras, le torse, la tête, ont le même mode d'existence. On se rappelle tout naturelle-

ment ces zoophytes à centres multiples dont chaque section reforme un être entier.

Il est pourtant fier ce jeune homme, autant que Rhamsès sur son char de triomphe ! Fier ! et pourquoi ? Eh ! mais ! il revient des courses.

Regardez aussi, dans le même tourbillon, cette calèche élégante et légère, d'où s'échappent des flots de gaze, de dentelle et des nuages de poudre de riz ; regardez un peu plus haut, ne vous perdez pas ainsi dans les ruches et dans les bouillons, c'est là qu'est le visage : du fard, des sourcils faits au pinceau, des yeux massés de noir, des frisures à la place du front. Oui, ce sont des courtisanes. Vous êtes bien téméraires ! on ne les distingue plus aujourd'hui.

Tels hommes, telles femmes !

L'impulsion frivole pousse enfin les esprits dans la même voie et crée une littérature du plaisir ; elle seule domine, s'enrichit ; le reste est voué à la poussière des rayons. Si vous feuillotez cette littérature, vous n'y rencontrez que les vains efforts d'une imagination rendue stérile. Le maniéré remplace la finesse ; le cocasse, la verve ; le graveleux, la pointe ; le calembour, le bon mot. Cette littérature a élimé, épuisé plus d'esprits que les batailles du premier empire n'ont tué d'hommes. Ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'elle anéantit le talent et favorise les incapables.

Pour exercer un métier, le procédé élémentaire, c'est de l'apprendre. Pour être avocat, il faut faire son droit ; pour être médecin, il faut étudier la médecine. Eh bien, étonnez-vous, si bon vous semble : actuellement, les lettres sont pour beaucoup une sorte de pis-aller ; c'est le réceptacle et le refuge des fruits secs et des refusés. L'érudition est inutile, le style est superflu. On est fantaisiste, drôle, scandaleux ; on

griffonne pour amuser, et pour amuser on se garde bien de s'adresser à l'esprit ; on frappe à toutes les portes, hors à celle-là. Je m'empresse de dire que, parmi les anciens du métier, il en est un grand nombre qui lisent, à livre ouvert, Horace, Homère et Thucydide ; il en est parmi les nouveaux qui s'obstinent à étudier et à savoir ; routiniers de la tradition, ils méritent le sobriquet *d'encroûtés*.

La jeune garde littéraire commence à seize ans. Nul besoin d'examens, nul besoin de diplômes. Fi donc, vieux procédés ! Étudier, folie ! Méditer, penser, réfléchir, sottises ! Élaborer son travail, se retirer dans le silence pour le composer, allons donc ! On va au café ! et on expédie son feuilleton entre deux demi-tasses.

Notre siècle, qui ne doute de rien, n'a-t-il pas découvert et mis en pratique la manière d'écrire sans idée ?

Quant au savoir, tenez, M. Larousse a bien compris son temps ; il vient de faire un dictionnaire, et grâce à ce dictionnaire, on est tenu seulement de connaître l'ordre alphabétique, alors on a sous la main tout ce qu'il faut pour ne pas dire que Néron était *roi de Perse* et que Julien l'Apostat est mort *converti*. La littérature du plaisir, en un mot, amoindrit l'esprit et la pensée. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une profession.

A coup sûr, si l'on écrit pour le plaisir des autres, ce n'est pas pour le sien. Aussi est-il fréquent de voir des gens spirituels le matin par état et ineptes le soir par goût et par délassement. Quoi de plus naturel ?

S' imagine-t-on qu'un homme ayant manié tout le jour la scie, le rabot ou la truelle, reprenne ces instruments de travail aux heures de loisir par amour du métier ? La diversion n'est-elle pas permise dans ce cas ? Eh bien ! la littérature moderne en est là.

Autrefois, au dix-septième et au dix-huitième siècle, par exemple, la conviction, la passion des lettres plaçait une plume dans la main de l'écrivain ; il en vivait, sans doute, le plus souvent, et cela n'est point un mal ; mais le travail obligé fini, il n'abdiquait ni sa pensée ni l'élégance de son langage ; tous les dons qu'il avait reçus en partage le suivaient pas à pas. Penseur profond, styliste le matin, il l'était encore le soir à la clarté des bougies, en amateur et en enthousiaste, sachant bien que cette dépense intellectuelle ne lui serait jamais remboursée. Cependant il en tirait quelque chose : son esprit, comme une flamme, avait allumé celui du voisin ; et de la communication de ces foyers jaillissait une lumière plus ample, plus vaste, plus éblouissante.

De nos jours, les intelligences sont parcimonieuses ; on dirait vraiment qu'elles ont une somme si restreinte, qu'elles craignent de la dépenser en une heure de conversation ; elles économisent une idée, une phrase, une pointe, la réservant pour l'article du lendemain. Elles ne songent pas que la réplique leur fournirait un élément propre à compenser largement leur déperdition de verve et d'inspiration.

Ici, remarquez bien, messieurs, mesdames, que je n'attaque pas une fraction, un groupe exclusivement. Je m'en prends à l'ensemble public ; nous sommes tous responsables des signes de déchéance de la littérature moderne.

Au théâtre, par exemple, où les manifestations de la foule sont immédiates, spontanées, l'attitude publique avec ses engouements irréfléchis, ses tolérances outrées, contribue à troubler le jugement d'un auteur. Les spectateurs acceptent avec un si grand empressement les charmes de la mise en scène que le dialogue passe

inaperçu dans ce fatras d'accessoires. Le décorateur, le tapissier, l'habilleur en vogue sont réellement en collaboration avec l'auteur de la pièce. Ils sont, sans exagération, pour les trois quarts dans le succès. La littérature dramatique s'est laissé glisser sur cette pente douce. Il est d'ailleurs beaucoup plus facile de confectionner des pièces dans des conditions comme celles-là.

On se trouvait heureux autrefois quand on avait composé dans sa vie trois ou quatre œuvres solides ; aujourd'hui la quantité est préférée à la qualité.

Un jour, un sociétaire du Théâtre-Français, un de nos grands talents, me disait : « Nous autres praticiens, nous ne tenons pas au style, à la pensée ; il nous faut des situations, des mots. » Avant-hier encore, un critique célèbre me faisait part de ses opinions : « En matière de théâtre, le premier allumeur de quinquets en sait plus qu'un académicien. » J'avoue que je restai saisie ; je ne fus pas convaincue.

Quand je lis Eschyle, Sophocle, Euripide, je ne puis m'empêcher de concevoir une haute idée des spectateurs de ce temps-là. Quoi ! on endurait à la scène un cours d'histoire, des développements théologiques, philosophiques, et non-seulement on écoutait, on applaudissait, mais, chose extraordinaire, inouïe, on s'amusait ! Quel contraste ! Comment donc les esprits avaient-ils été préparés ?

A présent, nous abhorrons le sérieux, il est expulsé, ostracisé ; nous n'aimons que le *drôle*. Quand un écrivain a le malheur de concevoir une idée grave, il n'ose volontiers la produire, il cherche un titre comique sous lequel il puisse la déguiser. Mais je ne veux pas m'appesantir davantage sur ce point.

Il me reste à parler de la morale du plaisir.

Un préjugé, consacré par le temps, prétend que le devoir est l'antipode du plaisir ; car il est convenu d'appeler de ce nom ce qui est en dehors de la règle. Comme la société actuelle a un amour effréné de bien-être et de jouissance, on cherche, autant que possible, à avoir tous les bénéfices de la vie sans en avoir les charges ; on parle bien haut de ses droits et on garde le silence sur ses devoirs. Chacun pense pour soi, pour sa famille à la rigueur. Il semble qu'il soit permis de prendre ses aises, de satisfaire ses passions, du moment que le préjudice s'éloigne et ne tombe ni sur soi ni sur les siens. Mais les conséquences des infractions aux devoirs rebondissent souvent sur ceux qui les ont commises. Les amusés ne prévoient pas que les amuseurs voudront être divertis à leur tour et que ce juste retour aura lieu à leur détriment.

Autrefois, cette erreur était pardonnable, on envisageait les sacrifices de certaines classes comme très naturels. Dans l'antiquité, c'était l'esclave, instrument passif, propre à satisfaire les passions du maître. Au moyen âge, c'était le serf ; plus tard, le vilain. Le grand seigneur, séducteur, enleveur, destructeur, voleur au besoin, n'était pas inquiété ; la dignité bourgeoise même restait sans autorité.

Almaviva déguisé entre chez Bartholo ; il glisse des billets doux à sa pupille, il l'embrasse, il rosse le tuteur ; celui-ci crie au secours ; le guet passe, entre dans la maison pour faire justice, on va saisir Almaviva ; mais le grand seigneur entr'ouvre son manteau, fait voir sa dignité, la patrouille s'incline, fait des excuses et sort.

A cette époque, cette façon d'agir était d'accord avec les opinions et les lois ; maintenant la loi ne fait plus de distinction, nous reconnaissons les mêmes droits à

tous les hommes ; aussi je m'étonne de certains aveuglements de la conscience.

Dans tous les temps, du reste, la justice a eu des reprises inattendues. A Rome, les affranchis, — classe plus vile encore que les esclaves, puisqu'elle avait obtenu son indépendance par des complaisances honteuses et des stimulations à tous les vices. — les affranchis, dis-je, corrompirent la grande cité et accélérèrent sa chute. Cette gent pourvoyeuse de plaisirs, ingénieuse en raffinements de débauche, parvint au pouvoir par la force même de son abjection. C'est Pallas, c'est Narcisse, instigateurs de crimes et fournisseurs de poisons. En Orient, c'est la population des harems, collection destinée aux plaisirs, mélange ignoble de concubines captives et d'hommes dégradés. Que de terribles représailles ! L'heure des indemnités sonne à son tour.

Ces êtres énervés, humiliés, assujettis, ont leurs rêves de domination et de grandeur. Voici venir le complot, la révolte, l'assassinat ; et le maître, lubrique, despote, égoïste, meurt étouffé par ses eunuques ou par le poignard d'une favorite.

De nos jours, nous n'avons ni esclaves, ni vilains, mais il n'en est pas moins vrai qu'ignorant le rejaillement du mal, et mettant à l'écart ce beau principe de solidarité, une partie de la société exploite l'autre ; elle profite de son abandon, de sa misère ; elle surprend ses défaillances, en tire sa jouissance et rejette l'opprobre sur sa victime. Invoquerez-vous le principe de liberté ? Direz-vous que la vertu est l'œuvre d'une adhésion libre ? que chacun parcourt la voie qu'il a choisie ? Cet argument, messieurs, mesdames, est une dérision.

Nous avons besoin les uns et les autres d'une première

direction. Il est un âge tendre où l'on ne peut pas choisir, puisqu'on ne peut même pas discerner.

Il est honteux, dans notre dix-neuvième siècle, que nous qui revendiquons tous nos droits politiques, nous qui voulons épurer les doctrines et dégager le principe de justice des erreurs et des préjugés qui l'entravent, il est honteux, dis-je, que nous commettions la plus révoltante des iniquités. Mais, je le répète, par un de ces retours inattendus de la justice, cette portion de la société, exploitée, viciée, corrompue par l'autre, relève la tête. Cette légion se renforce tous les jours : *le nombre fait loi*. Elle pénètre dans tous les rangs, elle s'insinue dans toutes les classes, elle domine ; elle connaît sa puissance et son indispensabilité ; elle est en réalité l'élément essentiel du plaisir. Le désir de la jouissance groupe autour de son char la diversité des âges et celle des conditions.

Quant aux victimes innocentes du plaisir, le chiffre en est inappréciable ; on les trouve partout : dans la famille, sang appauvri, corps grêle, esprit sans vigueur, fortune rongée. On les rencontre dans cette phalange de bâtards et d'enfants trouvés, orphelins avec père et mère. Génération déclassée, privée d'appui et d'affection, abreuvée de dégoût, martyre de l'égoïsme et de l'indifférence. Aussi nourrit-elle dans son cœur de sombres jalousies et de justes indignations.

Ce fils de Ninon de Lenclos, se suicidant pour fuir l'inceste, n'est-il pas une innocente victime de la doctrine du plaisir ?

Là où règne le plaisir, l'exercice de la justice est impossible. Quand le plaisir est goûté en dehors des sentiments et des devoirs, la famille se désagrège et se dissout ; elle n'est plus qu'un centre d'intérêts où

les calculs sordides vous rassemblent. Si la famille n'est pas le nœud où s'enlacent les affections, les sympathies, les dévouements, elle cesse d'exister. Une fois la famille privée à néant, la famille humaine devient une ombre ; on ne compte plus d'amis, on ne compte guère que des connaissances, des relations.

Et qu'est-ce donc que les relations et les connaissances, sinon des moyens d'extension d'affaires et de plaisirs ? Je verrai un tel, dites-vous : mes intérêts, mon avenir m'engagent à le recevoir ; et cela se fait accidentellement, temporairement. Vous ne commercez avec un individu que parce qu'il vous rapporte un bénéfice, un amusement. S'il est frappé par une catastrophe, un malheur, vous lui envoyez votre carte et tout est dit. Ce ne sont enfin que coudoiements, frôlements imprévus, fortuits ; rien ne se tient, rien ne se lie, rien ne s'attache, c'est un va-et-vient comme dans une promenade publique.

Le foyer étant considéré comme le séjour des monotonies et des charges, le mari, une fois les occupations quotidiennes terminées, use les dernières heures de la journée dans les cafés ou dans les cercles ; la femme va au bal, au théâtre, ou reste triste au coin de son feu.

Quand la maison paternelle est en fête, le jeune homme, persuadé qu'on ne s'ennuie jamais tant que chez papa et chez maman, s'esquive au premier instant. Que ferait-il dans le salon de sa mère ? Elle ne reçoit que des honnêtes femmes. *Ça ne serait pas drôle !*

Il va ailleurs, dans un milieu où il est admis de fumer à table, de mettre ses pieds sur le velours de la cheminée : la première loi du plaisir n'est-elle pas le sans-gêne et le laisser-aller ? Là, on se permet toutes choses ; les sorties les plus insolites sont déco-

rées du nom de saillies ; on passe d'extravagance en extravagance, d'excentricité en excentricité, de scandale en scandale. Une fois sur cette pente, où ne descend-on pas ?

Résumons. La doctrine du plaisir a détruit dans les relations extérieures la délicatesse, l'élégance, la courtoisie et jusqu'à la plus élémentaire politesse. En littérature, elle a abaissé les esprits ; en art, elle a produit Thérèse et son école ; en morale, elle a propagé la débauche. Nous offre-t-elle au moins quelque compensation en échange ?

Sans doute un plus haut degré de jouissance ?

Eh bien, non ! Notre siècle, qui a la prétention de s'amuser le plus, est peut-être celui qui s'amuse le moins. Ne nous faisons point d'illusion, il ne faut pas confondre la gaieté avec le bruit, l'entrain avec l'agitation. Nous exhalons partout le rassasiement et la satiété. Vainement les ressources du confort, les prodigalités du luxe nous entourent ; nous dorons nos lambris, nos escaliers ; nous perfectionnons nos moyens de chauffage, nous ne quittons guère les théâtres, les réunions ; les femmes des plus médiocres conditions traînent après elles le velours et le satin taillés à la toise ; riches et pauvres vont, dans la saison, s'ingurgiter, sans aucune nécessité, l'eau de quelques sources thermales ; cependant chacun continue de se plaindre.

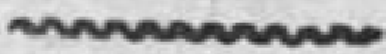
En horreur du régulier et du légal, on a recherché le plaisir dans des unions illicites : étreintes éphémères, accidentelles, où les éducations les plus disparates, les conditions les plus opposées s'efforcent de se confondre et ne produisent que contrastes choquants et désaccords. Que de fois ces unions regrettables, contractées en vue d'un instant de caprice et de fan-

taisie, se poursuivent et se prolongent malgré les plaintes, les regrets, les reproches, les répugnances ! Combien de fois cette vie, qui ne cherchait que son affranchissement, se trouve engrenée dans une de ces alliances disproportionnées et abjectes !

Enfin, nous qui suivons de loin ou de près les tendances de notre époque, en sommes-nous plus heureux ?

Je termine.

Cet état de choses ne doit pas nous surprendre, nous avons transgressé la loi naturelle qui veut que le devoir marche de front avec le plaisir. Le plaisir n'est qu'une récréation ; nous en avons fait le mobile de notre existence ; nous avons transigé avec la raison, le sentiment, la conscience ; en un mot, en voulant perfectionner le plaisir, nous en avons tari la source.



VII

L'INFLUENCE DU ROMAN (I)



MESSIEURS, MESDAMES,

Je me propose de vous entretenir du roman. Il a pris une si vaste place depuis le commencement du siècle, il a joui d'une telle faveur, nous lui avons accordé une si grande préférence, que je crois urgent de lui demander compte aujourd'hui des avantages qu'il nous a procurés, en échange de notre bon accueil.

En un mot, a-t-il été pour quelque chose dans l'amélioration morale et sociale, dans le mouvement de l'humanité vers le progrès ? Autrefois, dans la littérature, le roman n'était qu'un genre, qu'une forme de la pensée, et, je puis le dire, la moins estimée. On sentait, tout naturellement, qu'il y avait là plus d'imagination que de profondeur, plus de facilité que

(I) Il ne reste de la conférence sur l'influence du roman que les extraits qui en ont été publiés par les journaux. Nous avons rassemblé ces fragments et nous les reproduisons tels quels, pensant être agréable aux lecteurs. Cette conférence a été faite le 18 mars 1867, au Grand-Orient.

de science. Le roman avait une place, mais la plus petite ; il n'empiétait pas sur le droit des autres productions de l'esprit. Si on lui consacrait du temps, on en réservait davantage pour lire Bossuet, Nicole, Montesquieu et Voltaire.

De nos jours, le roman est le genre unique. Si quelque écrivain s'avise malencontreusement de choisir un autre cadre, on lui dit vite et charitablement : Mais, faites nous donc un roman : *au moins vous serez lu*. Et cela est vrai, pour notre époque. Comme les préoccupations actuelles sont tournées exclusivement vers le confort, le bien-être et le luxe, l'esprit n'est guère considéré qu'autant qu'il suggère les moyens d'arriver à la fortune. La pensée ne se met volontiers en mouvement qu'en vue d'intérêts tangibles, palpables, chiffrés.

La curiosité de la science pour elle-même n'existe guère plus. Chacun n'est désireux de savoir que ce qui est utile à sa profession, et hors de là s'il veut lire, ce n'est point pour s'instruire, mais bien pour s'amuser. Cette disposition générale favorise le roman ; la littérature, d'ailleurs, suit le courant des idées ; elle devient industrielle.

Écrire un roman est une spéculation meilleure, — et je prends ici le mot dans son acception financière, — que d'écrire un livre de philosophie ou de morale.

Le roman se fabrique plus vite. En effet, il ne faut pour le concevoir qu'un peu d'imagination, et pour l'écrire qu'une demi-science. Le roman ne doit-il pas être au niveau de toutes les intelligences ? Excédés, épuisés par les affaires, nous choisissons, si nous avons quelques minutes de loisir, une lecture distrayante et d'une conception facile.

Donc le roman est lu ; donc il se vend ; donc il rapporte.

Les quelques ouvrages sérieux qui, ces derniers temps, ont enrichi leurs auteurs, n'ont dû l'attention publique et un grand débit qu'aux scandales religieux ou politiques dont ils ont été le prétexte.

A coup sûr, je ne prétends pas dire, d'une façon absolue, qu'un livre sérieux n'ait pas de lecteurs. Il existe en France un groupe d'élite qui saisit au passage l'œuvre nouvelle, la scrute, la fouille, pour s'assurer si elle ne renferme pas une qualité susceptible de la soustraire à la négligence et à l'oubli. Aussi ne pensez pas que, malgré la vulgarisation facile du roman, l'homme en possession d'une vérité philosophique, scientifique ou morale, consente jamais à l'insérer dans un roman. Quand la vérité pénètre un homme, elle le domine ; il sent qu'il n'en est que le possesseur temporaire, qu'elle ne lui appartient pas, qu'il la lui faut transmettre et communiquer. Alors, une frénésie incroyable de propagation s'empare de lui ; il s'efface, s'annihile devant cette vérité qu'il proclame ; il voudrait que l'expression qui la traduit fût transparente comme le verre, pour lui laisser sa force et son originalité. Il se gardera bien de s'attarder à des détails inutiles, d'envelopper sa pensée dans des descriptions, des situations et des intrigues supposées. Ce qu'il veut, au contraire, c'est donner tout le ressort possible à la vérité qu'il proclame, afin que l'attention du lecteur ne soit pas distraite par le papillotage de vains ornements. C'est qu'il faut bien le dire, la convention, la fantaisie seront toujours de dangereux auxiliaires pour le vrai.

Le vrai dans le roman est constamment sacrifié aux exigences de l'œuvre. Comme le but du roman est d'intéresser et d'impressionner, il ne peut se soustraire aux nécessités de l'intrigue, des situations et du dénouement.

Dans le roman, le développement d'une pensée doit avoir des limites ; elle semble n'être là que comme un accident, un accessoire, un ornement auquel on ne peut accorder qu'une place secondaire, au risque de tomber dans le sententieux et le bavardage.

Cessez donc de croire que le roman soit le véhicule des grandes pensées.

Quand un romancier aborde de hautes questions, c'est qu'il n'a pas la force nécessaire pour les traiter d'une façon spéciale ; l'auteur remplit alors par son imagination les lacunes de son savoir.

Toutes les fois que le roman a voulu s'élever jusqu'au sérieux, il a déversé à pleines mains le paradoxe et l'utopie. Loin d'éclairer les esprits, il les a faussés.

Quand il parle d'histoire, qu'arrive-t-il ? Vous le savez. On connaît toujours très imparfaitement l'histoire. Eh bien ! il arrive que la sachant peu, après la lecture du roman historique, on ne la sait plus du tout. Et chose triste ! c'est que la narration du romancier plane toujours sur celle de l'historien.

Et quand il s'agit de science, quelle fantaisie ! S'il est question de médecine, par exemple, une cure merveilleuse s'opère ; merveilleuse est le mot. On s'est bien insurgé contre les miracles, on les a niés, en invoquant le témoignage de la science. Je n'ai point ici à faire la critique ou la louange du scepticisme ; mais il est toujours regrettable, pénible même, de voir marcher conjointement dans l'esprit humain cette passion vivace du libre examen et cette crédulité naïve. N'avons-nous pas accepté, n'acceptons-nous pas encore les miracles de MM. Alexandre Dumas, Eugène Sue, Frédéric Soulié, voire même ceux de M. Ponson du Terrail ?

Qu'importent les lois de la nature pour ces messieurs ?

N'expliquent-ils pas tout par un mot ? *Secrets de l'Inde*. Eh bien ! messieurs, eh bien ! mesdames, en plein dix-neuvième siècle, il est encore des gens qui croient aux secrets de l'Inde !

Comment protesteraient-ils, en effet, quand l'autorité d'un docteur, noir, rouge ou jaune, affirme ? Cela, comme on le voit, ne manque pas de *couleur*. Pour les gens munis d'un certain bagage de connaissances, les erreurs proclamées par les romanciers ne trouvent pas d'écho ; mais pour les natures dépourvues des lumières de l'étude, comment combattraient-elles les erreurs qu'on leur inculque ?

Une des plus grandes gloires du roman de nos jours, c'est d'avoir fait la fortune de beaucoup de gens. Introduit dans le journalisme, il a quintuplé le nombre des abonnements. Seulement, il est à remarquer qu'au fur et à mesure que le rez-de chaussée d'un journal a acquis de l'importance, les étages supérieurs en ont perdu, et les organes de la presse ont baissé en talent et en crédit ; tant il est vrai de dire que rien ne stimule l'écrivain comme l'attention publique. Avec la fin du feuilleton en vogue, diminution des abonnés.

Aussi voyait-on de toutes parts, pour ranimer le zèle, de mémorables réclames ainsi conçues : Toute personne qui s'abonnera à tel journal recevra, à partir du 14, tout ce qui a paru jusqu'alors du magnifique roman de *Mathilde, de Monte-Cristo*.

.

L'apparition d'un roman nouveau est tout un événement. Ne le signale-t-on pas derrière les vitrines par des annonces taillées à l'aune ? Alors, chacun ne s'aborde-t-il pas, ne s'interroge-t-il pas ? Avez-vous lu *Fanny* ? Avez-vous lu *Daniel* ? Avez-vous lu

Mademoiselle de la Quintinie ? Et cela de la même façon dont La Fontaine disait autrefois, à tous ceux qu'il rencontrait : Avez-vous lu *Baruch* ? Cette prédilection exclusive pour le roman est plus une habitude qu'un goût ; et il faudrait juger notre époque bien défavorablement pour penser que le roman soit la seule forme enseignante, le seul mode d'instruction que nous soyons capables de recevoir et d'adopter.

J'ouvre ici une parenthèse. Je désire vivement qu'on ne se méprenne pas sur mes intentions.

Je ne prétends pas condamner le roman d'une façon absolue. Je veux seulement le renfermer dans de justes bornes ; démontrer, les preuves en mains, qu'il n'enchâsse pas toutes les idées, qu'il n'a pas la faculté de colporter toutes les conceptions, qu'il est plus apte à recevoir une impulsion qu'à la donner.

.

Je vois bien à la tête de tout mouvement progressif des penseurs, des moralistes, des savants, mais je ne distingue pas un romancier.

On aime le roman à cause des passions qu'il peint et de l'émotion qu'il excite.

Le roman existera toujours, sans doute, car il répond à un besoin de notre nature. Déçus sur notre propre valeur, déçus sur ce qui nous entoure, ce n'est pas seulement dans les régions pures de la pensée que nous recherchons un idéal, c'est au sein de notre vie même que nous nous créons artificiellement une autre existence.

Ce mot d'idéal évoque une série de réflexions, car c'est de l'idéal que nous nous formons que dépend le bonheur ou le malheur de notre vie. Il y a deux

idéals : le premier, et le plus communément conçu, est l'idéal de la forme, de l'apparence et des contours ; c'est, enfin, l'idéal sensuel et égoïste, nous ne le poursuivons que dans l'intérêt de notre propre jouissance. Malheur à celui qui ne recherche que cet idéal ! car la forme change et varie ; elle n'est plus aujourd'hui ce qu'elle était hier, elle ne sera peut-être plus demain ce qu'elle est aujourd'hui. Les défauts de la nature organique, les accidents et les phénomènes de la vie l'altèrent, la dégradent et détruisent notre admiration. Nous allons d'objets en objets, réclamant vainement cette permanence dans la beauté et dans le charme. Hélas ! dans notre monde, tout n'est pas fleurs, fruits, parfums, séductions ! Quand nous apparaissions, les uns aux autres, entourés de prestige, c'est que nous nous sommes empressés de cacher une partie de nous-mêmes, c'est-à-dire la plus misérable. Cet idéal de la forme est celui des peintres, des sculpteurs et de don Juan.

Nous découvrons le second idéal au delà des apparences ; nous cherchons dans les choses, dans les êtres, non la partie qui change, mais la partie qui reste, la qualité essentielle, constitutive, égale à elle-même, contre laquelle les fluctuations du temps ne peuvent rien.

Car, quoique passager et accidentel, l'homme a une soif inextinguible d'éternel et d'immuable. Il se tourmente vainement pour arrêter ce qui fuit, et fixer ce qui se décompose ; il ne se calme et ne se tranquillise que lorsqu'il a su porter ses vues plus haut, et découvrir cet idéal moral qui n'est que l'expression la plus élevée des idées et des sentiments. Il surmonte les dégoûts, triomphe des répugnances, rejette loin de lui cette naïveté de l'esprit, à laquelle la plus mine

muraille, le plus léger paravent, suffisent pour entretenir l'illusion.

Voyez le savant, le naturaliste, il assiste sans s'émouvoir aux plus hideuses transformations de la nature. Que lui importe ! son idéal, c'est la loi éternelle. Il sait qu'il l'atteindra, qu'il la saisira sous la diversité des phénomènes. Il accepte toutes les études avec joie ; il se condamne, de plein gré, aux expériences les plus répulsives... il est heureux.

Les deux idéals formel et moral dont je viens de vous parler, marchent rarement de front dans la vie.

Le roman seul a pu les combiner et les confondre dans un même type ; son but est d'intéresser quand même.

Il captive alors à l'aide de peintures séduisantes. Il dote invariablement le génie, la vertu, des prestiges de l'extérieur. Cette association constante du beau et du bien nous rend exigeants et dangereux pour les réalités qui nous coudoient dans la vie ; elles sont loin de posséder tous les avantages d'une rigoureuse esthétique. Alors les retours sur nous-mêmes nous apportent des malaises et des déceptions cruelles ; état qu'a très-bien dépeint le poète (1).

- « Du nectar idéal sitôt qu'elle a goûté,
- « La nature répugne à la réalité.
- « Dans le sein du possible en songe elle s'élançe,
- « Le réel est étroit, le possible est immense ;
- « L'âme avec ses désirs s'y bâtit un séjour,
- « Où l'on puise à jamais la science et l'amour,
- « Où dans des océans de beauté, de lumière,
- « L'homme altéré toujours, toujours se désaltère,
- « Et de songes si beaux enivrant son sommeil,
- « Ne se reconnaît plus au moment du réveil !

(1) Lamartine.

Plus l'homme se juge déclassé, plus il façonne le roman. Là, il se choisit une arène proportionnée aux vertus, aux talents qu'il se croit ; il s'y ébat à l'aise : toujours de la lumière, jamais d'ombre. S'il ne se met pas en scène lui-même, il s'associe à quelques héros avec lesquels il se juge en conformité de caractère et de sentiment. Il aime avec Desgrieux, il s'indigne avec René, meurt avec Werther, se dévoue avec Corinne et se modère avec Oswald. C'est qu'en effet il est des gens qui n'ont qu'un besoin imaginaire de sensibilité et de passion, les simulacres leur suffisent. Ils ouvrent volontiers leur âme aux émotions factices d'un drame et d'un récit mensonger ; ils la verrouillent avec soin dans les événements de la réalité. Il est vrai de dire que l'attendrissement dû au roman, au théâtre, n'engage à rien ; tandis que, dans la vie, qui peut dire où cela nous mène ? N'est-il pas alors d'une prudence admirable de s'émouvoir gratuitement pour raisonner ensuite avec profit ? Le roman a encore un autre charme. Il nous dérobe momentanément aux platitudes de la vie positive, à cette monotonie quotidienne et fastidieuse ; il nous transporte dans cette tourmente d'angoisses, d'espérances et d'amour. Là, rien ne se passe à demi : l'on s'adore ou l'on se hait, on est égoïste ou l'on est martyr.

Le roman flatte encore un goût général, en introduisant le lecteur dans toutes les classes de la société ; chacun croit un instant élargir le cercle dans lequel il est placé. Il échappe à l'exigüité de ses relations et de sa vie ; il satisfait illusoirement ses désirs et ses curiosités. Seulement, une fois le livre fermé, une fois rentré de plain-pied dans le monde réel, combien l'action de sa vie ne lui semble-t-elle pas ralentie !

En tombant dans ce milieu toujours médiocre, rela-

tivement à celui qu'il vient de quitter, il se juge dispensé de copier ces grands modèles de dévouement et d'héroïsme qui semblent disproportionnés aux circonstances qui l'entourent, aux caractères qui s'offrent à lui.

Le roman a revêtu toutes les formes. Il a servi les passions du moment. Nous le voyons, tour à tour, mythologique, pastoral, fantastique, légendaire, philosophique, fantaisiste, politique, historique et réaliste.

Mon dessein n'est pas d'explorer en détail les siècles qu'a traversés le roman. Au milieu de ce champ couvert d'une végétation si touffue, je ne prendrai pas brin par brin, feuille par feuille. Je ne vous parlerai pas du roman dans l'antiquité, il tient une trop petite place pour captiver notre attention ; la vie publique était tout alors, et la vie privée, solitaire et obscure, n'avait pas de quoi inspirer les écrivains.

Je ne m'arrêterai pas non plus au roman du moyen âge, premier bégayement d'une littérature qui commence. Je ferai un triage ; et je n'apprécierai, ici, que les romans qui ont su par des qualités essentielles résister aux caprices de la mode et aux épreuves du temps.

Je vous préviens, à l'avance, que mon analyse sera très incomplète. Vous y rencontrerez bien des lacunes, bien des omissions. Je le regrette, mais, en une heure, il est difficile d'épuiser une question aussi vaste.

Je prendrai d'abord *Don Quichotte*, tout le monde l'a lu ; car il s'impose d'autorité à toutes les bibliothèques. OEuvre admirable ! Il n'est pas d'esprit, qu'il soit léger, fantasque ou sérieux, que cet ouvrage ne satisfasse.

Pourtant ma vive prédilection pour ce livre ne

m'empêchera pas d'examiner quelle influence il a eue sur son siècle. Qu'a-t-il prétendu châtier ? La chevalerie. Mais, je vous le demande, le seul grief élevé contre elle portait-il sur son dévouement ? Est-ce la manie du désintéressement qui l'a discréditée ? La chevalerie était un idéal sans doute, mais les chevaliers étaient des hommes, et comme tels, ils devaient se tenir fort au-dessous de cet idéal. On a pu leur reprocher leur cupidité, leurs brigandages, mais à coup sûr on n'a pu les accuser *d'un excès de loyauté et d'héroïsme* ?

Plein d'une certaine amertume, Cervantes a-t-il voulu prouver que l'homme qui poursuit une idée généreuse pour le soulagement et l'appui de ses semblables, ne peut être qu'un insensé ? Par moment, on pourrait le croire. A quel dessein confondre ainsi, dans un seul type, et le génie et la divagation ? Pourquoi ce contraste permanent de la lourde bêtise et du plus subtil jugement dans Sancho ? On a prêté beaucoup d'intentions à l'auteur, mais un examen plus approfondi prouve que, au fur et à mesure qu'il écrivait cet immortel ouvrage, il monta son diapason à cause de son génie, sans plan préalablement arrêté. Rien de plus triste que la fin. Ce héros insensé, et par instant sublime de profondeur et de raison, meurt sans avoir rien fait avancer d'un pas, et après avoir tout troublé par son extravagance. On le pleure ; car il avait su se faire aimer. Mais le livre fermé, où est la leçon ?

Je passerai très-légalement sur les productions du baron d'Urfé et de mademoiselle de Scudéri. Cette dernière surtout a développé, augmenté le maniéré, le précieux. Ses œuvres sont une sorte d'acheminement

à la poudre, aux mouches et aux paysages bleus de Boucher.

Je ne m'attarderai pas plus longtemps aux œuvres secondaires. J'irait droit à un autre roman dont le succès semble être éternel, *Gil Blas*, de Lesage.

Dans *Gil Blas*, nous sommes entourés de natures moyennes à distance égale des vices et des vertus, voyageant des uns aux autres, suivant les événements, et surtout suivant les intérêts.

Le héros ne dépasse pas le niveau commun des hommes. Il est apte à tout, sans avoir de vocation irrésistible ; ce qu'il s'efforce d'atteindre, c'est une position. Le désir qu'il éprouve, chacun le conçoit au fond de son cœur, et c'est en quoi cette œuvre est éternellement vraie.

Gil Blas a des qualités qui, aidées de l'expérience, le gratifieront un jour de cette habileté qui, plus que le génie, fait la fortune d'un homme.

Seulement, n'attendez pas que ses moyens pour arriver soient absolus ; ne pensez pas qu'il ait la superstition de la délicatesse ; il appartient à cette grande famille dont la devise prétend *qu'il est prudent de mettre les scrupules à la porte*.

Gil Blas se fait une grande position, le lecteur est satisfait ; car il s'intéresse réellement à lui. Le lecteur l'a souvent blâmé, il est vrai, pour de certains procédés que la loyauté réproouve, pour de grandes ingrattitudes envers des parents et des bienfaiteurs. Mais, d'ailleurs, comment lui en vouloir longtemps, puisqu'il a réussi, et qu'arrivé à la fortune, il pourra vivre honnêtement, comme un homme qui en a les moyens ?

Comment résumer ce livre ? Quel fruit en tirer ?

Les petits-fils de Gil Blas ne s'appellent-ils pas *Mercadet* ?

Passons à la *Nouvelle Héloïse*. La nature de son influence n'est pas discutable : elle est mauvaise ; et cela de l'avis même de son auteur.

Rousseau a vulgarisé le genre faux ; il n'a que l'affectation du naturel. Chacun de ses personnages n'existe pas véritablement, il leur prête une vie factice. Rousseau se méprenait, il est vrai, sur lui-même ; il se croyait des passions et n'avait que des appétits. Cet homme qui ne sut être ni ami, ni amant, ni époux, ni père, pensa plus le sentiment qu'il ne le sentit.

De là une confusion discordante entre la théorie et l'action, entre cette forme semi-licencieuse et semi-didactique ; assemblage fatigant et scandaleux à la fois.

Julie meurt, c'est vrai, mais sa mort est une dernière pose. Comme le gladiateur antique, elle choisit l'attitude et la place où elle doit tomber.

Malheureusement, il faut bien le dire : on meurt comme on peut, mais on ne meurt pas comme on veut.

Quelques esprits, bien pensants sur d'autres points, prétendent que la *Nouvelle Héloïse* a formé de grands caractères de femme. Et l'on cite madame Roland. Madame Roland avait en elle la puissance de l'initiative ; d'ailleurs, sa vie ne ressemble en rien à celle de Julie. Douée d'une âme ardente et ayant quelque tendance au sensualisme, — c'est elle qui le dit, — madame Roland sut respecter ses devoirs. Sa conduite et sa mort stoïque prouvent qu'elle s'inspira plus des antiques que de Rousseau. Ce dernier, d'ailleurs, arriva au milieu d'une société où les femmes étaient

tout élevées. Les plus célèbres s'étaient façonnées avant lui, et je ne crains pas de le dire : il leur doit plus qu'elles ne lui doivent.

.

Il existe un ouvrage qui semble me donner tort, en présentant sous les formes les plus irréprochables le genre roman. C'est *Paul et Virginie*.

Ces descriptions d'une nature grandiose suffisent seules à élever les pensées.

Ces deux héros, si purs, si candides, si instinctivement honnêtes, sacrifient à l'accomplissement du devoir leurs sentiments et leur bonheur : ils offrent une belle leçon de morale. Mais on dirait que l'auteur s'est complu à faire la critique de l'innocence dans son dénoûment. Cette fin si douloureuse, si terrible, n'est due qu'à une puérilité. C'est sous les yeux de Paul, en proie au plus violent désespoir, que Virginie se résigne volontairement à la mort, y voue sa famille que la douleur conduira inévitablement au tombeau, pour satisfaire à un scrupule niais, à une sorte de superstition de la pudeur.

Quand on veut faire aimer et imiter la vertu, il faut au moins lui prêter des idées saines.

Ici, je m'arrête. Dans la crainte de ne m'être pas fait suffisamment comprendre, je répète ce que j'ai déjà dit. Je ne viens pas faire une appréciation littéraire, je ne viens pas discuter les talents ni les contester. Je ne traite le roman qu'au point de vue des mœurs et de l'influence qu'il exerce sur elles ; et cela, abstraction faite du mérite des romanciers, mérite que je me plais à reconnaître et auquel j'applaudis toutes les fois que je le rencontre.

Donc, si je froisse vos goûts, vos sympathies, en

parlant de certains auteurs contemporains, considérez bien, je vous prie, dans quel sens j'en fais la critique et n'y voyez pas une attaque injuste contre des réputations légitimement établies.

Je reprends.

Au commencement du siècle, en 1802, se manifeste un mouvement intellectuel extraordinaire. Ce mouvement marque dans la littérature une phase nouvelle, dans laquelle le roman joue le principal rôle. Il brille sous la plume de Chateaubriand, de madame de Staël, qui, tous les deux, introduisirent le romantisme en France.

A propos du romantisme, ne croyez pas que je veuille me plonger dans cette grande querelle, dont je ne vois le pendant que dans celle des universaux qui a tant passionné les esprits au moyen âge : querelle sans issue et qui ne se termine que par lassitude.

Dans le même temps, Walter Scott, en Angleterre, lance dans la publicité ses premiers essais.

Je reviens à Chateaubriand. En 1802, en 1805, en 1809, parurent *Atala*, *René*, les *Martyrs*. Œuvres brillantes mais éphémères, prouvant une fois de plus que la mixture de l'ampoulé et du simple, du faux et du naturel ne résiste pas à l'épreuve des temps. Ces ouvrages renferment, sous des formes mystiques, le sensualisme le plus effréné. Les jeunes imaginations séduites contemplèrent avec enthousiasme les tableaux et les scènes de l'entraînement le plus charnel. Aussi pouvons-nous dire que M. Sainte-Beuve a crayonné Chateaubriand par ces deux mots : *épicurien à imagination catholique*.

Avec madame de Staël, nous voyons les préjugés opprimer les grandes idées et les grands sentiments ; ses héros se condamnent au malheur par je ne sais

quel scrupule ridicule, lorsqu'ils ont le désir et la possibilité d'être heureux.

Vers 1830, le roman prit une allure singulière ; il rétrograda de deux mille ans, en remettant en faveur la pesante doctrine de la fatalité.

C'était la « nécessité » des Grecs, avec l'anéantissement de la responsabilité humaine et sa désolante morale. Claude Frollo s'ébat en vain sous la main de la nécessité. Il déroule avec une sorte de stupeur voluptueuse le drame émouvant de la *Mouche* et l'*Araignée*.

Au théâtre, c'est *Antony*, *Richard d'Arlington*, poussés au crime par cette même loi inflexible.

Atar-Gull, *la Vigie de Koatven*, *Lélia*, montrent, avec une impitoyable ironie, l'égoïsme, l'effronterie, la débauche flagellant et fauchant la générosité, le dévouement, la vertu.

Toute la jeunesse littéraire de cette époque se lança dans cette voie. Elle jeta, à tort et à travers, dans ses écrits, l'exagération, l'excessif, le désordonné. Jamais on ne franchit d'un pas plus gigantesque la distance qui sépare le sublime du ridicule.

Toute cette jeunesse littéraire caressa cette curiosité vaine et populaire qui se fait un spectacle des malheurs d'autrui ; curiosité hideuse qui conduisait la foule au pied du bûcher, et qui la pousse encore aujourd'hui près de l'échafaud.

Elle sema partout cette recherche, cette affectation de la force et de l'enthousiasme qui décèle l'absence de la passion vraie ; car l'expression des grands sentiments est toujours simple.

Alors jaillirent sur la société le paradoxe et l'utopie. Mais à côté du genre fataliste marcha concurremment cette littérature, que j'appellerai la *photographie*

littéraire. Cette école dérange, il est vrai, les grandes idées sur l'art. Là, point de concentration de lumière, éparpillement général de minutie et de relief, en un mot, annihilation de l'effet.

Il y a dans toutes les œuvres de génie des sacrifices à faire pour donner à l'objet principal plus de relief et de saillie, et à l'ensemble cette unité qui est l'originalité des grandes œuvres.

La photographie n'opère pas ainsi, elle donne de la valeur aux accessoires les plus insignifiants, reproduit impitoyablement le détail. Elle agit naïvement et sans art. L'écrivain photographe suit la même méthode. Il accorde autant d'attention à un meuble, à un ustensile, qu'à la figure de ses héros. C'est Balzac ; vous avez déjà deviné qu'il est question de lui ici.

Balzac s'est complu, avec un soin égal, à mettre en lumière toutes les petitessees de l'âme ; il a même renchéri, par une faculté propre à lui, sur le mesquin de la réalité. Les petits manèges, les basses intrigues, les cupidités dominant le monde. La débauche, l'égoïsme, voilà le fond de la société.

Si, par hasard, il nous fait voir la vertu, c'est simplement pour nous prouver qu'il y a de tout dans le monde.

Il nous la représente, du reste, dépourvue de solidité, incapable de résistance, s'affaissant sous la pression de son adversaire. Les grands sentiments ne sont plus alors que des faiblesses. Chez lui, l'amour est malsain, l'amitié a des complaisances honteuses ; il abaisse la paternité dans le *Père Goriot*, l'amour conjugal dans les *Parents pauvres*.

Il aime à étaler les infirmités, les plaies, à faire crier toutes les douleurs.

Il nous ouvre enfin les portes de l'hôpital, nous rend spectateurs d'innombrables angoisses, sans nous laisser l'espoir de les soulager. Nul n'a travaillé avec plus de zèle à la démoralisation publique.

Tout n'est pas beau dans le monde, s'écrie-t-on ; Oui, certes ; aussi est-ce pour cela qu'ayant assez des originaux, je repousse énergiquement les copies.

Le génie de Balzac a prévalu, et cela se conçoit. Ces peintures vulgaires de la vie privée, ces scènes toutes remplies de détails mesquins sont accessibles à l'appréciation de tous. Ceux qui n'aiment guère à s'entretenir des idées s'amuse, comme les enfants, à voir des images et n'appellent vérité que le calque des objets qui les entourent ; là, ils retrouvent leurs habitudes, leur routine et leurs préjugés.

Le malheur est de confondre le réel avec le vrai. En art, comme en littérature, nous appelons vrai la représentation exacte de l'objet, qu'elle soit figurative ou descriptive, et nous disons que cela est vrai, parce qu'il y a conformité entre l'imitation de l'objet et l'objet lui-même. Mais cet objet peut n'être qu'un accident, une chose qui passe, qui a été, qui n'est plus et qui ne sera jamais. Cet objet n'a point un caractère de nécessité qui s'impose à nous. Il ne suffit pas, en effet, qu'une chose existe, pour qu'elle soit une vérité ; l'erreur alors serait une vérité : elle existe matériellement et moralement.

L'infirmité est un fait, mais ce n'est point une vérité, puisqu'elle est un errement de la nature.

Il est donc une foule de choses, dans l'ordre réel, dont la connaissance n'accélère en rien notre progrès.

La vérité qu'il nous importe de savoir, c'est la vérité indestructible, immuable, éternelle, nécessaire, qui domine les faits, les circonstances et les temps.

Il est toujours regrettable de voir une société se mirer dans ses petitesesses, ses laideurs, et s'y complaire. J'aime dix fois mieux le mythe de Narcisse. Cette contemplation de soi-même peut s'expliquer par un motif plus noble que l'égoïsme : la passion de l'esthétique. Narcisse était beau.

Je sais qu'il est plus facile de reproduire le laid que le beau, l'irrégulier que le correct, le repoussant que le séduisant. Je sais qu'il est plus facile de trouver des spécimens de l'imparfait que du parfait ; mais je sais aussi qu'une littérature qui ne s'alimente que de ce qu'elle voit et de ce qu'elle entend, qu'une littérature qui n' imagine plus et ne crée plus est une littérature dégénérée. On ne se maintient, d'ailleurs, à un certain niveau qu'en cherchant à le surpasser. Le réalisme, dans l'acception moderne du mot, n'est qu'une diminution de la nature. Il n'y a point de réalisme sans idéalisme ; tout l'univers présente ce double caractère.

Le réalisme s'introduit partout et absorbe tout. Ne cherchez pas en lui une pensée, un principe, un but ; il n'est que l'exposition des choses vues sous leur plus mauvais aspect. C'est un calque grossier, inintelligent, dépravé. Balzac a eu beaucoup de disciples, mais ces imitateurs ont rétréci son genre.

Il faut bien le dire, chez Balzac, nous avons la diversité des personnages, des intrigues, des situations. Chez nos derniers romanciers, rien de tout cela. Nous en sommes réduits à un héros assez mal choisi la plupart du temps, madame *Bovary*, *Fanny*. Nous assistons sans répit, sans relâche, à la décomposition des principes et des sentiments. Nous suivons des yeux toutes les phases de cette corruption consécutive de l'esprit et du cœur. Nous avons concentré toute notre

attention sur un être, et cet être n'est digne que de notre mépris.

A coup sûr, que nous prenions un beau site de la nature, que nous le reproduisions sous tous ses aspects, dans tous ses détails, rien de mieux. Mais prendre un point de vue sur un égout, une crapaudière, une mare puante, en retracer toutes les faces, voilà ce que je ne comprends plus. Ce qu'il y a de très funeste, c'est que l'auteur déploie tout son talent pour faire planer un intérêt sur ce mythe de fange et de boue, et nous le faire aimer et plaindre.

Je ne parlerai pas du roman fait dans un esprit de parti ; quand on veut servir une opinion, on y sacrifie jusqu'à la bonne foi. On groupe tous les vices sur ses adversaires, pour s'accorder toutes les vertus ; on attaque avec acharnement une doctrine, un système, avant même d'avoir pris la peine de l'approfondir.

On flatte les petitesesses, les envies, les haines, on fomente l'injustice. De telles lectures ne peuvent jamais avoir une action salutaire. Je ne m'appesantirai donc pas sur *Mademoiselle de la Quintinie*, sur *le Maudit* et sur les autres œuvres du même genre.

Le premier devoir de l'écrivain est d'être impartial.

.

Le roman s'alimente de tous les scandales ; il y puise son existence.

La division de la famille, l'abandon des grands devoirs lui fournissent des sujets. Aussi, quel trouble, quel désordre n'a-t-il pas introduits dans le foyer domestique ! Il a rabaissé, honni, bafoué le mariage. Il l'a sans cesse représenté comme le supplice de l'incom-

patibilité des caractères et des humeurs, comme une chaîne..., que dis-je ? comme un carcan qui étrangle au passage et l'idée et l'inspiration.

Il a éveillé chez les époux cette curiosité funeste du caprice et de l'inattendu, et chacun d'eux s'est dit en refermant le livre : Mais je ne vis pas ! Où sont ces agitations, ces fièvres qui font circuler le sang, vibrer les nerfs ? Où sont ces alternatives, ces transports ? Mais je ne vis pas ! j'appartiens déjà à la mort ; aujourd'hui est comme hier, et demain sera comme aujourd'hui ! La situation est intolérable ; ne puis-je pas en sortir ? N'y a-t-il pas autour de moi de quoi m'arracher à cette inertie ?

En réalité, mesdames et messieurs, on a dit beaucoup de mal du mariage, mais pourtant on n'a encore rien inventé de mieux.

.

On n'imagine pas combien, depuis trente ans, le règne exclusif du roman a changé la nature des esprits. Le lecteur, en ne voulant que s'impressionner, a diminué sa faculté de réfléchir ; son intelligence, faute de s'exercer, s'effraye à l'idée de fouiller certaines œuvres dépourvues de ce condiment de fantaisie et de convention qui seul peut les lui faire accepter.

Il est une sphère de plaisir à laquelle il ne peut plus atteindre, il lui faudrait faire des efforts personnels qu'il appelle désormais fatigue. Oui, le roman nous a rapetissés en nous dominant ; il s'impose à tout, s'insinue partout. Il n'est point maintenant de sujets scientifiques, artistiques, littéraires qui ne revêtent la forme de l'historiette, de l'anecdote. Si l'article, si le chapitre ne commence avec ces mots : « Par un beau jour, par un beau soir, » le lecteur le rejette en

disant : C'est abstrait, c'est ennuyeux. Notre intelligence, devenue paresseuse, ne peut plus contempler l'idée pure : il faut que celle-ci s'incarne, se personnifie, s'individualise.

Le roman, à force de dépeindre les passions et les sentiments par l'exagération du langage, a fini par les vouer au ridicule. Il reste devant les yeux et dans les oreilles des phrases toutes faites qu'on retrouve et dont, à l'occasion, on use sans avoir eu, au préalable, la peine de s'émouvoir. Alors l'idée est devenue banale avec l'expression qui la traduit. Il en est résulté une jeunesse railleuse, persifleuse, blasée par anticipation, usant la passion avant de la ressentir, ayant perdu l'enthousiasme et ne gardant que des vices. Loin de se faire pardonner ses écarts par l'aveu et la sincérité de ses élans, elle les fait haïr par son effronterie et son égoïsme :
 ,

Après avoir émis ces différentes appréciations sur le roman, je prévois une objection et je vais au devant.

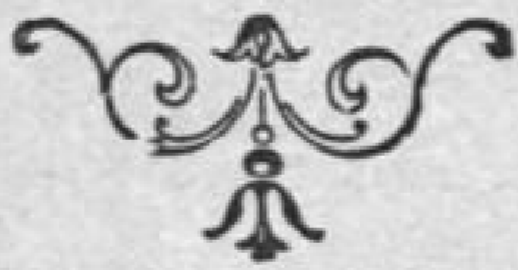
Vous me direz, avec quelque vérité : Vous venez de faire le procès du roman, vous ne l'admettez que comme une concession faite à la faiblesse humaine. Suivant vous, son influence est plus funeste que salutaire. L'exhibition des passions, des vices, des crimes même, les propage, loin de les diminuer. Mais alors que direz-vous donc de l'histoire ? N'y voit-on pas souffrir la vertu et le génie ? La persécution, le supplice ne sont-ils pas le plus souvent la palme accordée au mérite ?

Faudra-t-il donc nous interdire la lecture de l'histoire ?

Non, sans doute. Mais n'avons-nous pas une distinction à faire entre l'histoire et le roman ? L'histoire ne concerne pas un seul homme tel ou tel ; elle est le récit des faits et gestes de l'humanité, cet homme perpétuel à qui tous les noms conviennent, sans en adopter aucun.

Récit incessamment continué et dont le dénouement est indéfiniment attendu. Il faut bien le dire, dans l'histoire, l'individu nous intéresse moins par lui-même que par l'idée qu'il représente.

Que nous importe Pierre ou Jean ? Peu de chose sans doute ! Mais l'idée qu'il a émise n'a pas péri avec lui. Cette idée, elle est la nôtre ; elle sera celle de nos descendants. Et ce dénouement historique, indéfiniment attendu, nous laisse dans l'espoir illimité de sa réalisation.



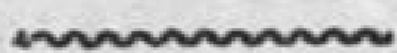


[L'ANCIEN

DEVANT

LE NOUVEAU

INTRODUCTION



Ce n'est point une petite affaire que de traiter des questions semblables à celles que j'ai osé aborder cette année.

J'ai entrevu l'instant, — mes appréhensions ont été de courte durée, Dieu merci ! — où j'aurais des ennemis partout et je n'aurais d'amis nulle part.

Déjà dans mes conférences de l'année dernière (1), les considérations que j'avais émises sur la nécessité de divers points de vue religieux et philosophiques, et sur le plus ou moins d'importance de certains dogmes, m'ont valu la mauvaise humeur des cléricaux et les épithètes d'*impie* ; expression, soit dit en passant, fort inexacte, puisque mes sentiments sont profondément religieux.

Cette fois-ci, à peine instruites de mon programme, des personnes estimables et intelligentes, sans doute,

(1) En 1868.

vinrent me trouver et me dire, avec toute l'autorité de la maturité et de la raison : « Vous faites fausse route, renoncez à votre plan, sans quoi vous vous aliéneriez tout le monde. »

« Ou vous êtes libérale, ou vous ne l'êtes pas. Si vous l'êtes, toute agression faite au profit du libéralisme doit être bien venue par vous. L'essentiel est de nous masser contre l'ennemi commun et d'abandonner pour un temps nos convictions personnelles, quitte à y revenir dans la suite. »

« Les théories réalistes, positivistes, rationalistes, sont des exagérations nécessaires, opposées aux exagérations théologiques, métaphysiques, traditionnelles et légendaires ; elles exercent une action salutaire en détruisant radicalement jusqu'aux prétextes à erreur. La démocratie est opprimée, refoulée, écrasée, par le pouvoir et par l'influence cléricale ; nous, démocrates, n'augmentons pas encore la faiblesse de notre camp par des divisions intestines. Rallions-nous, au contraire, réagissons contre la tyrannie *violette* et le despotisme *césarien*. »

« Qu'il y ait un peu de Dieu sous roche, nous sommes volontiers disposés à le croire ; dans tous les cas, s'il existe, ce Dieu, nos affirmations n'ajouteront rien à sa gloire et nos négations n'en retrancheront pas un atôme. »

« Choisissons alors la méthode la plus conforme à nos intérêts sociaux et politiques. »

Après ces conseillers bénins, bienveillants, en arri-

vèrent d'autres plus impressionnables, plus violents, adoptant, pour la circonstance, le visage renversé que prend toute son âme sensible témoin de la submersion d'un des siens.

« Ah ! la belle chose que vous faites là, exclamèrent-ils ! arrêtez-vous à temps, ou vous êtes perdue !
« Quoi ! vous marchez en arrière, vous remontez le courant, vous rétrogradez, vous endossez la défroque surannée et caduque ! vous allez vous mettre la jeunesse à dos !

« Quoi ! les causes sont pour vous des êtres, des volontés ! Il vous faut un législateur suprême, un grand architecte, un créateur, une providence ! Que ne croyez-vous à l'immaculée conception et aux miracles de la Salette !

« Vous voulez tout ménager, tout conserver, tout laisser vivre. Ne prévoyez-vous pas que vos complaisances, vos réserves débilitent vos convictions ? Il semble que vous en rougissiez vous-même et que vous ayez peur d'offenser ceux que vous avez le droit et l'intention de combattre. Point de quartier ! le temps des conciliations est passé ; les tentatives transitoires et éclectiques sont invalides, assez de *Cousinerie* comme cela. Soyons tranchants et excessifs ; notre époque est plus en peine de vigueur que de modération. »

Un peu après, des esprits étroits, timorés, trembleurs, me tirèrent doucement par la robe et me

glissèrent cet avis dans l'oreille : « Parlez de tout, « excepté des principes, on ne doit jamais toucher à « ces choses-là. Discourez autant que vous le voudrez « sur les lettres, sur les arts, mais, pour Dieu ! n'effleu- « rez pas les principes. »

Je ne pus m'empêcher de rire.

Comment ! parler de tout et laisser le plus essentiel !

Traiter de l'histoire ! Mais n'est-elle pas le récit des faits et gestes de l'humanité, laquelle agit sous l'influence des idées, des opinions, des croyances ? Comment expliquer les actes, si nous omettons à dessein les causes qui les engendrent ? Les arts, la littérature ne sont aussi que les serviteurs de la pensée. On peut se rendre compte des différents ordres [d'architecture par la seule exposition des doctrines d'une époque. Les écoles de peinture, de sculpture, réalisent leurs types d'après les dogmes et les croyances du temps. Les manifestations artistiques de toute nature révèlent l'état moral et intellectuel d'un siècle : la meilleure méthode d'apprécier l'histoire, les lettres, les arts, consiste donc à inspecter d'abord les convictions régnautes.

Enfin pour clore la procession des avertisseurs, les habiles, les malins se présentèrent à leur tour et se mirent de la partie. Et moitié ricanant, moitié sérieux, ils m'insinuèrent ce qui suit : « Vous commettez la plus « grande des maladresses, vous vous imaginez qu'on « s'inquiète des destinées humaines, des origines et des « fins. O innocence ! on s'en occupe comme de la qua-

« drature du cercle. Ce que chacun désire, envie, c'est
« la fortune, le plaisir; le reste ne compte pour rien.
« Vous attaquez les doctrines à la mode, vous prouvez
« qu'elles sont immorales. C'est justement parce
« qu'elles sont immorales, qu'elles plaisent. »

« Voulez-vous avoir du succès ? Vilipendez le pou-
« voir, répétez, à tort et à travers, que le ministre de
« l'instruction publique est le dernier des ânes
« bâtés, que nous subissons un gouvernement de for-
« bans et que ceux qui lui font la guerre sont des
« génies, des héros, des martyrs. Exprimez tout cela
« dans le style que vous voudrez et vous serez rangée
« parmi les esprits les plus remarquables du siècle; à
« la condition toutefois d'être exploitée, lancée par un
« habile faiseur, c'est-à-dire à grands coups de
« trompe. On ne se figure pas combien un *esprit mé-*
« *chant* qui n'est souvent qu'un *méchant esprit*, peut
« acquérir de force par la publicité. »

En même temps que me pleuvaient ces conseils, ces avertissements, je recevais une invitation à me rendre au cabinet de M. Charles Robert, secrétaire général du ministre de l'instruction publique, afin de donner des explications touchant les questions que j'allais traiter. Là, les craintes étaient d'une autre nature; on redoutait que je me fisse l'apologiste des doctrines à la mode, ce qui eût vivement contrarié le gouvernement et l'Eglise.

A peine convalescente d'une cruelle maladie, incapa-

ble en ce moment de sortir de chez moi, je m'excusai auprès de M. Charles Robert. Le motif que j'alléguai parut assez légitime pour qu'on n'insistât pas davantage. Je n'en fus pas moins préoccupée : les embarras s'accumulaient.

Si je me posais en adversaire du positivisme, je soulevais, comme on me l'avait assuré, la plus grande partie du public contre moi. Si j'en disais du bien, le ministère m'interdisait la parole.

Alors je rentrai en moi-même et je réfléchis.

Depuis cinq ans, me dis-je, j'étudie les doctrines nouvelles avec conscience et impartialité. J'ai reconnu, les preuves en mains, qu'elles entraînent les esprits dans une voie fautive, et que, tout en prônant la démocratie, elles lui font tort ; mon plus vif désir est de le démontrer. Mes intentions sont donc bonnes ; les questions que je dois traiter sont opportunes ; tout dépend de la forme sous laquelle je les présenterai.

La popularité dont jouit le positivisme est due volontiers à l'ignorance qu'on en a. Les sept huitièmes de la société n'en ont pas déchiffré le premier mot. Le titre de positivisme est par lui-même la plus belle découverte du système ; il est l'enseigne par excellence, il s'impose, il obtient la confiance avant toute vérification.

La théorie du fait l'emporte aujourd'hui en science, en littérature, en art, en politique ; elle a un aspect d'évidence qui séduit. Il semble que tout se borne à observer le phénomène.

Pourtant il est démontré qu'on peut se tromper en examinant un fait, soit qu'on dirige mal ses observations, soit que la nature interrogée à faux réponde de même. En outre, le plus difficile n'est pas d'étudier ce qui se produit, mais de le rattacher à l'ensemble des choses. Ce dernier travail exige l'emploi de l'induction et de l'hypothèse, deux procédés incertains de l'esprit dont l'usage est indispensable en science.

Il existe de nombreux groupes de phénomènes expliqués à l'aide d'une conjecture, d'une supposition. Personne en science ne peut se soustraire à la méthode *a priori*. Et même si l'on s'y abandonne avec réserve, l'hypothèse joue un rôle si considérable dans l'étude de l'univers, qu'une doctrine ne peut avoir le droit de s'intituler positive du tout au tout.

Du reste, les hypothèses fourmillent dans les nouvelles théories. Nulle part on n'affirme avec un égal aplomb les suppositions les plus douteuses.

M. Wirouboff, il est vrai, a, tout récemment, exprimé le désir de bannir autant que possible la méthode hypothétique.

Il serait assez logique, en effet, que des gens qui enseignent que toute idée n'est absolument fournie que par les sens, nient les intuitions de l'esprit, les spontanéités de l'intelligence, la divination du génie.

Je n'ai pas douté une seule minute, bien qu'il faille souvent recommencer la démonstration, tant les impressions des auditoires sont fugitives, que de la

simple exposition des doctrines positives ne ressortît inévitablement leur inanité.

Que se proposent ces doctrines ? Le voici, en un mot. Prouver que l'univers se suffit à lui-même, qu'il renferme à la fois les causes et les effets ; que la théologie est un produit de l'ignorance et la métaphysique une sorte de moyen terme entre le régime surnaturel et le régime positif. Transition utile, mais rejetée sans réserve, une fois qu'on est arrivé au but.

Cette donnée n'est pas neuve ; elle paraît avec l'école physique d'Elée et se continue avec Holbach. Cinq cents ans avant notre ère, les docteurs éléates enseignaient que tous les phénomènes de génération et de destruction ne sont que des transformations de la matière. Empédocle en formula le système, et un positiviste de nos jours ne pourrait mieux le faire.

« Le monde physique, dit-il, est la réunion de toutes les combinaisons produites par des éléments simples. » Empédocle entre ensuite dans une série de raisonnements pour établir que le principe de la connaissance repose sur l'identité du sujet avec l'objet. « L'homme étant composé des mêmes éléments simples que les choses du monde qu'il observe, la connaissance implique l'identité de composition du sujet connaissant avec le sujet connu. »

Ne croirait-on pas lire une page de MM. Littré, Moleschott ou Buchner ?

Cependant, Empédocle soupçonna, au-dessus de

l'univers physique, un monde spirituel, intelligible ; ce que les positivistes trouvent superflu et *enfantin*.

Toute partialité mise de côté, convenons-en, la question n'a pas avancé.

Les progrès de la science ne nous dévoilent pas les causes premières. Il est donc irrationnel d'affirmer que celles-ci sont en dehors ou en dedans de l'univers, puisque nos investigations ne les ont pas encore saisies ; que, de plus, nos connaissances acquises sont impuissantes à tirer de l'obscurité et du mystère les incompréhensibles phénomènes de la conscience et de la pensée.

Rien n'est donc moins positif que le positivisme ; non seulement il n'explique pas tous les phénomènes de de l'ordre fini, mais encore il tombe à chaque pas dans d'inextricables difficultés et dans de perpétuelles contradictions. Il assure que l'homme n'est qu'une transformation de la matière, qu'il n'a point de loi spéciale, subjective, qu'il subit la loi nécessaire et universelle de la matière. Dans ce cas, les actes privés ou publics, individuels ou collectifs, doivent être rigoureusement conformes à la loi nécessaire ; et s'il existe dans l'histoire des phases où règne l'injustice, il faut en inférer que l'injustice fait partie de l'évolution fatale. La volonté n'a qu'une puissance illusoire de direction, car la volonté est un produit de l'organisme et l'organisme est un produit de la matière, laquelle matière se transformant nécessairement, ne peut engendrer une

liberté, puisque toute chose ou tout être ne peut donner ce qu'il a et même à un degré moindre.

Mais voici que de récentes observations prêtent à la volonté un rôle tout différent. D'après ces expériences, la volonté issue de la sensation maîtrise néanmoins cette dernière, elle la néglige à son gré, elle en prend ce qu'elle en veut, quelquefois même elle rejette le tout ; et l'on serait presque en droit de dire que les sensations n'opèrent qu'autant que la volonté y acquiesce. L'espace, ici, est trop étroit pour entrer dans des développements et pour fournir des exemples. Je renvoie les personnes désireuses d'étudier ce nouveau point de vue aux remarquables articles publiés à ce sujet, dans l'*Opinion nationale*, par M. Georges Guérout. En résumé, si la volonté exerce une action aussi autocratique sur la sensation, où puise-t-elle cette faculté ? La volonté serait-elle une force indépendante de l'organisme ? Cette découverte pourrait vivement contrarier le positivisme.

De tous les temps, les doctrines dominantes et progressives ont été celles où l'esprit et la matière avaient une place distincte.

L'année dernière, dans mes conférences, j'ai affirmé qu'au milieu de cette confusion d'idées, de cette multiplicité de doctrines et de cette surabondance de systèmes, il existait une conformité, un accord, et que toutes les créatures humaines s'identifiaient en convenant sur deux points, à savoir : la croyance à un *Être*

parfait, infini, éternel, fondateur, créateur, constructeur, architecte, esprit universel, intelligence du monde, puis la morale, c'est-à-dire le rapprochement indéfini de l'humanité vers l'Être parfait, ce qui implique la *pérennité* de la vie.

Ces deux points caractérisent les aspirations les plus irrésistibles de l'humanité. Vérités ou fantasmagories de l'esprit, elles tiennent bon ; et à cette heure, malgré la résistance qu'on leur fait, aucun adversaire n'a pu encore opposer contre elles un argument sérieux.

Lorsque j'ai vu le positivisme rompre ces grandes lignes et biffer sans hésitation les opinions le plus profondément enracinées dans la conscience humaine, j'ai pensé que les positivistes, pour trancher ainsi, devaient être autorisés par des découvertes scientifiques concluantes.

J'ai pris connaissance de leur travail et j'ai constaté la pénurie des preuves, un orgueil sans limite, d'innombrables inconséquences.

Si j'appuie particulièrement sur les doctrines positivistes, c'est qu'elles exercent, en raison de leur base scientifique et de l'immensité de leur plan, un prestige dont est dépourvue la morale indépendante qui ne se charge pas, elle, de tout définir et de tout expliquer.

Elle classe la morale parmi les lois immanentes à l'humanité, rien de plus.

La tâche que je m'imposais consistait donc à analyser

et à critiquer ces doctrines que l'on ne connaît guère que de nom. Allais-je me trouver en face d'un engouement aveugle, d'une fureur doctrinaire ignorante, allais-je m'attirer des colères, des haines ? D'après les conseils qui m'avaient été donnés, il m'était permis de le croire. Au préalable, je pris le parti d'étudier l'état physiologique et moral de la société actuelle.

Je portai plus particulièrement mon attention sur la jeunesse.

De nos jours, la constitution médicale est changée, le tempérament sanguin tend à disparaître, et si Broussais, dont Sangrado fut le précurseur, existait encore, ses contemporains ne lui offriraient aucune occasion d'exercer sa méthode. On est généralement lymphatique, et les affections régnantes sont la chlorose et l'anémie. Jamais pourtant les viandes succulentes et saignantes n'ont été en aussi grand honneur : on pousse même jusqu'à la *chair crue*. Les ferrugineux, le quinquina, la gentiane, enfin tous les réconfortants de la thérapeutique surabondent dans les ordonnances, et, malgré ces soins, ces précautions, ces innovations hygiéniques, le sang conserve sa pauvreté.

En réalité, la jeunesse d'à présent est épuisée, usée par la violence des sensations successives et incessantes de ses pères, lesquels ont assisté à trois révolutions, aux guerres de la république et de l'empire, à des déchéances, à une invasion, à des restaurations, à des épidémies.

En 1830, la génération de vingt ans, vibrante des dernières secousses, donna encore des signes de passion. Elle n'était pas tout à fait *exsangue*. Elle prit feu et flamme pour le *saint-simonisme*, la *Charte*, la *garde nationale*, les *barricades*, le *romantisme* et les *maladies de poitrine*. Elle confondit les éclats de voix avec les idées, l'emphase avec le sublime, le vrai avec le faux.

Le saint-simonisme discrédita ce qu'il renfermait de bon par les amplifications et les comédies ridicules de ses disciples.

Les plus grands penseurs dégénérent en utopistes. Les questions de production, de consommation et de répartition des biens, mal interprétées par quelque doctrines sociales, dénaturèrent l'acceptation du mot *richesse* et donnèrent naissance au désir des fortunes rapides et acquises sans labeur. Plus tard, l'émission des valeurs industrielles encouragea cette tendance ; la fureur de *l'agio* s'empara du plus grand nombre. De nos jours, elle dure encore. Toute la génération procréée durant ces époques de trances où un coup de bourse amène la richesse ou la ruine, est inquiète, irritable, taquine, avide, turbulente par innervation ; la passion, l'enthousiasme n'y ont aucune part. Elle est uniquement éprise de bien-être, de luxe, de plaisirs frivoles ; elle n'a qu'une impatience, celle de réussir. Les doctrines et les révolutions sont pour elle les moyens les plus courts d'arriver au but.

L'égoïsme, bien plus que la liberté, est aujourd'hui le mobile des mouvements sociaux.

L'état physiologique et moral une fois esquissé, il est indispensable d'en signaler les nuances.

Nous avons d'abord la jeunesse noble, rejeton étiolé d'une classe, qui, sans une aberration déplorable, ne devrait plus laisser de trace depuis 89 ; jeunesse parmi laquelle se rencontrent encore, par hasard, quelques courages égarés prêts à donner un sang toujours trop pauvre pour raviver des croyances éteintes et des turpitudes traditionnelles.

La majorité de ces *ingénus*, comme les appelaient les Latins, se glorifie de son ignorance et de son crétinisme. Elle demeure étrangère à tout ce qui existe de grand et de beau ; elle va sur le turf, ne parle que de chevaux, de chiens, de jeux, de cabotines et de prostituées.

Les héritiers de la finance emboîtent le même pas : similitude d'ineptie, de débauche et de gaspillage.

Il arrive aux uns et aux autres de se ruiner pour une maîtresse. Ces extravagances pourraient être les signes de la passion : rien n'en est plus éloigné. Vanité et fanfaronnade, mutuel mépris de l'homme pour la femme et de la femme pour l'homme, exploitation réciproque, l'une de beauté, de jeunesse et de misère, l'autre de lubricité et d'argent ; éclipse complète de ces grandes liaisons dont l'illégalité se réhabilite par la profondeur

d'un sentiment, d'une commune admiration et d'un dévouement sans borne.

Dans les classes où le déploiement pécuniaire est forcément restreint, les jeunes gens élevés dans la parcimonie en sont réduits à se dédommager par des plaisirs intellectuels. Le turf, les coulisses leur font défaut, les cours leur restent : aux Beaux-Arts, à la Sorbonne, au Collège de France, au boulevard des Capucines. Ils s'efforcent, en l'absence du frivole, de se contenter du sérieux, mais les bruits du dehors les troublent. A peine la leçon terminée, ils se laissent saisir par la presse légère, par la chronique du monde politique et celle du monde mondain, par leurs scandales, par leurs extravagances, par le mot du jour, le mirage des grandes entreprises et cette avalanche de feuilles *fondues* en même temps que fondées, par le procès des journalistes, leur incarcération et leurs duels.

Toutes les impressions, toutes les idées se succèdent dans un espace si bref, qu'elles ne laissent guère de souvenir.

Aussi cette jeunesse est-elle distraite, indécise ; elle ne s'acharne à aucune doctrine, à aucune carrière ; elle est, pour ainsi dire, une sorte de passe-partout encadrant tour à tour et indifféremment la diversité des pensées humaines.

Après ces rapides appréciations, je compris que la jeunesse aristocratique et la jeunesse millionnaire se garderaient bien de fournir leur contingent à mon

auditoire. Je restais donc aux prises avec la jeunesse de la classe moyenne que je viens d'esquisser en dernier lieu.

J'en fus enchantée, car elle est plus honnête, plus instruite et plus sérieuse que les deux autres.

Quant aux hommes et aux femmes parvenus à l'âge de maturité, il n'y avait pas lieu de craindre de leur côté une résistance obstinée et opiniâtre. La plupart commencent à éprouver l'ennui du vide ; arrivés à la moitié de la course, tous ont eu des déceptions, des déboires. La vie extérieure, matérielle, n'a réalisé ni les désirs, ni les aspirations ; on revient aux compensations intérieures, aux jouissances spirituelles, aux espérances d'une existence à venir.

Pour finir, je constatai que la majorité actuelle n'est ni démocrate, ni monarchiste, ni catholique, ni protestante, ni athée ; elle est ce qu'on appelle le public ; elle aime avant tout le bon sens et la vérité ; elle est touchée d'une parole sincère, elle en absorbe quelque chose, et si elle a des réserves, elle a au moins des adhésions subites qu'aucune considération ne refoule ni ne contient.

Un peu plus tard, l'expérience devait justifier mes soupçons. Ma première conférence, intitulée les *honnêtes gens*, eut un franc succès. Il est vrai de dire qu'elle n'est qu'une entrée en matière, un discours préparatoire dans lequel je n'ai rien affirmé, rien conclu.

Après cette séance, le ministre de l'instruction pu-

blique ne jugea pas à propos de réitérer son invitation.

On attendait avec impatience ma conférence sur le positivisme. Mon émotion fut bien vive ; je ne me fis aucune illusion : mon sujet était ardu, aride.

La salle était comble, l'attention soutenue.

Au premier rang, je me le rappelle, était placé un gros monsieur, à la chevelure longue, grisonnante, et décoré de la Légion d'honneur, — positiviste à coup sûr. — Quand j'exposai avec impartialité et lucidité la doctrine, il donna des signes de satisfaction et de contentement. Mais dès que j'entamai la critique, dès que je mis en lumière les lacunes, les points défectueux, il fit des mouvements d'impatience, son visage se colora, ses yeux me lancèrent des éclairs, — ce qui ne m'empêcha pas de continuer. — Le reste de mon auditoire manifesta son contentement ; et malgré le côté abstrait de la leçon, j'eus la consolation de n'entendre ronfler personne ; la majorité avait été satisfaite.

Dès le lendemain, je reçus des lettres, les unes de félicitation signées par des professeurs de la Sorbonne et de l'École normale, elles corroborèrent mes opinions ; on comprendra pourquoi je ne m'arrête pas à celles-là. Les autres contenaient des critiques, des reproches.

Je me permettrai d'en citer deux dont la forme singulière m'a le plus vivement frappée.

Qu'on ne s'étonne point si je me garde d'en nommer les auteurs. Ces lettres ont un caractère privé et personnel, il ne m'appartient pas d'en divulguer l'origine. Voici les termes de la première : « Mademoiselle, « vous faites un mauvais usage de votre talent. Le « positivisme est aujourd'hui la couleur du parti démo- « cratique. Vous affectez du libéralisme, et dans la « soirée d'hier, vous avez constamment tiré sur vos « troupes. Un soldat qui agit ainsi mérite d'être « fusillé, fût-ce même une femme. »

(W...., rédacteur à la *Liberté*.)

Une autre était ainsi conçue : « Mademoiselle, en « rabaissant le positivisme, vous avez traité M. Littré « comme un écolier. Vous avez blessé beaucoup de per- « sonnes, grandes admiratrices de son talent. »

(Z..., avocat à la cour impériale.)

La vérité est que j'admire le talent, l'érudition et le style de M. Littré, mais ce n'est pas une raison pour me croire obligée d'accepter toutes les erreurs qu'il lui plaira de propager.

Un article critique parut en même temps dans la *Liberté*, écrit par M. Wilfrid de Fonvielle. Ce remarquable savant, par un *lapsus auris*, me prêta des opinions que je n'avais pas émises.

Je me vis contrainte de relever l'erreur dans la séance suivante ; mais déjà M. Charles Sauvestre, dans *l'Opinion nationale*, avait mis fin à ce malentendu, en citant textuellement le passage incriminé.

La conférence sur les positivistes une fois faite, on annonça la troisième intitulée : *Les Moralistes indépendants*.

Alors je fus submergée par un flot épistolaire.

Quelques loges maçonniques m'envoyèrent des invitations, en me priant d'assister aux soirées de franc-maçonnerie blanche et de prendre part aux discussions indiquées sur le programme ; les autres m'engagèrent, avant de traiter mon sujet, à vérifier par moi-même les travaux de la morale indépendante.

Cette dernière convocation venait de la loge de M. Massol. On me faisait observer qu'en parlant contre la morale indépendante, je suivais le sillon tracé par le père Félix et par le père Hyacinthe.

Le jour où je devais livrer la bataille, M. Henry, directeur des conférences, vint me trouver le matin même et me communiqua ses inquiétudes : « N'oubliez pas, me dit-il, que vous parlez dans un milieu libéral ; le comité redoute vos tendances. » Je n'y puis rien, lui répondis-je, si je parle en public, c'est pour propager mes idées et mes convictions et non celles des autres, toutes les fois qu'elles ne sont pas conformes aux miennes.

Je prononçai donc mon discours sur les moralistes indépendants. Un grand nombre de partisans de la doctrine y assistaient, M. Massol en tête.

J'attaquai avant tout le substratum de la doctrine, le respect réciproque de la personne humaine, en tant

que notion spontanée : je considérai ce principe comme la résultante d'une haute raison et d'un degré supérieur de civilisation ; ensuite, je mis en relief les inconséquences du système. Le nouveau fondateur, après avoir déclaré la morale un fait primordial immédiat, spontané, annonce en même temps qu'elle est une science. Or, si la morale est une science, elle repose sur des données empiriques et elle cesse aussitôt d'être spontanée. Evidemment, spontanéité et expérience sont deux termes qui s'excluent mutuellement. Après, je démontrai que ce principe du respect réciproque de la personne humaine, qui n'est qu'une variante de l'axiome : — Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait, — ne définit pas le moins du monde la nature de la morale.

Sous l'empire des usages, des croyances, des préjugés d'une époque, il peut donner lieu à des interprétations étranges et déplorables quoique sincères.

« La conscience, il est impossible de le nier, est
 « toujours placée sous la juridiction de la raison. Une
 « fois déviée par de fallacieuses théories, elle marche
 « de concert avec la volonté pour approuver les actes
 « les plus arbitraires et souvent les plus monstrueux ;
 « on désire alors pour soi-même des choses peu con-
 « formes à la morale ; mû par un sentiment de fraternité,
 « on croit bien faire en les procurant à son pro-
 « chain... (1). »

1) Voir ma conférence : *Les Moralistes indépendants*.

Il faut donc revenir bon gré mal gré à l'ancienne classification : la morale est une vérité dérivée et non une vérité primitive. M. Massol, dans le numéro suivant de son journal, me consacra la moitié de son bulletin, l'autre était réservée à M. Dupanloup. A coup sûr, il ne me donna pas raison : pouvait-il en être autrement ? Pour moi, j'eus le plaisir de constater à nouveau que la généralité des esprits partageait mes opinions.

Malheureusement, ma santé étant restée très ébranlée depuis ma récente maladie, je dus renoncer à poursuivre jusqu'au bout le programme que j'avais indiqué, et je me vis dans l'obligation de clore mes conférences à la quatrième : *l'Ancien devant le Nouveau*. Mes grandes craintes étaient réservées pour cette dernière.

En effet, après avoir étudié attentivement les doctrines nouvelles et en avoir fait ressortir les inconséquences et l'inanité, il me fallait revenir aux principes éternels : vérités que j'avais déjà signalées dans mes instructions de l'année précédente. Cette fois-ci, il s'agissait de s'y arrêter et *d'affirmer Dieu*.

Jusque-là mes entretiens avaient conquis les sympathies publiques, et ce succès était de nature à m'encourager. Pourtant je fis des réserves et je me dis : je n'ai fait encore que critiquer, cette tournure de l'esprit n'est jamais entièrement dépourvue d'attrait ; elle correspond à une des tendances les plus caractéristiques de l'humanité ; tandis qu'aujourd'hui, j'affirme, je dogmatise, tâche beaucoup plus difficile

et beaucoup plus ingrate ; mes auditeurs se montrèrent-ils aussi empressés qu'auparavant ?

Dois-je l'avouer, je fus envahie par une indicible terreur. Parler de Dieu, quelle responsabilité !

Et quel triste avocat pour une si grande cause !

J'avais devant moi deux écueils à éviter : la manière religieuse et la manière philosophique. En adoptant la première, je tombais dans un sermon ; en adoptant la seconde, je me lançais dans une métaphysique vague, fatigante et démodée.

Rien de plus facile que de faire une compilation et de servir à pelletée les arguments philosophiques des Descartes, des Leibnitz, des Malebranche et des Spinoza. Seulement, on court le risque d'endormir profondément son auditoire.

Je pris le parti d'établir uniquement l'idée de Dieu sur l'idée de Justice *absolue* ; et, sans fournir de preuves nouvelles, — ce dont je défie qui que ce soit, — je me contentai de réfuter les objections les plus accréditées par les adversaires du Déisme.

Je n'oublierai jamais cette soirée, tant pour les inquiétudes que j'ai éprouvées avant, que pour la joie que j'ai ressentie après. Quel assentiment immédiat ! Quelle adhésion chaleureuse !

Cette conception soi-disant morte et enterrée, bonne tout au plus à se localiser dans les cerveaux atrophiés par la routine et la superstition, est de toutes les conceptions, — j'en eus la preuve, — la plus enracinée, la plus vivace et la plus luxuriante.

Quelquefois à l'état latent dans les âmes, elle apparaît tout à coup avec un surcroît de jeunesse et de vigueur.

N'est-elle pas la pierre angulaire de toute grandeur humaine ?

La théorie du grand être humanité saura-t-elle jamais provoquer, à titre égal, l'enthousiasme, le désir de perfection et d'héroïsme ? Ce grand être humanité à centres multiples, il ne se connaît pas dans toutes ses parties, il s'ignore aux trois quarts, il se renouvelle sans cesse, il ne jouit enfin d'aucune identité. Il élève des statues à ceux qui lui nuisent, et oublie et persécute ceux qui le servent. Sa reconnaissance est toujours tardive et ne se manifeste guère que postérieurement aux gens qui l'ont méritée.

Est-ce donc à cette entité collective et imaginaire que chaque homme est tenu de se sacrifier, sous le prétexte de procurer aux générations suivantes un bonheur qu'il n'a jamais goûté lui-même ?

Ainsi, d'après ces théories spécieuses, la félicité de chaque siècle consiste à préparer la félicité du siècle à venir.

Cette prospérité future que nul être présent n'atteindra jamais, n'est-elle pas faite pour déflorer, décourager, empêcher l'œuvre laborieuse de la vie ?

L'existence est renfermée dans des limites trop étroites pour qu'on espère jouir par soi-même des heureuses conséquences de ses renoncements et de ses sacrifices personnels. Et alors même qu'il serait possible d'opérer

tout à coup, grâce à une grande découverte de la pensée, un changement dans les consciences et dans les mœurs, immédiatement favorable à la société, la génération actuelle ne serait pas encore affranchie et heureuse.

La loi pesante de l'hérédité et de la solidarité a vicié son sang, a abrégé ses chances de vie. Il ne faudrait rien moins que quatre générations d'êtres vertueux pour rétablir *imparfaitement* l'équilibre.

Encore une fois, comment veut-on que je me dévoue avec joie à une humanité d'avenir dont ni moi ni les miens ne feront plus partie, une humanité qui ne saura même pas si j'ai existé et qui ne s'en souciera guère ?

Si vous prétendez rassurer les esprits et satisfaire les aspirations de l'humanité en basant la progression et le bonheur sur le droit, une observation continue nous dévoile l'insuffisance de cette donnée.

Un plan social établi exclusivement sur le droit est incomplet. La plupart des conditions de la vie se dérobent à la direction de notre volonté et à la juridiction de notre raison.

Il se peut donc, sans que la société en soit responsable, qu'un individu, par l'enchaînement des circonstances, ait, dans un certain moment, bien plus de devoirs à remplir que de droits à faire valoir.

En résumé, c'est dans la conception de Dieu justicier, rémunérateur, qu'on trouve la résolution la plus satisfaisante du problème de la destinée humaine.

De temps immémoriaux, deux grandes lignes traversent le cerveau humain et toutes les phases de la société :

Le croyance en *Dieu* et à *l'immortalité*.

Sans doute l'évolution progressive s'opère avec des différences, des variétés, mais, malgré tout, elle s'accomplit sur un fond qui demeure immuable.

Depuis deux ans, le progrès social par le perfectionnement de l'individu est l'objet de mes travaux.

Persuadée que pour l'effectuer une rénovation morale est nécessaire, j'étudie cette intéressante évolution dans toutes ses phases privées et publiques.

En ce moment, la discussion se porte plus particulièrement sur la femme et sur sa situation actuelle. On soupçonne enfin que cette question est intimement liée aux phénomènes les plus considérables de la société.

L'année dernière, je devais traiter ce vaste sujet, il était même annoncé dans mon programme, mais les désordres qui se reproduisirent dans ma santé, m'obligèrent d'ajourner mon projet.

Très incessamment je compte commencer une série de conférences sous le titre général : *Les ouvrières de l'avenir*.

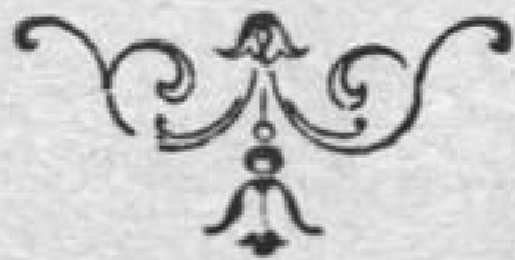
Paris, le 15 Octobre 1869.

MARIA DERAISMES.

N. B. — On remarquera que ces pages ont été écrites en 1869. A cette époque, Maria Deraismes, qui avait

été élevée dans un milieu Voltairien, était spiritualiste et déiste, et ses études philosophiques l'avaient confirmée dans la croyance à une justice absolue, qui ne s'expliquait à ses yeux que par l'existence d'un Dieu justicier, planant au-dessus des rites et des sacerdoce, qu'elle avait rejetés comme des erreurs ou des superstitions. A mesure que l'expérience et la science mûrirent son esprit, le doute succéda à cette conviction première. Elle resta cependant spiritualiste, mais embrassa les doctrines de la libre pensée ; et avec l'ardeur qu'elle mit toujours à défendre ses convictions, elle consacra sa parole et son talent au service de la cause où elle croyait voir la vérité. On ne s'étonnera donc pas de trouver, dans les volumes qui vont suivre, l'évolution de ses idées et sa marche ascendante vers la liberté et l'indépendance de l'esprit humain.

VEUVE FÉRESSE-DERAISMES.



Première Conférence

LES HONNÊTES GENS

La plus grande difficulté qui s'offre à nous dans la vie, c'est de nous y bien conduire ; se bien conduire est ici synonyme de se conduire honnêtement.

L'honnêteté, depuis longtemps, a été si complètement analysée, caractérisée, déterminée, fixée, que je ne tenterai pas d'ajouter quelque chose à sa définition. Au résumé, l'honnêteté ou l'honnête, comme vous voudrez, est ce principe qui nous fait sacrifier nos intérêts les plus chers, plutôt que de blesser les intérêts d'autrui et de forfaire à la loyauté et à la justice.

L'honnêteté est indispensable, et cette indispensabilité jouit d'un tel degré d'évidence que chacun se croit et se dit honnête.

Aucune législation n'exige d'un homme le talent, la science, le génie ; toutes lui prescrivent et lui imposent l'honnêteté. Malheureusement, par une de ces contradictions si fréquentes dans l'humanité, la société

est fertile en talent, en science, en esprit, et elle est pauvre en honnêteté. De sorte que l'élément essentiel, indispensable, obligatoire, est celui qui se rencontre le moins.

Quoi de plus naturel que l'honnêteté, se dit on de toutes parts ! L'honnêteté n'est pas l'héroïsme. Non, certes ! Mais, pour être un héros, il suffit d'une minute ; un élan généreux, un mouvement enthousiaste, une surexcitation spontanée, et l'on s'écrie : « Auvergne, à moi ! les ennemis ! » L'honnêteté demande toute la vie, elle ne donne pas de coups d'éclat ; seulement, elle ne fait jamais relâche, c'est la continuité dans la droiture, dans le devoir. L'honnêteté a un trot régulier qui fatigue à la longue. Sans doute, il est des circonstances où l'honnêteté est le chemin le plus court, le plus avantageux même. Ces circonstances sont rares. D'ailleurs, la vie ne s'écoule guère sans qu'on se trouve, au moins une fois, face à face avec un de ces terribles quarts d'heure où l'on est mis en demeure de s'exécuter, c'est-à-dire de faire abnégation de ses intérêts et de ses plaisirs, sous peine de cesser d'être un honnête homme ou une honnête femme.

En réalité, l'honnêteté est une lourde charge ; aussi l'a-t-on divisée en petites parts accessibles aux richesses morales de chacun. On agit, en cela, comme pour les charges d'agents de change : on est quart, huitième, seizième d'honnête homme, jusqu'à ce qu'on le soit juste assez pour ne pas être pendu. On entre alors dans la catégorie des *Bartholo* et des maître *Guérin*.

Il y a certainement beaucoup d'honnêtes gens, cependant il pourrait y en avoir davantage ; j'ajouterai même que, s'il y en avait davantage, il n'y en aurait pas encore assez ; mon opinion, je pense, n'a rien

d'extravagant. Une société qui multiplierait le nombre des honnêtes gens, serait vraiment capable d'être à la tête de l'univers ; car, nous le répétons, rien ne remplace l'honnêteté, pas même le génie.

De nos jours, l'honnêteté se démode, on tend à lui substituer l'*habileté*. J'entends par habileté la dextérité du savoir-faire, unie à l'élasticité de la conscience. Cette habileté-là est en vogue ; elle est la méthode en faveur, le talent le plus accrédité, la manière de faire par excellence.

Il n'est pas extraordinaire de voir à la cime du monde des affaires, — des grandes affaires, j'entends, — des hommes dont les mœurs ne sont pas *tout à fait* honorables. Les niais, les timides s'en effraient à tort, mais les gens bien avisés, et Dieu sait quel en est le nombre ! les rassurent en leur disant : un tel, un tel, très habiles, eux seuls sont capables de mener une entreprise à bonne fin ; ils ne sont pas très honnêtes, je vous l'accorde, mais qu'importe ! l'honnêteté n'est ici qu'un détail, un accessoire. Dans les affaires, le principal est de réussir, l'habileté sauve tout. Telles sont les opinions les plus répandues. Je voudrais bien qu'il me fût permis de faire l'inventaire de tous les troubles, de tous les embarras que nous suscitent ces prétendus habiles.

Pour mon compte, j'aime mieux mille fois supporter les bévues d'un honnête homme que profiter des roueries d'un intrigant. Je ne me fais aucune illusion : les faibles avantages que ses intrigues et ses manœuvres déloyales me procurent, je les paierai cher un jour. Et, si je n'en subis pas les conséquences désastreuses, eh bien ! c'est que je n'aurai pas vécu assez longtemps : on ne viole pas impunément l'honnêteté.

I

Depuis cinquante ans, les petits côtés de l'humanité ont singulièrement progressé : la mécanique, l'adresse technique et le luxe matériel. En revanche, l'inspiration et la morale ont rétrogradé de plusieurs degrés. Et, si l'on est tenté de me taxer d'exagération, il suffira de jeter un coup d'œil rapide sur les différentes classes de la société, pour voir que ce que j'avance ne dépasse pas les bornes de la vérité.

L'ouvrier est plus grossier, plus intempérant que jamais. Cette grossièreté, il est vrai, nous est, peut-être, moins sensible depuis que la trivialité s'est inoculée, sans exception, dans tous les rangs ; n'a-t-elle pas diminué nos susceptibilités, nos scrupules, notre délicatesse ? Sur dix ménages d'ouvriers, on en compte bien six dans lesquels les maris gaspillent en débauches et en excès de toute espèce le salaire de la semaine et maltraitent, en plus, leurs femmes et leurs enfants. Quant aux ouvrières, interrogez toutes les maîtresses d'ateliers, couturières, lingères, modistes, fleuristes ; elles vous répondront : « Nous ne pouvons plus trouver d'ouvrières. » Elles entendent par là des filles laborieuses et rangées. Le libertinage les prend toutes sans retour.

De là, si je passe aux domestiques, je n'aurai pas grand peine à persuader mon auditoire que cette classe ne s'est pas considérablement perfectionnée. Je continue en montant et je rencontre la bourgeoisie. J'avoue qu'il m'est difficile de reconnaître dans cette descendance amoindrie, apathique, boursouflée de prétentions, quasi licencieuse et radicalement égoïste, les rejetons de ces fiers bourgeois auxquels nous devons,

en partie, nos franchises et nos libertés. Je passe outre et je poursuis mon chemin.

Me voici au faite de la société, je ne dirai qu'un mot de ceux qui l'occupent. Tout le mal vient, je pense, de les avoir trop imités.

Maintenant voulez-vous saisir les signes les plus caractéristiques de la déchéance morale ? Observez le commerce et le théâtre. Tous deux sont en rapport avec le public, vivent du public et reflètent nécessairement les goûts et les tendances du public.

Qu'est devenue la bonne foi commerciale ?

Ce commerce avec ses allures grandioses, ses innombrables marchandises, ses transactions universelles, ses magasins beaux comme des palais et sa légion d'employés ! Ce commerce, plus il est élégant, somptueux, imposant au dehors, plus il est mesquin au dedans. Ses réclames dignes de rivaliser avec les boniments de la foire, remplissent la moitié d'un journal, absolument comme les débats de la Chambre. Ces affichages taillés à la toise annonçant : *fin de bail, cessation de commerce, liquidation, expropriation*, sont autant de pièges tendus à la stupidité des chaland. Mais si le commerce agit ainsi, s'il allèche le client avec la perspective de réductions extravagantes et de bons marchés scandaleux, ce n'est pas sans raison. Il sait qu'il a affaire à un bon petit public, et ce bon petit public est anxieux de débâcles, de banqueroutes. Comme ses revenus sont presque toujours au-dessous de ses dépenses, il guette les occasions et les rabais. On lui promet cent pour cent de perte sur les marchandises, il est affriolé, ravi ; il se précipite : il ne se dit pas : « Mais c'est affreux, c'est horrible ! que deviendront les fabricants, les ouvriers, quelle

misère, quelles souffrances ! » Ah ! bien oui, cela lui est parfaitement égal. Il accourt, il se hâte, il est odieusement volé. Mais avouez franchement que ce n'est pas dommage.

Si nous nous transportons au théâtre, nous ne sommes pas beaucoup plus rassurés.

Nous nous demandons souvent, en voyant une salle comble applaudir avec frénésie des outre-cuidances rythmées, des billevesées malsaines, des parodies honteuses et trépigner d'enthousiasme aux désinvoltures dégingandées d'une Malibran de carrefour, nous nous demandons, dis-je, où sont donc les honnêtes gens ?

Il doit pourtant y en avoir, dans une si nombreuse assemblée. Il faut confesser alors que s'ils y sont, c'est dans le plus strict incognito. Quoi ! pas une marque de désapprobation ! pas une manifestation de mécontentement ! pas une protestation indignée ! Et encore je ne fais allusion, ici, qu'aux théâtres secondaires dépourvus de portée littéraire. Quelle sera donc notre surprise quand, sur la première scène de Paris, nous verrons rimer en belle et bonne versification les situations les plus scabreuses, les sujets le plus risqués ?

C'est admirable, s'écrie le public enthousiaste ! Voilà le langage de la passion, voilà l'humanité dans toute sa vigueur, dans toute sa fougue.

La passion ! si vous disiez la bestialité, je demeurerais d'accord avec vous. La passion emprunte à l'intelligence, à l'imagination, elle plane donc au-dessus de ces transports frénétiques et de ces lubriques convulsions.

Je m'étonne toujours qu'on choisisse l'instant où l'on proclame à tous propos la dignité et la liberté humaine pour nous présenter, à la lueur de la rampe, des

caractères asservis à leurs sens et à leurs appétits. Il me semble que le premier acte d'un être libre est de libérer soi-même de soi-même ; c'est-à-dire d'affranchir sa raison du joug des instincts inférieurs. Si vous n'êtes pas capable de remporter une victoire sur vous-même avec vos propres forces ; si vous êtes esclave de votre tempérament, vous n'êtes plus un être libre ; je ne vous dois désormais ni confiance ni respect. Homme privé, vous ne remplirez aucun de vos devoirs ; homme politique, vous sèmerez partout le désordre et la ruine.

Pour les auteurs dramatiques, ces considérations sont puériles ; je le mets en fait, ils n'en prennent aucun soin. Pour eux, il ne s'agit pas d'enseigner, de moraliser, mais de gagner et de réussir. Or, à présent, pour gagner et réussir, il faut être osé, hardi, c'est-à-dire, exhiber au théâtre des circonstances, des épisodes, qu'on cachait auparavant au fond de sa mémoire et qu'on eût rougi de montrer au grand jour.

Autrefois, cette réputation de hardiesse n'était acquise qu'aux écrivains qui avaient risqué quelque chose de leur fortune, de leur réputation et de leur personne pour soutenir leurs opinions.

On me dira : « Vous êtes injuste ; vous mettez en relief les petitesesses, les défaillances, les vices de votre époque et vous passez sous silence les travaux, les mérites et les vertus qui lui sont propres. Jamais, ajoutera-t-on, on n'a tant agité les grandes questions de justice et de liberté ». Je ne le nie point.

Seulement, ce n'est pas d'hier que l'on se préoccupe de justice, de droit et de liberté. Autant on en a fait abus dans le discours, autant on en a été parcimonieux dans les actes. Ces mots sont devenus des prétextes à éloquence et l'on ne se croit pas plus engagé

pour cela. Souvent même, ils se placent de préférence sur les livres des despotes et des exploiters. Richelieu s'indignait officiellement de la servitude des peuples ; Catherine II brûlant du désir de s'approprier la Pologne, assurait l'univers entier de ses sentiments de justice et de sympathie pour cette nation.

Et c'est ainsi que les mots perdent peu à peu de leur caractère et déchoient de leur noble destination, celle de représenter des idées. Ils ne sont plus que des lieux communs, des sons : *flatus vocis*.

Aussi, la majeure partie de la société est-elle devenue sceptique en matière de protestation. Ce n'est pas sans raison qu'elle attend les preuves d'un dévouement qui s'affiche, et qu'elle observe la vie pratique de ceux qui posent pour la générosité et l'héroïsme devant l'admiration publique.

Tout récemment, il y a eu exposition universelle de sentiments libéraux à l'étranger, grande exhibition d'idées de justice, de droit et de liberté.

Qu'on se rassemble en dehors de son territoire, dans une ville où l'on jouit d'une complète indépendance de la parole, pour traiter des sujets d'un puissant intérêt moral et politique, rien de mieux. Cependant, je risquerai une observation : n'eût-il pas été préférable, avant de donner rendez-vous à tous les libéraux de la terre, de s'entendre avec les libéraux du voisinage, ceux de son quartier, de sa maison ? Car si l'on ne s'accorde pas avec ses nationaux, ses concitoyens, dont les mœurs, la langue, les habitudes sont conformes aux nôtres, quelle chance a-t-on de s'accorder avec des étrangers et des inconnus ?

Au théâtre, les représentations publiques sont

toujours précédées de répétitions particulières ; chaque acteur travaille d'abord son rôle isolément, puis il l'étudie avec celui qui doit lui donner la réplique ; enfin, plus tard, on fait des répétitions générales pour juger de l'ensemble de l'œuvre et de son exécution.

Pour cette grande solennité politique, il eût fallu user de la même méthode : pratiquer la justice, le droit dans ses rapports de famille et d'affaires, — rien que pour se faire un peu la main. — Alors, sûr de soi-même et possesseur des forces nécessaires, on peut s'élancer dans l'arène publique et servir de champion aux idées les plus sublimes de l'humanité.

En un mot, éprouvons notre honnêteté.

Si nous sommes indécis sur l'état de notre conscience, nous devons soupçonner qu'autrui, pour la plupart du temps, est dans le même cas que nous. Nous croyons avoir de bonnes raisons pour attaquer l'intégrité de nos mandataires politiques, soit ; mais pouvons-nous répondre de la nôtre ?

La vérité est que le lieu de l'amélioration, du perfectionnement, c'est la conscience. Là seulement s'opère l'évolution progressive. L'homme est le moyen universel ; tout jaillit de son cœur, prospérité ou calamité, médiocrité ou chef-d'œuvre, crimes ou traits d'héroïsme ; il est le sang, le nerf, le souffle vivifiant des institutions et des lois.

En conséquence, ce que vous voulez faire passer dans les choses, déposez-le d'abord dans la conscience humaine.

Le tort de notre époque est de chercher le progrès en dehors de l'individu ; on perfectionne l'entourage et non pas l'homme ; la société veut donner des

signes de vertu que ne se soucie de posséder aucun de ses membres. On est en quête d'une organisation sociale meilleure, d'une industrie plus raffinée, d'une constitution politique telle qu'elle laisse un jeu libre aux passions, aux ambitions des individus, sans nuire à l'harmonie générale ; enfin le rêve de l'homme est de vivre imparfait, au milieu d'œuvres parfaites.

Eh bien, quand vous agrandiriez vos armées, quand vous multiplieriez votre police, quand vous perfectionneriez votre diplomatie, vous n'obtiendriez toujours que des semblants de progrès ; armée, diplomatie, police sont de vastes mécanismes sans doute, mais ils ne portent que sur des faits extérieurs. Bien qu'ils les entravent quelquefois, ils sont impuissants à modifier les causes intimes qui les produisent.

Ne s'aveugle-t-on pas aussi sur la portée de l'essor industriel et commercial ?

Beaucoup de gens s'imaginent que l'extension des affaires et la fécondité industrielle sont les conditions uniques de la prospérité d'une société. On s'émerveille, on s'extasie devant les produits ingénieux de l'adresse et de l'intelligence humaines, et l'on ne s'inquiète pas de la disette des produits moraux.

Que d'effets brillants sans consistance, sans durée ! Toute mise en scène n'a-t-elle pas sa chute de rideau ?

L'année dernière, la France a donné une fête universelle à l'industrie et aux arts ; tous les peuples de la terre y ont concouru. On a accumulé sur un point toutes les productions de la nature et de l'humanité, à partir des plus brutes jusqu'aux plus raffinées, et ces objets innombrables étaient si bien classés,

distribués, coordonnés, rangés, qu'un enfant eût pu se diriger dans cette immensité et s'y reconnaître.

Il n'est pas de potentats, de souverains, qui n'aient tenu à honneur d'assister à cette solennité.

Nous avons vu défiler devant nous, dans toutes leurs dimensions, les puissants de la terre, ducs, archiducs, grands-ducs, princes, rois, empereurs, autocrates, sultan. Aux magnificences de l'exposition se sont jointes alors les splendeurs de la pompe et du cérémonial. Nous avons été témoins d'une succession de cortèges, de *Te Deum*, de discours, de galas, de réceptions, de festins, de feux d'artifices et d'illuminations. Les curieux les plus insatiables en ont été saturés.

Et pourtant quel fruit a-t-on tiré de tout cela ?

Certes, si l'on avait pu dire à ces souverains, à ces peuples, qui sont venus admirer nos merveilles : « Ce
« que nous avons accompli dans l'ordre matériel, nous
« l'avons obtenu dans l'ordre moral ; et si quelques
« doutes s'élèvent dans votre esprit, nous vous en
« fournirons les preuves. Bien qu'il nous soit impos-
« sible d'exhiber des vertus, nous vous démontrerons
« l'extension du bien par la réduction du mal.

« Nous avons moins de prostitution, moins
« d'assassinats, moins d'adultères, moins de bâtards,
« moins d'avortements, moins de banqueroutes, moins
« de procès. Vous ne trouverez point, d'un bout de la
« France à l'autre, un seul paysan qui ne sache lire
« et compter ; nous avons purifié les âmes, élevé les
« intelligences par l'éducation et la culture de l'esprit ;
« enfin, nous avons moralisé les masses en les éclai-
« rant et en les libérant. »

Ces peuples, ces rois, ces empereurs seraient repartis chez eux non seulement émerveillés, enthousiasmés, mais encore impressionnés, émus. A peine de retour

dans leur patrie, ils eussent fait tous leurs efforts pour rattraper le temps perdu et pour combler la distance qui les séparait de nous.

Il faut en convenir, l'industrie et l'art sont de puissants instruments de civilisation, mais ce n'est pas la civilisation elle-même ; le luxe est l'ornement, la parure de la civilisation, mais ce n'est point encore la civilisation elle-même. La civilisation, c'est la moralisation.

Je l'ai dit et je le répète, le lieu du progrès, le théâtre du perfectionnement, c'est la conscience.

Chaque individu participe à l'amélioration en donnant tout l'essor possible à ses facultés intellectuelles et morales. La société n'est qu'une collection et ne peut offrir dans sa somme que les qualités que lui apporte chacun de ses membres. Tout moyen employé non susceptible de modifier l'individu n'est qu'un moyen indirect, par conséquent peu influent sur l'évolution progressive. Le chemin le plus court est celui-ci : chercher à constituer la probité individuelle et privée, avant d'exiger la probité collective et publique.

Lorsque le perfectionnement personnel de chacun de nous en particulier n'est plus considéré comme la base de l'amélioration générale, les nations courent des dangers sérieux.

Rarement contents, les membres de la société ne cessent guère de se plaindre. Tout va mal, disent-ils ; donc la société est mal gouvernée, mal administrée, mal agencée ; tout est à refaire, les institutions et les lois.

Nul ne s'en prend à soi-même.

Les esprits judicieux s'effraient de cette perspective de remaniement général. L'idée d'une transformation complète et immédiate les épouvante, non sans raison. Ils entrevoient qu'entre l'organisation présente et

l'organisation future, on passera forcément par une période de désorganisation.

Chez un peuple qui a subi pendant plusieurs générations successives des bouleversements politiques, il se forme un tempérament révolutionnaire. La révolution devient une habitude, un besoin, un usage : on l'érige enfin en méthode. Il est commun alors de rencontrer des gens à l'attitude calme, au parler doux, aux façons bénignes, élégantes même, d'ailleurs charmants, répéter à tout propos en mettant leurs gants paille, en tournoyant une valse ou *inter pocula* : « Il nous faut une révolution, nous ne pouvons en sortir que par une révolution. »

Si les intérêts les plus sérieux n'étaient pas engagés, ne serait-il pas plaisant d'entendre raisonner avec tant de frivolité et de badinage sur des questions d'une si haute portée ?

Un peuple ne joue pas d'une révolution comme d'un instrument, c'est plutôt la révolution qui joue d'un peuple.

Je ne crois pas que les révolutions soient les conditions indispensables du progrès.

Le progrès s'arrange de l'ordre ; toute réforme, tout changement, pour offrir de solides garanties, doit s'opérer lentement et partiellement. Il faut maîtriser et diriger un mouvement social. Or, pendant les révolutions, ce qu'il y a de pire l'emporte souvent sur ce qu'il y a de meilleur, parce qu'il est en plus grand nombre et que l'absence d'ordre lui donne toute liberté. Pendant les révolutions, l'imprévu, l'accident, la surprise peuvent l'emporter sur les mesures les mieux prises et les combinaisons les plus sages.

Mais le plus grave inconvénient de la révolution, c'est l'interruption des affaires, la cessation de toute

activité commerciale et industrielle ; nul ne peut plus remplir les devoirs de son état, de sa profession et pourvoir à ses besoins et à ceux de sa famille. Comment faire ! la vie ne suspend pas son cours ! Il est des exigences naturelles qu'il faut absolument satisfaire ; et comme la révolution ne donne pas de rentes, force est bien d'en finir avec elle ; la panique s'empare des esprits, on veut sortir de l'anarchie à tout prix ; on se jette sur un semblant d'ordre soi-disant provisoire..... hélas !

Une fois la révolution faite, on retombe dans son malaise, la même gêne se fait sentir, le crédit n'est pas plus facile, la cherté des vivres est la même, on coudoie comme la veille les ambitions, les intrigues, les égoïsmes, les indifférences, les vices. Dans la mêlée, ne distinguant plus les intérêts sordides des sentiments généreux, on a porté au pouvoir quelques intrigants de la pire espèce. Aujourd'hui, on reconnaît son erreur, et l'on se dit : « Pourquoi avons-nous fait une révolution ? quel avantage en avons-nous tiré ? »

Eh mais ! vous n'avez fait que changer *de galères* ! Peut-il en être autrement ? Vous avez bien renversé, bouleversé, réorganisé, je vous l'accorde, mais vous avez introduit dans votre nouvelle société les mêmes éléments, c'est-à-dire les mêmes hommes avec leurs mêmes passions, leurs mêmes vices ; vous n'avez point atteint les consciences, vous ne les avez ni modifiées, ni transformées ; ne vous étonnez pas alors de ramener des effets semblables sous d'autres formes. Vous n'avez fait qu'une révolution inutile.

Quand un peuple a le bonheur de tirer des fruits d'une révolution, quand il a réellement affirmé et établi ses droits, satisfait de ses conquêtes, il croit que tout est fini ; la révolution est accomplie, que demander

de plus ! Chacun rentre dans ses affaires personnelles, ses intérêts et ses plaisirs.

On ne comprend pas que le nouvel état de choses réclame une attention spéciale et incessante ; l'œuvre de maintien et de continuation exige un redoublement de surveillance. Les idées expulsées n'ont pas abdicqué volontairement ; elles ont des représentants, des mandataires, dont la notable persévérance travaille à faire revivre le régime passé. Il faut donc lutter avec toute sa perspicacité, tout son courage, contre les reprises et les retours.

Les hommes faits par lesquels la révolution s'es accomplie, ont encore, malgré leurs tendances avancées, un pied dans l'ancienne organisation, ils ne sont pas entrés tout entiers dans l'ordre nouveau ; il leur reste des habitudes. C'est à leurs rejetons que reviendra l'honneur de poursuivre et d'activer vaillamment l'œuvre de rénovation. Seulement, ces derniers ne seront à la hauteur de leur tâche que si l'on a changé à leur égard le plan d'éducation et si l'on a mis leurs consciences au niveau des institutions nouvelles.

Au préalable, la révolution doit se faire dans la conscience.

Toucher à la conscience, c'est toucher au principe, car la conscience n'est que ce que le principe la fait.

Les idées qui font l'objet de notre conviction sont-elles droites, sont-elles saines, notre conscience es droite, est saine.

Au contraire, ces idées sont-elles fausses, erronées, notre conscience est fausse, erronée.

Beaucoup de gens, en horreur des systèmes de philosophie et des doctrines religieuses, s'en réfèrent exclusivement à la conscience. Ils disent : « Nous

sommes honnêtes, nous devons être honnêtes, parce que la conscience nous conseille l'honnêteté. « Ce raisonnement ne signifie rien ; la conscience n'est point innée, elle se forme, elle *devient*. Le principe est son créateur, son formateur ; on ne vient pas au monde avec une conscience toute faite ; elle diffère suivant le degré d'éducation et de culture. Chacun a une conscience, c'est certain. Lacenaire avait la sienne, les gens du bagné ont une conscience aussi. Le mot de conscience n'équivaut donc pas le moins du monde à justice et à droiture.

La justice est immuable, la conscience varie.

Il s'en suit que les gens qui n'ont pas de principes ont une conscience nulle ; ils se laissent entraîner par une impression fugitive, un caprice d'un instant, un sentiment passager,

Le principe, la conviction, l'empire de l'idée, forme, détermine, fixe seul la conscience. De toutes les dominations exercées sur l'âme humaine, la plus puissante est celle des principes ; les hommes ont plus sacrifié à leurs principes qu'à leurs passions et à leurs intérêts.

Maintenant, entendons-nous.

Pour qu'un homme sacrifie à un principe ce qu'il a de plus cher, il est nécessaire que ce principe lui tienne lieu de tout, le rémunère de ses abnégations et lui inspire un invincible amour ; car l'homme ne se détache d'une chose que pour s'attacher à une autre.

Ainsi, en constatant aujourd'hui la diminution morale, l'amoindrissement de l'honnêteté, nous en sommes réduits à convenir que nos principes sont ou obscurcis ou insuffisants, puisque la conscience est le reflet de la force ou de la faiblesse des convictions. Cherchons donc s'il y a lieu d'établir de nouveaux

principes, ou bien de dégager de l'erreur ceux que nous possédons depuis les temps les plus reculés.

Il n'est pas inutile, pour élucider la question, d'examiner par quelle filière d'idées l'honnêteté a passé pour arriver à l'interprétation présente.

II

D'abord, en religion, l'honnêteté trouve, proportionnellement à ses sacrifices, des compensations dans une vie future ; la vie présente n'est plus qu'un temps d'épreuve, de stage, où chacun doit obtenir par ses mérites le diplôme de la félicité éternelle.

Plus tard, en morale transcendante, la philosophie, peu satisfaite de cet idéal d'honnêteté récompensée par des biens à venir, a déclaré que l'honnêteté se suffisait à elle-même, qu'elle portait sa récompense en elle-même et que l'accomplissement d'un acte de vertu procurait à l'homme une satisfaction ineffable.

Il est à remarquer que toutes les fois qu'on emploie le mot ineffable, c'est que l'on ne sait pas au juste ce que l'on veut exprimer. Le terme par lui-même n'a rien de compromettant ; il est indéterminé, vague, aussi manque-t-il de solidité. Saint Paul, au troisième ciel, éprouve une joie *ineffable* ; sainte Thérèse, transpercée par une flèche séraphique, se pâme d'une volupté *ineffable*. Toute l'école d'Alexandrie et Jean Gerson, au XIV^e siècle, exaltent le délire *ineffable* de l'extase ; au XVIII^e siècle, les hallucinés du chanoine Pâris ressentent au milieu des tourments, d'*ineffables* délices.

On a écrit sur l'honnêteté et ses avantages d'admirables traités. Les gens éclairés se sont fait gloire de

s'lire de les traduire, de les commenter, d'en citer même des passages ; mais nul n'a été plus ému pour cela. Les gens qui étaient honnêtes auparavant le sont restés, ceux qui ne l'étaient pas ne le sont point devenus.

On finit par reconnaître qu'il était bon d'ajouter à cette satisfaction, exclusivement morale, quelque chose de moins creux, de moins froid, de plus vivant, de plus palpable. Et l'on s'est demandé s'il n'était pas possible de présenter aux hommes la pratique de l'honnêteté comme avantageuse et lucrative dans l'acceptation réelle et positive du mot. On se mit en tête de prouver que l'honnête homme obtient plus facilement que tout autre la considération, la fortune, les honneurs, le bonheur, pour tout résumer.

Franklin appuya cette opinion, en joignant l'exemple au précepte : « Si les coquins, disait-il, connaissaient les avantages de l'honnêteté, ils seraient honnêtes par coquinerie. »

Le trait n'a pas porté. L'expérience a démontré, en général, que l'honnêteté n'est pas toujours le plus court chemin pour arriver à la fortune, que l'homme intègre et loyal roule rarement carrosse, et que la jeune fille remplie de vertu épouse de moins en moins le *Prince charmant*.

Aussi, ne vous étonnez pas de voir la plupart des gens employer, de préférence à la droiture, l'artifice, la ruse, l'intrigue, persuadés qu'avec ces moyens, ils atteindront plus prestement leur but.

D'autres penseurs, mus par le même désir de moralisation, se sont dit, après de longues réflexions : « Les conditions matérielles dans lesquelles un individu se trouve placé ne sont-elles pas, pour beaucoup dans ses mœurs ; enfin les questions de production, de distri-

bution et de consommation des biens ne sont-elles pas intimement liées à l'état moral d'une nation ? »

Le jour où la majorité d'un peuple est en proie aux besoins les plus impérieux, ne se produit-il pas plus de délits, plus de violences, plus de crimes ? Avant tout autre soin, il est donc nécessaire de mettre l'homme dans des conditions d'existence telles qu'il ne soit pas incité au mal par la misère et la souffrance.

Depuis fort longtemps certainement, les esprits rationnels n'étaient pas restés étrangers aux questions relatives à la production, à la consommation, à la répartition des biens matériels. Cependant, on était loin de leur accorder l'attention qu'elles méritent ; on ne leur supposait pas une matière suffisante pour en former une science spéciale ; aussi n'occupaient-elles qu'incidemment les intelligences. Ça et là, des tentatives, des essais bientôt délaissés ; rien n'était fixé, ni réglé. Arrivait-il un événement inattendu, on avait recours à des mesures arbitraires.

La religion, la philosophie, les conquêtes, la politique exerçaient seules leur suprématie sur les âmes.

Mais, un jour, des esprits sérieux prirent l'alarme.

L'exemple de ces monarchies brillantes, sapées dans leur base, malgré leur droit divin, leur cérémonial, leurs conquêtes, et roulant de désastre en désastre, grâce au rôle subalterne qu'avaient joué jusque là les idées utilitaires, leur fit sentir qu'il était urgent de les ériger en études particulières et de s'en occuper exclusivement. C'est ainsi que s'ébaucha l'économie.

De secondaires qu'avaient été longtemps ces idées, elles devinrent prépondérantes, et cela se conçoit. Elles faisaient briller aux yeux de tous un avenir de bien-être et de confortable ; puis, elles avaient une portée encore bien plus haute, elles recélaient en elles les germes d'une révolution morale.

En effet, elles minaient dans sa base le fameux principe du droit divin, au nom duquel la plus grande partie de l'humanité avait été opprimée et exploitée pendant des siècles ; elles protestaient contre cette morale qui avait sanctionné les privilèges chez les uns, les privations chez les autres.

Ces idées furent adoptées par les esprits avancés et elles devinrent l'étendard du parti libéral. Ce n'était pas seulement une question d'économie, c'est-à-dire une face, un aspect de l'organisation sociale, mais bien la question sociale tout entière.

Les espérances s'agrandirent, les ambitions s'augmentèrent. On se demanda s'il ne pourrait pas surgir de cette étude nouvelle un principe réel, positif, démontré, duquel dériveraient tous les autres. Les doctrines théologiques, métaphysiques, observa-t-on, se discréditent avec le temps. Le jour où le dogme s'use et s'éteint, la morale vacille, attachée à la fortune du système dont elle découle. Au contraire si nous établissions une loi universelle sur nos connaissances expérimentales, sur un fait scientifique, elle serait inaccessible aux variations du temps et aux ondoie-ments de l'esprit.

A la fin du siècle dernier et au commencement de celui-ci, la découverte d'une loi universelle sociale fut la monomanie générale. Une foule d'esprits se mirent en campagne pour découvrir cette pierre philosophale. Cette recherche rappelle les travaux acharnés des alchimistes du moyen âge, à propos du grand œuvre.

Tous les matins, chaque penseur se frappait le front en s'écriant : « Cette loi sociale, je la trouverai ce soir. » Quelques-uns se sont levés tout-à-coup

affolés d'enthousiasme, en exclamant le fameux *euréka*.

Les plus illustres sont Saint-Simon et Fourier. Ces novateurs eurent des prétentions exorbitantes, ils crièrent au large à toutes les idées qui régnaient avant eux. Leurs doctrines n'admettaient pas de précédent et ne laissaient rien subsister. Le passé n'était à leurs yeux qu'une longue suite d'erreurs. Ils firent table rase, place nette dans les consciences, pour y installer, sans concurrence, leur merveilleuse loi sociale, universelle. Religion, philosophie, politique, organisation civile, ils tentèrent de tout mettre à la porte avec un incroyable sans façon.

Ils n'ont pas réfléchi qu'un système n'offre de solide garantie de durée, qu'autant qu'il est la suite et la continuation perfectionnée des travaux antérieurs ; sinon, il est isolé, détaché, il revêt un caractère individuel, accidentel et se trouve irrévocablement condamné à disparaître avec son inventeur.

Pourtant Saint-Simon et Fourier étaient des âmes zélées, des esprits vigoureux ; ils ont rendu de grands services, et quelques-unes de leurs combinaisons, appliquées partiellement, peuvent apporter des résultats avantageux. Il ont été malheureux dans la somme de leur œuvre, comme l'artiste dont parle Horace : *infelix operis summa*.

Du reste, jamais un système social ne jaillira de la cervelle d'un homme, quelque vaste qu'elle soit ; la nature du progrès s'y refuse ; le mode social se transforme tous les jours suivant les besoins de l'esprit et les exigences successives du perfectionnement ; nul ne peut le déterminer ni le fixer d'une façon définitive. La fureur de systématiser, c'est-à-dire de ramifier tout vers un centre unique, est tellement intense,

qu'elle égare les intelligences les meilleures et les mieux intentionnées. La grande difficulté, en effet, est de trouver ce centre universel.

Saint-Simon et Fourier ont eu les mêmes torts que tous les fabricateurs de plan social ; ils ont donné à une idée une extension qu'elle n'a point.

Les esprits enclins à la spéculation tombent très facilement dans cette erreur. Parmi les idées qu'on agite, il en est toujours une vers laquelle convergent toutes nos sympathies, on s'en engoue bientôt au point de ne plus voir qu'elle et d'y rattacher tous les faits et toutes les acquisitions de la pensée ; on lui prête une valeur qu'elle n'a pas. D'une idée dérivée, secondaire, particulière, on fait une idée générale, fondamentale, universelle.

Une conception, faite d'une base large, craque de tous les côtés. Saint-Simon part du travail, Fourier de la passion, et ni l'un ni l'autre ne pouvaient faire ressortir la morale de leurs doctrines. Le travail ne produit pas nécessairement la vertu, et la passion encore bien moins.

III

Quoique le plus grand nombre se soit tenu en dehors de ces doctrines, tous, dans une certaine mesure, en ont reçu l'influence. L'honnêteté sans attache, sans principe primordial, de plus en plus indécise et flottante, s'est de jour en jour amoindrie. Ainsi, malgré ces travaux gigantesques, malgré cette poursuite incessante d'une loi sociale, universelle, malgré ces plans d'organisation successivement proposés, malgré cette fameuse économie si fertile en promesses, en intentions, en projets, et dont la moindre

prétention est de procurer à l'humanité la moralité et le bonheur par l'extinction du paupérisme, je vois, comme par le passé, se tenir debout au milieu de nous les deux plus mortels ennemis du progrès : la *misère* et *l'immoralité*.

Oui, cette misère, elle est là comme un témoignage, comme un aveu de notre propre impuissance, elle est là avec son hideux cortège de souffrances, de haillons et de mendicité. Elle est chronique, endémique. En vain les rapports officiels nous rassurent : suivant eux, tout est pour le mieux, la prospérité s'étend, l'industrie n'a jamais poussé si loin ses conquêtes, les arts fleurissent avec un nouvel éclat, notre gloire nationale exerce son prestige dans l'univers entier, les lumières se répandent, la science se vulgarise, les mœurs s'épurent, la pauvreté fait place à l'aisance, chacun acquiert sa part de bonheur. Telles sont les phrases dont on nous leurre. Manifestation d'un optimisme conventionnel et systématique.

Sans doute, l'industrie a accompli de grandes choses, elle a multiplié ses produits, elle les a livrés aux prix les plus bas. Avant elle, l'ouvrier n'avait en partage que le *grossier* ; ses vêtements, ses meubles, ses ustensiles étaient grossiers ; à présent, il peut aspirer et atteindre au joli, et satisfaire ce sentiment de l'esthétique que tout être humain porte en lui-même, comme un caractère de sa dignité. Malheureusement, les avantages s'arrêtent là ; la cherté des vivres, le taux exorbitant des loyers mettent les classes laborieuses dans l'impossibilité d'équilibrer leurs dépenses avec leur salaire. Il en résulte des souffrances d'autant plus grandes que les promesses qu'on avait faites n'ont pas été réalisées.

En résumé, de toutes les idées qui ont traversé le

cerveau humain, une seule est restée plus vivace, plus tenace que toutes les autres, c'est l'idée de richesse. S'enrichir est le désir le plus cher, le vœu le plus ardent de tous ; seulement, l'envie de s'enrichir n'en fournit pas toujours les moyens. On reste donc avec une soif inassouvie et les tortures permanentes de la cupidité. On a détourné, il est vrai, le mot richesse du sens que lui avaient donné les économistes. Richesse signifiait dans leur langage l'extension des objets les plus indispensables à la vie. Or, les besoins de la vie sont limités ; il s'agissait du nécessaire, non du superflu. Au contraire la masse entendait par richesse la fortune avec ses abondances, son luxe, ses raffinements. Personne ne tolère qu'à son corps défendant la vie sobre et modeste ; on y ressent non seulement des privations, mais encore des humiliations ; chacun réclame sa part d'apparat, d'éclat, de mise en scène.

Aussi toutes les carrières peu susceptibles d'offrir de grands bénéfices ont été délaissées, ou du moins on y a transporté un esprit mercantile qui en a abaissé le caractère. Toutes les productions, toutes les œuvres qui ne s'échangent pas contre un numéraire considérable sont jugées de minime valeur. Aujourd'hui la réputation est en raison du gain, il faut que le talent gagne outre mesure pour être reconnu talent ; l'artiste n'est prisé que suivant la cote de sa signature. Trouvez-moi donc facilement un artiste, un écrivain qui ne cède à cet entraînement et qui ne soit disposé à changer ses procédés, sa méthode et la loi même de son art, pour servir les engouements passagers et le mauvais goût d'une majorité ignorante !

La richesse jouit exclusivement du plus grand prestige et ceux qui savent l'acquérir obtiennent les qualificatifs de capables, d'habiles, d'illustres.

Autrefois, un homme pouvait devenir célèbre sans gagner au delà de ce qui convient à la subsistance.

Ici, une remarque est à faire, l'homme supporte plus volontiers les privations, l'indigence même que l'obscurité.

Socrate se souciait peu de sa pauvreté, il était admiré d'Athènes ; il se voyait sans cesse entouré des personnages les plus importants. Spinoza travaillait de ses mains et dépensait quatre sous par jour ; ce qui ne l'empêcha pas de rejeter les offres magnifiques de têtes couronnées. Corneille, Racine, Molière, Rousseau ne furent jamais riches, bien qu'illustres de leur vivant.

Actuellement, un dramaturge médiocre convoite pour le moins un million. Le million est le signe du talent.

Enfin, pendant des siècles, la pensée a été la servante de la théologie et du dogmatisme scientifique. A l'heure présente, elle est la servante du capital.

A coup sûr, on se débarrasse toujours d'un tyran tôt ou tard ; Mais de celui-là.... comment faire ?

Ce despote, en asservissant, a l'air d'affranchir. Quel charme n'exerce-t-il pas sur les âmes !

Sans nul doute, il n'est pas de société, soit antique, soit moderne, où l'argent n'ait joui d'une grande faveur. Il a été la cause de bien des fautes, de bien des crimes, surtout dans les époques de décadence. Pourtant, il n'avait point encore toute l'omnipotence. Parfois s'élevait devant lui cet antagoniste redoutable, implacable, qu'on nomme un principe, une idée, une conviction.

Jamais l'argent n'a eu l'honneur d'opérer un grand mouvement social ; ce n'est pas le prestige des richesses

qui a remué le monde dans la personne de Socrate, de Jésus et de Luther : ils étaient pauvres.

Dès l'instant que l'extension des biens a été érigée en doctrine, l'empire des idées a été ébranlé. On est devenu incrédule à leur égard, on n'a plus voulu croire à leur influence. Et lorsqu'on rencontre de temps à autre une nature prête à sacrifier son temps, sa fortune et peut-être sa vie pour une idée, une conviction, on est alarmé sur son compte, on la soupçonne d'être frappée par quelque désordre mental ; on se dit à mi-voix en indiquant le front : *Il y a quelque chose là.*

On est incapable de s'imaginer qu'un être lucide se dévoue à ce qu'on appelle des fictions.

Il y a peu de temps, on accusait une partie de la presse française de s'être vendue à l'étranger ; on désignait des hommes marquants et honorables sans fournir aucune preuve à l'appui de ces attaques.

Une partie notable du public accepta ces calomnies d'emblée ; elle ne prit même pas la peine de vérifier les pièces à charge ; elle ne douta pas une minute que des offres brillantes ne fussent agréées même pour commettre une infamie.

L'honnêteté opère donc une lente retraite. Nous constatons un fléchissement graduel de loyauté et de scrupule. Les honnêtes gens d'aujourd'hui, en se targuant de la *science de la vie*, se conduisent, dans mainte occasion, comme les honnêtes gens d'il y a cinquante ans eussent rougi de le faire.

Une fraction de philosophes, penseurs profonds, rejettent la responsabilité de cette diminution morale sur l'insuffisance des croyances officielles, lesquelles sont, suivant eux, au-dessous de nos exigences intellectuelles. Les principes, disent-ils, sont déracinés dans les âmes, ils sont dénués de forces agissantes et

dirigeantes ; l'habitude, la superstition, une certaine mollesse de caractère les maintient encore à la surface comme des cadavres sur les eaux. De nouvelles doctrines lèvent la tête, elles possèdent la vertu régénératrice, et tout le mal présent vient de l'opposition qu'on leur fait.

Il n'est permis à personne de rester froid et indifférent devant une telle assertion. Voyons, pesons, et jugeons.

L'examen des doctrines nouvelles sera le sujet des deux prochaines conférences.



Deuxième Conférence

POSITIFS ET POSITIVISTES

Des doctrines nouvelles sont entrées récemment dans la société ; elles se disputent l'empire des consciences et tels sont les termes de leur appel : Venez à nous, esprits abreuvés de doutes et avides de certitudes, secouez le joug du préjugé, de la superstition et de l'habitude ; osez regarder la vérité en face.

La vérité pure, intacte est entre nos mains ; la persuasion est chez nous, basée sur le tangible, le palpable, l'évident ; ce que nous avançons, nous le prouvons ; ce que nous affirmons, nous le démontrons.

Une fois initiés à nos doctrines, vous ne direz plus : qui sait, peut-être, il est possible, il est probable ; — vous direz : il est sûr, il est certain.

C'est ainsi que s'expriment les doctrines établies sur la science. Elles ont un aspect imposant, elles commandent l'attention, elles attirent la confiance avant même d'être vérifiées. Rien de plus concevable ; qui dit science, dit savoir, et l'on ne sait que ce qui est.

Doctrines de la science est donc synonyme de doctrine de la vérité.

Je classerai, je rangerai sous la dénomination générale de positivisme toutes les conceptions fondées sur la connaissance de l'univers, bien qu'une seule d'entre elles ait pris spécialement ce titre : l'œuvre d'Auguste Comte propagée, en ce moment, par M. Littré et ses collaborateurs. Les autres s'intitulent : naturalisme, matérialisme, réalisme, et leurs organes les plus célèbres sont les docteurs Moleschott et Buchner. Néanmoins l'expression de *positivisme* leur convient indistinctement, parce qu'elle caractérise on ne peut mieux le sens et l'esprit des systèmes édifiés sur les données expérimentales. D'ailleurs, les mots de positifs et de positivistes ont aujourd'hui une acception très populaire et très sympathique.

Nous avons vu, dans notre dernier entretien, que les idées utilitaires entraînaient dans leur courant réaliste la plupart des intelligences. Tout ce qui distrait de ces idées est considéré comme l'ennemi du repos.

Pendant des siècles, s'est-on dit, les poètes, les sacerdotes, les métaphysiciens et les docteurs de toute espèce ont usé le meilleur de notre esprit sur des questions insolubles ; nous en avons assez, nous n'en voulons pas davantage. Faisons comme Candide : cultivons notre jardin.

Et chacun cultive son jardin, c'est-à-dire n'exerce son esprit que dans la sphère de ses intérêts.

L'intelligence s'égrène, s'émiette sur des actualités au jour le jour, sur des combinaisons éphémères et sur des projets à courte échéance. Elle ne peut plus se retrouver tout entière pour embrasser ces vastes questions de généralisation et de synthèse.

Autrefois l'esprit se lançait si haut qu'il menaçait de se perdre dans la nue. M^{me} de Sévigné écrivait alors à un ami : « Épaississez un peu votre pensée, sans quoi elle se volatiliserait. »

Aujourd'hui, la pensée s'est si bien épaissie, qu'on ne doit plus craindre de la voir s'envoler ; elle rase la terre. La peur de fatiguer inutilement l'esprit a fini par le mettre à la retraite.

Cependant, malgré ces notions positives généralement répandues, croire à la conformité des opinions, serait une grave erreur. Cette conformité n'est qu'apparente, fictive, elle recèle des éléments de divisions et de dissensions.

Entre les mots *positifs* et *positivistes* se tient un abîmée.

Le positif a rompu ouvertement et définitivement avec la philosophie ; le positiviste affirme et reconstitue la philosophie.

Le positif abhorre l'abstrait, le positiviste prend l'abstrait pour base de sa méthode.

Le positif est persuadé que l'homme est et sera ce qu'il a toujours été ; le positiviste croit que l'homme est indéfiniment perfectible.

Le positif n'estime que les spécialités ; le positiviste s'occupe surtout de généralisation et de synthèse.

Le positif concentre son attention sur les intérêts présents ; le positiviste travaille en vue des intérêts de l'avenir.

Nous voyons donc entre ces deux êtres non seulement des différences, mais encore des oppositions, des contrastes. Le positif accepte pourtant volontiers le surnom de positiviste ; il ne sait à quoi cela l'engage ; il ne connaît pas le premier mot de ces doctrines.

Les positivistes aiment à ranger dans leur camp les positifs. Ils partagent l'illusion commune à tous les représentants d'une doctrine ; ils comptent au nombre de leurs adhérents, de leurs adeptes, les déserteurs des systèmes rivaux, bien que ceux-ci n'aient encore pris aucun parti et qu'ils demeurent indécis et indifférents.

Excepté le petit groupe de savants et d'érudits propagateurs du positivisme, tous les hommes mûrs sont positifs.

Quant à la jeunesse, — j'entends la jeunesse studieuse, non pas celle dont la plus grande gloire est de parader sur le turf et aux premières de mademoiselle Schneider, — elle a en général des propensions positivistes. A-t-elle bien approfondi la doctrine ? Ceci est autre chose.

La jeunesse aime à suivre la mode dans ses habits, dans ses opinions. Au XVIII^e siècle, elle était voltairienne et sceptique ; en 1830, elle devint *romantique*, *chevelue* et *poitrinaire*. Aujourd'hui, elle est positiviste.

Je vais chercher, ici, à vous faire l'exposé de ces doctrines d'une façon complète bien que succincte, tout en vous avouant qu'il n'est point facile de résumer quinze volumes en cinq minutes.

I

Il n'y a pas de causes en dehors de l'univers ; il n'existe pas de vérités autres que celles que renferme l'univers ; ces vérités sont les grandes lois par lesquelles les choses et les êtres sont régis.

Ce qui revient à dire que l'univers n'est point gou-

verné par une volonté ; qu'il n'a pas été créé et façonné par un Être suprême ; que ces grandes lois ne sont pas l'œuvre d'une intelligence supérieure, mais tout simplement la résultante de la combinaison des forces de la matière ; matière et force sont synonymes, car on n'a jamais vu de matière sans force ni de force sans matière.

On acquiert la connaissance de ces grandes vérités par l'étude expérimentale. Toute conception philosophique qui ne se base point sur les lois de la nature, qui n'en est point la déduction, le développement, est une chimère et une fiction ; les œuvres artistiques et littéraires ne peuvent même pas se soustraire à cette obligation fondamentale.

Toutes les fois que l'homme part de son propre esprit, sans s'appuyer sur les faits, il s'égaré. Au contraire, quand il connaît les lois de la nature, il s'y soumet et rétablit l'ordre et l'harmonie.

L'homme n'est point un être isolé dans l'univers, il en fait partie, il en est un fragment, un morcellement, il est composé des mêmes éléments ; son cerveau ne crée rien, il reçoit tout de l'univers ; sa faculté consiste à élaborer des sensations, à les transformer en pensées et à concevoir des idées générales.

L'homme subit la loi de tous les êtres composés, il ne survit pas à sa décomposition. Chaque molécule, après sa dissolution, rentre dans le tout universel et participe à l'organisation de nouveaux êtres.

Or, quand l'homme étudie la nature, il commence à se connaître lui-même.

Se connaître soi-même a toujours été le fondement et l'objet de toute philosophie.

Le progrès, suivant la doctrine positiviste, gît donc

tout entier dans la juste relation de l'homme avec l'univers ; cette relation implique l'influence réciproque de la nature sur l'homme et de l'homme sur la nature.

Tout être subit, dans une certaine mesure, l'influence de son milieu ; plus il est intelligent, plus il s'en affranchit, sans pourtant espérer s'en libérer complètement.

De tous les êtres, l'homme est le plus intelligent ; au fur et à mesure qu'il s'avance dans les sciences, il gagne du terrain, il dispose et prépare ses milieux de façon à choisir pour ainsi dire l'influence qu'il doit subir ; de sorte que la réaction mutuelle devient presque fictive, puisque l'influence du milieu sur l'homme est de plus en plus maîtrisée, dirigée par la volonté humaine.

D'après ces données, l'humanité peut concevoir et réaliser un idéal de perfection que n'avaient pas même osé soupçonner les âges antérieurs.

Grâce à cette double connaissance, — connaissance approfondie — des organismes et des milieux, l'esprit acquiert la faculté de prévoir ce que fera tel être dans telle ou telle circonstance et d'estimer exactement dans quelle proportion ces circonstances auront agi sur l'individu en question ; cette prévision rationnelle peut s'exprimer sous la formule algébrique suivante : *Un organisme étant donné ou modification organique, trouver sa fonction.*

Munie de cette prévision rationnelle, l'humanité éliminera de plus en plus l'accidentel et l'imprévu ; elle imprimera à l'évolution sociale, tant dans l'ordre physique que dans l'ordre moral, un caractère de régularité et de précision : les cataclysmes, les catastrophes, les désastres deviendront de plus en plus

rare, parce qu'on pourra les conjurer. Rien ne sera plus déplacé, ni déclassé ; les organismes s'adapteront à leurs milieux favorables, les caractères et les aptitudes trouveront toutes leurs chances de développement ; la constitution physiologique sera meilleure ; les causes morbides diminueront, la santé sera plus parfaite, la vie humaine se prolongera ; qui sait... peut-être *indéfiniment*. La philosophie positive ne le dit pas, mais parfois elle le donnerait à entendre.

C'est au moyen de la science qu'on s'initie aux doctrines positives. Ces doctrines tiennent à honneur de suivre exactement dans leur méthode la hiérarchie de l'univers. Elles partent donc des propriétés les plus générales, continuent par les propriétés moins compréhensives, et arrivent finalement aux phénomènes les plus particuliers.

Mon ami, dit le professeur positiviste à son élève, avant de former un jugement, de prendre des résolutions, d'adopter une règle de conduite, d'embrasser une carrière, il faut que tu te familiarises avec ton entourage ; que tu saches quelle place tu occupes dans l'univers, quel rôle tu dois y jouer. Ne l'oublie pas, tu n'es qu'un fragment, qu'un morcellement de la nature. Il est donc indispensable d'observer extérieurement avant d'observer intérieurement : le subjectif ne vit que de l'objectif.

Tu commenceras d'abord par étudier les lignes, les grandeurs, les quantités, il est nécessaire aussi que tu expliques les lois de la mécanique céleste et le mouvement des astres. De là, tu passeras à la propriété des corps ; tu te préoccuperas des différents modes d'action qu'ils exercent entre eux, et des lois d'après lesquelles ils se transforment les uns dans les autres. Dès que la sphère inorganique sera épuisée,

tu entreras dans l'ordre organique ; tu examineras les conditions de la vie en parcourant toute la série des êtres les plus élémentaires, jusqu'aux plus compliqués, tu étudieras l'homme, ton semblable, tu rechercheras de quel jeu des muscles et des nerfs dépend telle ou telle pensée, tel ou tel acte. Enfin quand tu posséderas l'homme de la tête aux pieds, corps, esprit, traits généraux et traits individuels, tu aborderas les annales de l'humanité, l'histoire. Il ne faut pas qu'un fait, passé n'importe quand et n'importe où, échappe à ta sagacité. Tu dois, grâce aux connaissances acquises précédemment, en saisir les motifs et les causes ; en un mot, tu signaleras les lois générales de l'histoire, comme tu as signalé les lois générales de l'univers.

Voici quel sera notre programme ; nous irons de la mathématique à l'astronomie, de l'astronomie à la physique, de la physique à la chimie, de la chimie à la biologie, de la biologie à la sociologie.

*Alors cher écolier, érudit et content,
Tu pourras rire à l'aise et prendre du bon temps.*

Ouf ! exclamera l'élève, avec l'écolier de Faust, j'ai comme une meule de moulin dans la tête !

On ne peut pas dire, en vérité, que cette doctrine soit la doctrine des simples ! Quel homme pourra jamais embrasser, même celui dont les facultés mentales sont exceptionnelles, cette prodigieuse accumulation de connaissances ? — *Vita brevis*. — Les exemples les plus surprenants de longévité nous présentent toujours une durée restreinte peu propre à comporter une variété d'études si étendues. Toute une vie laborieuse s'écoule sans jamais parvenir à épuiser une seule section de la science.

Du reste, les positivistes ont compris, eux-mêmes, l'impossibilité de leur programme, et vont au devant de l'objection.

Ils se proposent de créer une science générale d'aperçus, de coups-d'œil universels, ne stationnant sur aucune branche, n'en donnant qu'une notion rapide et essentielle. Cette science ne comprendra que les grandes lignes, les linéaments fondamentaux ; elle sera dépouillée de tous les caractères spéciaux et particuliers.

Cette science, prétendent-ils, dite abstraite, en opposition aux sciences concrètes, n'en sera pas moins positive, devant être exclusivement composée des grandes vérités générales découvertes par les procédés empiriques.

Ce dernier point peut être immédiatement discuté.

Comment cette science générale serait-elle positive au même titre que les diverses branches qui la composent, si les rapports existant entre toutes les parties dont elle est formée, ne sont pas complètement saisis et déterminés, et cela lorsque chaque science spéciale offre des lacunes, des propositions obscures, des hypothèses ? A plus forte raison, la philosophie générale des sciences présentera, dans de plus vastes proportions, les hésitations, les erreurs, les conclusions arbitraires que renferme chacune d'elles.

Toutefois, en admettant que cette science générale puisse être créée, ce qui donne lieu à une foule de contestations, étant abstraite dans toutes ses parties, elle offrira plus d'un inconvénient.

Les études se font dans la jeunesse. La jeunesse, sans doute, a la conception prompte, le cerveau très souple, mais elle n'est pas encore apte à concentrer son attention sur un point, à séparer d'une chose, d'un objet, la qualité essentielle et constituante et à l'observer à

l'exclusion de toutes les autres. Abstraire est le fait d'un esprit mûr et expérimenté. La jeunesse est vive, impressionnable, elle déteste l'aridité et la sécheresse ; il faut parler à son imagination autant qu'à sa raison ; il faut l'émouvoir, l'enthousiasmer.

M. Wirouboff assure que l'abstrait exerce un charme invincible sur les enfants. Il ajoute que tout le monde est à même d'en juger.

Pour moi, j'ai interrogé des professeurs, aucun n'a corroboré cette opinion ; j'ai questionné des enfants, et, sauf les plus rares exceptions, ils ont avoué très franchement que l'abstrait leur était antipathique, et qu'en se dirigeant vers le tableau, ils étaient bien plus disposés à évoquer la charge du professeur qu'à tracer une construction géométrique ou les termes d'une équation.

En revanche, la jeunesse préfère la chimie et la physique, parce que ces sciences donnent lieu à des expériences intéressantes qui soutiennent l'attention en occupant la vue et en excitant la curiosité.

Or, ce n'est pas sans concevoir de justes craintes que nous verrons la jeunesse livrée à un enseignement abstrait dans tout son parcours. Non-seulement cet enseignement sera sans charme, mais encore il pourra nuire à la rectitude du jugement.

En effet, si l'esprit humain ne connaît que les lois immuables, il ne concevra que l'enchaînement rigoureux, la régularité, la précision mathématique. Les études ne traitant que des caractères généraux et écartant tous les caractères particuliers propres à constituer un être, une chose, un objet, un événement, un fait, laisseront ignorer aux élèves la science de la vie et leur fausseront le jugement.

Dans la vie positive, pratique, active, les lois géné-

rales, noyées dans la multiplicité des lois secondaires, spéciales, individuelles, s'évanouissent, pour ainsi dire. Les accidents, les circonstances fortuites rongent la maille de l'enchaînement rigoureux. Dans la vie réelle, le détail, l'accessoire tiennent une place énorme ; et juger des situations et des personnes sans en tenir compte, c'est presque toujours tomber à faux. Que d'exemples légitiment cette assertion !

L'histoire devient conventionnelle, systématique, utopique, si l'histoire efface les caractères particuliers pour laisser planer arbitrairement les lois générales.

Après ces quelques observations critiques sur la méthode positive, nous attaquerons le fond même de la question.

Comme nous l'avons constaté, le positivisme se propose le progrès scientifique, politique, moral, artistique, par la double connaissance des milieux et des organismes, c'est-à-dire, sans changer l'essence des êtres et des choses, les modifier et les approprier à ce qui leur convient, de même qu'en science, sans changer les forces de la nature, nous parvenons à les exploiter à notre profit.

Examinons maintenant si les moyens dont dispose le positivisme sont assez puissants pour le mener à ses fins.

II

Tant que nous en restons à l'étude des régions inorganiques, la mathématique, l'astronomie, la physique, la chimie, nous ne pouvons rien préjuger sur l'ensemble de la doctrine ; aucune lumière ne vient encore nous éclairer dans l'ordre moral et politique :

nous n'avons point acquis la connaissance des lois susceptibles de nous expliquer les phénomènes de la conscience. Ni la propriété des triangles, ni le carré de l'hypoténuse, ni les équations chargées d'inconnues à la quatrième ou cinquième puissance, ni la loi de la gravitation affirmant que les corps s'attirent mutuellement en raison directe de leur masse et en raison inverse du carré de leur distance, ni la composition chimique des corps ne peuvent nous renseigner sur nous-mêmes ni sur la conduite que nous devons tenir.

Je ne sais donc pas le premier mot sur ce qui m'intéresse le plus, car de l'étude de la vie de conscience dépend la solution du grand problème de la destinée humaine. Tout ce que j'ai appris jusque-là n'est que préliminaire, préparatoire. Mais comme la foi positive affirme que l'esprit est une propriété de la matière, une de ses transformations, il s'ensuit que les phénomènes de la conscience sont subordonnés à la structure des organes. Alors la biologie seule doit nous renseigner sur ce point.

L'art social conséquemment empruntera des matériaux à la biologie pour s'étendre et se perfectionner, puisque cette science ne traitera plus seulement de la complexion de l'individu et de ses rapports avec l'univers, mais encore de son caractère, de ses facultés et de ses tendances morales. Sujet vaste, immense ; il touche à nos idées, à nos sentiments, à nos intérêts ; il nous remue au plus intime de notre être dans la vie privée et dans la vie politique.

Une fois la psychologie et la morale basées sur la physiologie, — et la physiologie n'est qu'une branche de la biologie, — la physiologie devient la science par excellence.

Certes, les connaissances astronomiques, physiques, chimiques ne jouissent pas du même degré d'indispensabilité.

Adressez-vous à un homme, demandez-lui : « Savez-vous de quels éléments est composé l'air que vous respirez ? » S'il vous répond : « Je ne le sais pas ; » à coup sûr, vous vous direz : « Cet homme manque d'instruction, il est dépourvu des rudiments de la science. » Cependant, malgré cette ignorance, vous ne nierez point qu'il ne soit capable de remplir ses devoirs privés et politiques ; mais si vous lui demandez : « Qu'est-ce que la morale ? Qu'est-ce que la justice ? » et qu'il vous dise : « Je ne le sais pas ; » vous le prendrez ou pour un idiot ou pour un sauvage.

Une nation, une société pourrait, à la rigueur, se passer de ce qu'on appelle la science. La civilisation y serait certainement des plus élémentaires ; elle séjournerait dans un état de simplicité primitive ; néanmoins, elle serait capable de vivre et de se continuer dans l'harmonie, étant munie de conscience et de moralité.

Au contraire, si une société possédait la science sans la moralité, elle ne se maintiendrait pas un seul jour.

Il est de la dernière évidence que la science sur laquelle se fondent la morale et la conscience se range parmi nos premiers besoins intellectuels et sentimentaux. Occupons-nous donc de physiologie.

Ici, notre surprise est grande ; la physiologie, de l'aveu même des physiologistes, est une science à peine ébauchée. Comment se fait-il que les positivistes, insatiables de faits, de réalités, de certitudes, se basent, s'appuient, en ce qui concerne la partie principale de leur doctrine, partie essentielle, défini-

tive — puisqu'elle contient les lois de l'homme et de la société, — sur des connaissances qui ne sont point encore acquises et des résultats à venir comme s'ils étaient obtenus déjà ?

On m'objectera qu'au début d'une science, il est facile d'en prévoir les progrès : soit. Toute science commencée se poursuit ; cependant on reste souvent, malgré ses travaux, bien au-dessous des espérances qu'on a conçues. D'ailleurs, les progrès d'une science sont proportionnés aux moyens d'investigation dont elle dispose.

En biologie, nos moyens d'observation sont restreints sans qu'il nous soit permis de soupçonner d'autres voies d'exploration. Nos études dynamiques ne peuvent se faire que sur des animaux vivants. Quant au corps humain, on s'en tient aux études statiques et l'on travaille sur des cadavres. Dans le premier cas, nous étudions des espèces au-dessous de la nôtre, et chez lesquelles les facultés supérieures, attribut de l'humanité, sont relativement embryonnaires. Dans le deuxième cas, nous étudions des cadavres, par conséquent l'organisme au repos, c'est-à-dire la cessation des fonctions.

Dans de pareilles conditions, est-il étonnant que l'on conjecture un peu arbitrairement, quant au jeu de certains organes, et quant à leur importance dans l'ensemble humain ? Voulez-vous bien juger d'un mécanisme ? voyez-le fonctionner.

S'il était donné d'observer simultanément et les manifestations extérieures des facultés intellectuelles et morales, et les organes intérieurs qui y correspondent, on obtiendrait de magnifiques résultats, et la science physiologique avancerait à grands pas.

Malheureusement, ce mode d'investigation est impossible.

Pourtant, on a affirmé, il y a peu de temps, dans un feuilleton scientifique signé de M. de Parville, que les expériences les plus hardies avaient été tentées à ce sujet.

Il s'agit de l'introduction d'une lanterne dans l'œsophage.

Jusqu'ici, on avait avalé des sabres, des épées ; aujourd'hui, on ingurgite un fanal ; d'opaque le corps devient transparent ; l'observateur se rend compte des fonctions intérieures de l'estomac.

Cette opération est inoffensive, à ce qu'on assure, et le patient n'en est nullement incommodé.

Cet essai a eu lieu en Amérique. Si le rapport qu'on en a fait est exact, le fait est inouï, incroyable, prodigieux. Cependant il demeure insuffisant pour le psychologue. Ce dernier réclame avant tout l'illumination *a giorno* de l'appareil cérébral.

On n'a encore rien tenté de semblable.

Voyons où en est la physiologie et quelle vérité récente elle a découverte susceptible de donner au positivisme tant de satisfaction et tant d'assurance pour l'avenir. Ne perdons jamais de vue qu'il ne s'agit pas simplement d'observer, de collationner, de raisonner, d'induire et déduire d'après un fait, d'après un phénomène quelconque, mais, ce qui est tout différent, de fonder une doctrine immuable, universelle.

La grande conquête des physiologistes contemporains est celle-ci : — et songez qu'elle ne repose que sur des faits très contestables : — « La pensée est le produit
« de la substance nerveuse ; cette substance a pour
« mission d'élaborer les sensations et de les transfor-

« mer en idées, elle n'est autre chose que la substance grise. Elle réside dans une région du cerveau où elle représente la partie la plus active de ce centre nerveux. »

Vous pensez avec la substance grise, c'est toujours cela de gagné.

Si vous désirez savoir maintenant de quelle façon la substance grise est mise en mouvement, la physiologie vous répondra : *Les impressions tant externes qu'internes abordent à la couche optique ou sensorium commun, de là, par un système de fibres et de communications, elles se transmettent uniformément à la substance corticale des circonvolutions cérébrales, siège des facultés morales et intellectuelles.* Une fois informés sur ce point, vous devez vous tenir pour contents.

Si l'on vous eût demandé autrefois : « Comment pensez-vous ? » Vous auriez répondu, à peu près comme la Nicolle de Molière : *Je pense comme je pense.* Aujourd'hui, vous dites : « C'est ma substance grise qui pense en moi » et vous vous sentez remplis de joie. Cependant, vous comprenez vaguement que cette découverte ne fait point révolution dans votre conscience et qu'elle ne vous révèle aucune vérité morale de plus. Vous saviez depuis longtemps que le cerveau est l'organe de la pensée ; à présent peut-être avez-vous une notion topographique du cerveau plus exacte : en êtes-vous plus avancés pour cela ? vos facultés ont-elles un jeu plus libre, avez-vous acquis plus de volonté et plus d'indépendance ? Je m'attends à une objection, celle-ci par exemple :

Le jour où l'on découvrit que la vapeur est une force, on n'en retira pas tout de suite une application utile, et il s'écoula un laps de temps immense avant

que cette découverte procurât dans l'ordre pratique des avantages palpables.

Cette observation est juste. Seulement, le jour où l'on reconnut que la vapeur est une force, on conçut immédiatement l'espoir de la diriger un jour.

Mais la découverte de la substance grise une fois faite, quel résultat efficace pouvons-nous en espérer ?

Les positivistes, qui ne doutent de rien, nous font entrevoir la possibilité, dans un temps plus ou moins éloigné, de nous rendre possesseurs d'un moyen d'action direct sur le mécanisme intellectuel, afin d'en augmenter les énergies et de les régenter en temps opportun. Mais pour modifier une chose, la condition indispensable est d'en pénétrer le mode de formation.

Vous dites que la pensée est une manière d'agir propre à la substance grise, sans vous charger de m'en fournir les preuves. Vous avez étudié la sensation, vous la saisissez à son début, vous en suivez l'itinéraire et vous affirmez que l'appareil nerveux lui sert de fil conducteur pour aboutir au cerveau dans la région appelée substance grise. Une fois arrivée là, comment se transforme-t-elle en pensée ? une sensation n'est qu'une secousse, un mouvement, une vibration, et mouvement n'est pas synonyme de pensée. Ce dernier phénomène semble appartenir à un autre ordre. L'important serait de surprendre cette opération mystérieuse de la métamorphose et de savoir par quel moyen s'effectue le passage de l'image à l'idée, de la sensation à la raison. C'est ce qui échappe à votre observation la plus subtile.

Tant que vous n'aurez pas découvert par quelle loi les influences déterminantes et modificatrices du cerveau participent à l'accomplissement de la pensée, vous ne

saurez absolument rien ; vous resterez devant une inconnue ; et vous aurez beau manier et remanier les termes de votre problème, l'inconnue n'en subsistera pas moins.

Si je ne puis jamais arriver à savoir par quel procédé se fabrique la pensée dans notre substance grise, cette substance grise est une découverte puérile. Je n'en suis plus réduite qu'à supposer, et toute supposition invérifiable doit être rejetée par la certitude positive.

Quoi de plus inconcevable que cette faculté de penser ? Elle rompt tout à coup l'équilibre des fonctions animales, présenté jusque-là par le monde organique, elle domine ces fonctions au point de les subordonner ; et, de temps à autre, elle les trouble même dans leur économie. Comment cette pensée, produit de la matière, s'insurge-t-elle si souvent contre la matière ? Vous vous donnez le change avec les mots de *propriété*, de *faculté*, prêtés gratuitement à un organe et à un appareil, sans nous définir leur action et leur jeu d'une façon réelle.

Je ne puis me figurer ni *a priori* ni *a posteriori*, puisque l'expérience ici est impuissante, qu'une impression interne ou externe se convertisse tout à coup, grâce à la faculté élaboratrice du cerveau, en idées de jugement, de comparaison, de rapport, d'analyse, de synthèse et d'invention.

J'avoue franchement que je ne sais trop par quelle témérité de l'esprit on ose soupçonner qu'un jour nous pénétrons, dans toutes ses phases, la formation de la pensée. Quoi qu'il survienne, une connaissance du cerveau en général serait insuffisante, puisque l'objet des doctrines positives est de faire progresser la société physiquement et moralement par la science

des milieux et des organismes. Ce perfectionnement, il est évident, ne peut s'obtenir qu'avec la science approfondie des êtres en particulier. Tout être humain pense.

Ce qu'il faut pouvoir apprécier, c'est la qualité de sa pensée, qualité dépendante de son appareil nerveux, de sa structure mentale, siège des fonctions intellectuelles : les uns pensent beaucoup, les autres peu ; les uns pensent juste, les autres pensent faux ; les uns enfantent des chefs-d'œuvre, les autres des sottises ; enfin, les uns sont féconds, les autres stériles ; tous sans exception pourtant ont une substance grise.

Or, pour modifier l'organisme, pour en tirer le meilleur parti, pour le placer dans les circonstances les plus favorables, circonstances propres à l'exciter à des actes normaux, il faut absolument connaître la structure physiologique de chacun et la sienne propre.

Les biologistes disent : « Nous acquérons la science des organismes en particulier, en étudiant les organismes en général ; en même temps que nous constatons les caractères communs à tous les êtres d'une espèce semblable, nous signalons les différences, les particularités qui délimitent la personne et la font ressortir de la collectivité. »

Il est facile de s'apercevoir que ce travail est compliqué, car les particularités varient dans chaque individu, aucun tempérament, aucun caractère ne se reproduit semblable et identique ; les différences sont en nombre indéfini : toute l'expérience acquise peut être en défaut devant une individualité. C'est un thème sur lequel on n'épuise ni l'observation, ni l'étude.

Quand on dissèque des corps dans un amphithéâtre, ils appartiennent pour la plupart à des individus

obscurs dont la vie et les actes sont ignorés. Plus d'une fois alors on leur prête, d'après certaine texture organique, un caractère, des passions, des habitudes qu'ils n'ont peut-être jamais eus. Les pauvres diables sont morts ! réclameront-ils ?

« Pour obvier à cet inconvénient, répondez-vous, « nous vérifions la justesse et l'exactitude de nos obser- « vations précédentes, en étudiant des corps dont les « existences ont eu quelque notoriété et dont les actes « ont été appréciés publiquement. Nous voyons alors « si nos jugements et nos opinions établis sur l'obser- « vation des corps inconnus sont conformes à la « vérité. »

Eh bien, dans ce travail de vérification, mille fois le savant reste décontenancé, son échafaudage croule, il est tout surpris de ne pas trouver l'analogie désirée entre la complexion organique et le caractère moral de l'individu. Quelquefois encore les différences dans l'arrangement du cerveau ne sont pas suffisamment senties pour légitimer le contraste énorme qui se manifeste souvent entre deux êtres.

Tous les jours, du reste, sous l'empire d'un brusque revirement moral, tel individu produit des actes inattendus et inexplicables par la nature même de son tempérament ; de cruel il devient sensible, de débauché tempérant, d'avare prodigue ; quelquefois le changement est en sens inverse. Pourquoi cela se passe-t-il ainsi ? Vous ne le savez pas, ni moi non plus.

Lorsque vous avez disséqué un grand homme ou un criminel célèbre, vous avez apporté dans votre travail un esprit préconçu ; instruit des œuvres et des actes de votre sujet, vous avez essayé de saisir la cause de son génie ou de son crime dans une disposition

spéciale des organes ; disposition insignifiante, il est possible, et qui n'entraîne pour rien dans la manière d'être de l'individu.

On remarque des anfractuosités exceptionnelles dans la crâne de Beethoven, il n'en faut pas davantage pour présumer que sa vaste conception mélodique en est la conséquence. Une pareille opinion ne saurait s'affermir que si l'on était en mesure de prouver, par des expériences réitérées, que les anfractuosités cérébrales sont indispensables au génie musical.

En somme, en admettant qu'on parvienne à se rendre compte, par l'anatomie et par la physiologie, (des nuances les plus délicates de la vie cérébrale et morale, on ne devra pas s'en tenir à travailler après coup, c'est-à-dire sur une vie consommée, sur des actes accomplis auxquels on ne peut rien changer.

L'expérience faite sur les gens du passé ne jette aucune lumière sur les gens du présent.

Que l'on connaisse parfaitement le crâne de Voltaire, de d'Alembert et de Diderot, que m'importe ! Nous les avons jugés par leurs œuvres ; la confirmation de la science physiologique n'ajoutera rien à notre estime et à notre admiration.

L'utile, l'essentiel, pour nous, consiste à étudier les êtres actuels, les organismes en activité, les vivants en un mot, afin de les perfectionner à l'aide de moyens directs ou indirects. J'aurais grand intérêt à apprécier sainement les personnes avec lesquelles je suis en rapports d'affaires et d'affection.

Ce banquier, à qui je vais confier ma fortune, cette femme ou cet homme qui va s'introduire dans ma famille, et surtout ce candidat que je me propose de nommer aux prochaines élections, pour représenter

les intérêts publics, ses convictions sont-elles sincères, ses actes sont-ils d'accord avec ses paroles ?

L'individu, dans l'humanité, joue un rôle autrement considérable que l'individu dans les espèces inférieures. En société, un seul homme peut compromettre les intérêts collectifs, jeter une influence désastreuse sur tout un siècle et perdre une nation entière.

L'homme jouit de l'étrange faculté de simuler des qualités et des vertus qu'il n'a pas ; il donne les signes des sentiments qui lui manquent ; il sait mentir dans son attitude, dans ses discours. Le jour où il atteint la position qu'il a désirée, ses qualités et ses vertus d'emprunt font place à ses défauts et à ses vices. Ceux qui l'ont choisi maudissent leur erreur... il est trop tard !

Si la connaissance des autres est précieuse, la connaissance de soi-même ne l'est pas moins. Nous nous faisons fréquemment d'étranges illusions sur notre valeur intellectuelle et morale ; nous nous attribuons des aptitudes dont nous sommes complètement dépourvus ; nous embrassons souvent, mus par une vanité sans borne, une profession dont nous sommes incapables de remplir les devoirs, nous nous élançons dans une carrière qu'il nous est impossible de poursuivre. Il en résulte que la plupart des individus sont déclassés, déplacés, les uns trop haut, les autres trop bas ; l'ordre et l'harmonie générale en souffrent.

Combien il serait avantageux pour chacun d'avoir une idée nette, une idée vraie de la nature de ses facultés, de savoir au juste quelle est sa structure organique, afin d'en tirer le meilleur parti possible ! On accommoderait sa vie à ses ressources intellectuelles, sans jamais en dépasser la limite.

Cependant toute chose a un mauvais côté ; cette

révélation positive de soi-même à soi-même plongerait bon nombre de gens dans l'humiliation. L'instant où un homme constaterait qu'il n'est qu'un incapable, qu'un crétin, bon tout au plus à balayer la voie publique ou à ouvrir les portières d'équipages, serait un instant terrible portant le découragement sur toute sa vie ; sa misère définitive lui semblerait encore plus lourde dès qu'il la considérerait comme une répartition proportionnée à son mérite.

Sauver notre amour propre est une compensation à nos malheurs ; nous préférons accuser le sort plutôt que l'impuissance de nos capacités. On s'indemnise avec ces phrases : « Je n'ai point reçu l'instruction nécessaire, les circonstances ont été contre moi, la chance plus que l'esprit fait la réussite, etc., etc. »

Du reste, avant d'arriver à ce point culminant de connaissance, la condition préalable est de découvrir, par des signes extérieurs, inconnus jusqu'à présent, l'état intime du cerveau.

Les études phrénologiques n'ont pu prendre encore aucune consistance scientifique.

Toutefois, en supposant que cette science du mécanisme cérébral soit arrivée à ses fins, je m'aperçois que plus je m'avance dans la science, plus la liberté m'échappe. Mon indépendance n'est plus qu'un fantôme, qu'une illusion. Mon appareil nerveux et la construction de mon cerveau sont autant de despotes contre lesquels je m'insurge en vain. Je ne veux et je ne fais que ce que mon organisme me permet de vouloir et de faire. Dieu ! la belle découverte !

Pourtant, si cela est la vérité, exclame le savant, force est bien de l'accepter, consolant ou non consolant.

Cette réflexion est juste ; il s'agit seulement de

savoir si c'est une vérité. Mais voici une conséquence, qui, ce me semble, doit embarrasser les positivistes.

Si nos idées et nos actes sont sous la dépendance de notre constitution physiologique et des circonstances ambiantes, il s'ensuit logiquement que ce qui s'est passé et ce qui se passe ne pouvait et ne peut se passer autrement. Cette loi d'évolution nécessaire, fatale, devant laquelle s'extasient les positivistes, infirme immédiatement leur tirade sur le progrès.

Parvenue à ce point, je m'imagine qu'il est urgent de retourner quelque peu à l'exposé des doctrines positives, afin de mettre en relief leurs nombreuses contradictions et de donner plus d'évidence aux arguments que nous soulevons contre elles.

D'une part, les positivistes déclarent que l'homme fait partie de la nature, qu'il ne possède aucun élément étranger à la nature, qu'il n'est pas autre chose qu'une combinaison plus raffinée et plus complexe de la matière, qu'il ne fait pas la loi, qu'il la subit comme toutes les choses et tous les êtres de l'univers.

D'autre part, les mêmes positivistes certifient, l'expérience en mains, que la loi *nécessaire, fatale, universelle*, perd de son action directe à mesure que les phénomènes se compliquent : l'accident, l'imprévu, les circonstances fortuites, l'irrégularité se font jour et coupent la chaîne des nécessités.

Je m'y perds.

Quoi ! il existe une loi fatale, universelle, et cette loi rencontre une résistance ! et elle est contrecarrée par une force accidentelle ! D'où vient donc cette force ? Non pas de la loi fatale, je suppose, puisqu'elle entrave l'action de celle-ci. Maintenant, cette force insurrectionnelle est-elle temporaire ou permanente ? On nous répond ici par un silence.

Enfin, malgré les répugnances du bon sens et de la logique, nous voici contraints d'admettre que la loi fatale et universelle est impuissante à atteindre un certain ordre de faits ; elle s'arrête à mi-chemin, sur le seuil de la conscience ; dans ce cas, elle cesse d'être fatale et universelle, et nous sommes en droit de penser que cet ordre de faits qui lui échappe, est régi par une autre loi distincte de la loi fatale. Loi de liberté peut-être !

• Les positivistes essaient, par tous les moyens, d'élu-der la difficulté.

Cet accident, cet imprévu, ces circonstances fortuites, disent-ils, sont les signes de l'absence de la loi ; l'ignorance les amène, la science les chasse.

La liberté humaine est alors rangée parmi les manifestations insolites : elle est désordonnée, perturbatrice, anormale ; l'objet du positivisme est de lui substituer, par la connaissance des lois naturelles, la précision et la rigueur mathématiques.

Le progrès n'est alors que la destruction de la liberté humaine ; cette dernière concède l'initiative et la domination à la loi fatale, elle est de fait désormais sujette, serve.

Mais pourtant cette concession est un acte de liberté !

L'humanité est donc libre ! Vous, vous prétendez qu'elle ne l'est pas. Décidément vous devenez de plus en plus inconséquents.

Le progrès, suivant vous, consiste dans notre harmonie avec la nature, c'est-à-dire le rapport juste et exact des organismes avec les milieux, idée exprimée déjà par Hegel. Mais cette harmonie est-elle volontaire ou involontaire ? l'homme peut-il l'établir et peut-il la troubler ? dans la région morale et sociale, est-il

investi du droit de veto ? tel est le problème. Ne perdons pas de vue que les positivistes nient la liberté humaine.

Comment s'en tireront-ils ?

Si la marche du monde, si le progrès est un déroulement nécessaire de la matière, l'homme, n'étant lui-même qu'une transformation de la matière, participe instinctivement et sans délibération au développement général ; il n'a ni la puissance de le favoriser, ni celle de lui nuire. Nous pouvons à l'avenir demeurer sans inquiétude, le perfectionnement s'effectue fatalement. Au contraire, si l'homme a besoin de connaître la loi pour lui donner la force d'action, s'il peut la gêner dans son essor, lui barrer le passage, il faut qu'il soit doué d'une faculté indépendante de la matière qu'on appelle raison, âme, esprit ; ce que les positivistes rejettent énergiquement.

La conclusion rigoureuse du positivisme est donc la *fatalité*. Tout ce qui tient tête à l'évolution nécessaire est une chimère, une fiction de l'esprit.

Ce qui m'étonne plus que je ne saurais le dire, c'est de voir une grande partie des esprits libéraux arborer le drapeau du positivisme croyant servir leur cause.

Je ne comprends pas que les organes de la liberté adoptent des doctrines qui nient le *libre arbitre* et la *liberté humaine*.

Que nous disent ces doctrines ? Nous le savons par ce qui précède, mais nous ne saurions trop insister.

Le cerveau ne crée rien ; il reçoit tout de l'univers.

D'où nous vient alors la notion de liberté ? Ce n'est certainement pas l'univers qui peut nous la fournir, car il ne nous représente que des enchaînements rigoureux et une succession de nécessités. Partout dans la

nature, nous voyons la subordination hiérarchique. Le droit est en raison de la vigueur : le fort opprime le faible, les espèces s'exploitent entre elles, et quand cette exploitation a lieu dans une certaine mesure, elle produit l'ordre et l'harmonie.

Donc jamais de cet ensemble ne jaillira une idée de démocratie ; je suis même convaincue que les classes et les castes ont été instituées pour refléter, dans l'ordre social, l'ordre de l'univers.

Auguste Comte, du reste, en soumettant exclusivement l'esprit aux lois objectives, c'est-à-dire en lui refusant une loi spéciale, en est arrivé, d'après l'inspiration de la nature, à réorganiser.... quoi ? — *Le moyen âge.*

Oui, l'idée de liberté est subjective ; oui, elle est notre propriété, notre attribut ; ce n'est point l'univers qui nous la donne, et ce n'est point la doctrine positive qui nous la retirera.

Pendant des siècles, l'humanité a sans cesse combattu pour la liberté. Aujourd'hui, les besoins de liberté sont plus impérieux que jamais. Il est donc singulier que les amis de la liberté profitent de cet instant pour affirmer doctoralement que la liberté est une illusion de l'esprit.

Voilà plus de six mille ans que cette illusion dure. Elle ne s'est jamais si bien portée ; l'humanité lui doit toutes ses gloires, la société tous ses progrès.

Illusion, soit, mais tâchons de la conserver, car, je vous le déclare, elle nous a rendu plus de services que n'importe quelle vérité.

III

Si la liberté ne trouve pas dans les doctrines positives les conditions favorables à son évolution, la morale n'y

rencontre à son tour aucune chance de développement.

Ici, je serais désolée de donner à entendre que les philosophes positivistes ne font nul cas de la morale. Loin de là, ils ne cessent de la prôner. Seulement, ils éprouvent toutes les difficultés imaginables pour la faire jaillir de leur système.

Et voyant chacun de leurs efforts infructueux, ils essaient de puiser à diverses sources sans jamais obtenir un plus heureux résultat.

Il est clair qu'une morale basée sur la physiologie cérébrale ne peut être qu'indigente, boiteuse, exceptionnelle, puisque la plupart des humains laissent beaucoup à désirer quant à leur construction mentale.

Mais revenant toujours à leurs prétentions modificatrices par la double connaissance des milieux et des organismes, comme nous l'avons plusieurs fois signalé, les positivistes assurent qu'il est possible de perfectionner les conditions physiologiques.

Nous transmettons, disent-ils, les qualités des êtres par voie d'hérédité. Ces qualités s'amplifieront successivement ; et, au fur et à mesure que les organismes s'amélioreront, la morale suivra la même marche ascendante.

Nous nous retrouvons en présence des utopies de Platon.

Il voulait aussi, le divin philosophe, l'accumulation des vertus par l'hérédité. Il prescrivait dans sa république d'unir les bons avec les bons.

Mais qui veut la fin veut les moyens.

De toute nécessité, il faudra empêcher le choix libre dans les mariages, sans quoi la série du perfectionnement sera interrompue et viciée. On emploiera donc dans l'humanité la méthode employée pour l'élevage.

Un autre inconvénient se dresse. Quelles que soient

les modifications apportées dans les conditions de la vie tant interne qu'externe, arrivera-t-on à établir l'équilibre entre l'organisme général d'un être et son cerveau ? Nous sommes à même de remarquer que les gens pourvus de puissantes facultés intellectuelles sont le plus souvent déshérités sous le rapport des forces physiques. Il semble que l'extension des unes se fasse au détriment des autres.

Si Voltaire fût né à Lacédémone, on l'eût déclaré chétif, malingre, incapable de servir la république et on l'eût jeté dans le fameux gouffre voisin du mont Taygète.

Du reste, en fait de morale, le grand cheval de bataille des positivistes est la conservation de l'espèce considérée comme *la généralisation de la conservation de l'individu*.

La morale est une condition de conservation pour les hommes; chaque membre de la société étant désireux de se conserver, ce désir produira, en somme, la conservation générale. Cette déduction est complètement fausse. Additionnez à l'infini le sentiment de la conservation individuelle et vous n'obtiendrez jamais la conservation collective.

Qu'est-ce que la conservation personnelle ? l'égoïsme. Et la conservation sociale s'alimente du dévouement des individus. Sans doute, chaque membre de la société poursuit un même but, ses intérêts, sa sécurité, son bonheur ; mais tout effort particulier prend une direction spéciale, et cette multiplicité de mouvements divergents s'entrecroisent, se contrarient, s'annulent.

A peine lancée dans la vie, la personne sociale a mille fois l'occasion de reconnaître que, pour veiller à son salut, il est sage de faire bon marché du salut d'autrui. Pourtant, si l'espèce, si la société est menacée,

objectez-vous, que deviendra chacun de ses membres ? La prospérité personnelle ne trouve-t-elle pas des garanties dans la prospérité générale ?

Faisons ici une distinction. Nous ne sommes liés, attachés à l'humanité que momentanément, le temps de notre durée, de notre vie. Et s'il nous est possible d'augmenter notre bonheur sur cette terre, en compromettant l'humanité et la société à venir, qui nous retiendra ?

Que l'humanité se perfectionne ou dégénère quand nous aurons cessé d'en faire partie, est-ce d'un grand souci pour nous ? Rappelez-vous cette parole célèbre et mémorable : *après moi la fin du monde*. Telle est la plupart du temps la franche expression de l'égoïsme. L'égoïsme n'enfantera jamais la prospérité générale ; car la civilisation, comprise dans son acception véritable, est due à la prédominance croissante des plus nobles penchants de notre nature et à l'amortissement graduel des instincts inférieurs.

Si la société n'avait pas compté, parmi ceux qui la composent, des hommes généreux qui travaillent, qui veillent, qui jeûnent, qui luttent, qui expérimentent à leurs risques et périls et qui se dévouent au besoin pour procurer à cette société des conditions de bien-être et augmenter ses plaisirs et sa gloire, elle eût ignoré indéfiniment les bienfaits de la civilisation.

Je l'ai dit et je l'affirme de nouveau : la conservation de l'humanité ne s'appuie que sur le dévouement des individus. En politique, nous allons en citer un exemple.

Il existe dans tous les temps et dans tous les pays un parti conservateur, ainsi appelé parce que son désir est de maintenir les institutions, les lois, les gouvernements dans l'état où ils sont. Comment se

fait-il que ce parti conservateur n'ait jamais rien conservé ? La raison en est bien simple, chaque individu qui le compose est uniquement épris de sa conservation personnelle. Il veut conserver sa fortune, sa tranquillité, sa vie ; satisfait dans le moment présent, il craint que tout mouvement, fût-il progressif, trouble sa félicité. Aussi, loin de travailler à la conservation d'un gouvernement, le parti *conservateur* demande que le gouvernement le conserve.

Posons-le en principe, la morale puise son origine à des sources plus hautes que l'intérêt. Elle parle au cœur aussi bien qu'à la raison, et si elle n'a pas le don d'émouvoir, si elle ne provoque pas d'enthousiasme, elle est sans virtualité. Cette condition est tellement indispensable que les positivistes de toute école font des efforts prodigieux pour y souscrire. C'est à qui tiendra à prouver que les sources du sentiment, de l'inspiration, de l'idéal ne sont point taries.

M. Littré prend sa harpe d'or et manifeste publiquement ses transports poétiques, ses ravissements ineffables. Homme de haute intelligence, capable de traiter tous les sujets et d'aborder tous les genres, M. Littré fait bien le vers. Malheureusement, le foyer où l'apôtre des forces de la nature dérobe le rayon sacré, n'est certainement pas divin.

Quel singulier sujet de poésie !

Il chante les mondes qui se succèdent, s'abîmant pour l'éternité, sans jamais avoir de retour ; il chante les évolutions fatales des astres et des planètes ; il chante la mort définitive. Quelques uns de ses disciples, plus hardis que lui, y ajoutent les charmes descriptifs de la dissolution.

Ces productions rappellent la danse macabre : la mort y est toujours le chef de file.

Autrefois, la poésie était le langage des dieux et de l'immortalité ; aujourd'hui, elle devient l'idiome de l'amphithéâtre et du néant.

M. Moleschott, bien que prosateur, n'est pas moins lyrique. Emporté par le souffle de la muse réaliste, il annonce pompeusement à tout l'univers que l'idéal du positivisme est bien supérieur à l'idéal des fanatiques de la spiritualité.

« N'y a-t-il pas de poésie à ennoblir d'emblée nos
« fonctions matérielles, s'écrie-t-il, en faisant dépendre
« aussi le mouvement intellectuel d'opérations peu
« apparentes ? »

— Je ne comprends pas.

« Est-il plus poétique, continue M. Moleschott, de
« supposer qu'une ombre incorporelle, au jour de la
« résurrection de la chair, ramasse ses os moisis et son
« vêtement tombé en pourriture, que de contempler,
« dans l'échange des matières, une force éternelle qui
« rajeunit tout, une fontaine de Jouvence toujours
« jaillissante ? »

Je me permets de faire ici une interruption. Oui, je tiens particulièrement, quoi que vous en disiez, Monsieur Moleschott, à ramasser mes os moisis et mon vêtement tombé en pourriture :

Guenille, si l'on veut ; ma guenille m'est chère.

Nous n'en avons pas fini avec M. Moleschott. Il renchérit encore, pensant produire le plus grand effet.

« Pourquoi regretter les conditions mesquines de la
« personnalité ? Ne vaut-il pas mieux savoir que la
« matière circule dans un mouvement perpétuel, que
« l'acide carbonique, l'eau, l'acide humique, l'ammo-

« niaque et des sels font pousser sur une tombe et des
« fleurs et des fruits ? etc., etc. »

Non, Monsieur Moleschott, il faut y renoncer, ce n'est point avec de semblables amorces que vous augmenterez le nombre de vos adhérents.

Vous tous positivistes, vous avez beau soutenir que les chefs-d'œuvre de Shakespeare, de Corneille, de Molière, de Voltaire et que tous les actes de vertu, de dévouement, d'héroïsme, sont dus à une heureuse combinaison d'albumine, de potasse et de graisse phosphorée, je m'entêterai à y voir autre chose.

Du reste, Messieurs, ce qui me cause une joie indicible, c'est qu'il vous est impossible de me prouver le contraire. N'omettons personne.

De tous les défenseurs de l'idéal matérialiste, le plus extraordinaire assurément, le plus prodigieux, le plus inouï, c'est un certain M. Tyndall, très-excellent professeur — *fama est*.

Jamais la folle de la maison, comme l'appelle Saint-Paul, n'a eu sur le cou la bride plus lâche. M. Tyndall est le visionnaire de l'école positive ; il a des extases qui dépassent les Alexandrins et Jean Gerson. Ses enivrements sont vraiment le fait d'une aptitude particulière, spéciale. Ecoutez le, narrant ses impressions à propos du sommet des Alpes.

« J'ai trouvé là, dit-il, des sources de vie et de joie ;
« ces glaciers m'ont fourni des tableaux et des souve-
« nirs qui ne s'effaceront jamais de ma mémoire. Ils
« ont fait passer dans toutes mes fibres la conscience
« de ma virilité. Et maintenant la raison, l'âme et le
« corps travaillent de concert chez moi avec une force
« joyeuse que n'altéreront jamais la faiblesse ni
« l'ennui. »

Ah ! pourquoi Hamlet, Child-Harold, René, Antony et toute cette phalange de célèbres désespérés, n'ont-ils pas visité, en train de plaisir, les glaciers, source vivante et joyeuse de M. Tyndall ? Quelle incohérence ! quel imbroglio ! Et ce passage a paru dans la *Revue positive* ! et M. Littré ne l'a pas biffé !

Si le positivisme atteint un tel degré de divagation, toutes les débauches mentales ont droit à la réhabilitation. Par ce rapide examen, nous avons pu nous convaincre que les théories positives sont insuffisantes et impuissantes, et ne sont à tout prendre que des tronçons de doctrines.

Ce jugement ne doit point révolter les disciples positivistes, puisque M. Littré, leur chef, a avoué lui-même, avec une ingénuité dont nous sommes en droit de nous étonner, que de la philosophie positive devront dépendre une morale, une idéologie, une esthétique qui lui seront propres. Ce qui reste à faire.

Quoi, Monsieur, vous intitulez doctrine universelle un groupe d'idées, et la morale n'y a point sa place ! Elle vous reste à faire, selon votre expression !

De grâce, ne perdez pas de temps, achevez-vous, complétez-vous, terminez-vous ; ne vous prononcez pas d'une façon si altière. Dorénavant, ne nous donnez pas des soupçons pour des preuves, des espérances pour des réalités, des intentions pour des faits. Du moment que vous vous déclarez positiviste, les utopies vous sont interdites désormais.

Je l'assure à l'avance, votre travail d'achèvement vous présentera des obstacles invincibles ; car la partie acquise de votre système fourmille des plus flagrantes contradictions, comme nous l'avons démontré dans le cours de cette leçon. D'ailleurs, sachez-le bien, une fois en dehors de la révélation et de l'agent surnaturel,

les doctrines ne se recommandent plus que par des raisons.

Je ne viens point ici dire que vos travaux seront frappés de stérilité : il en ressortira quelque chose, bien certainement. Seulement, on n'en prendra que des fragments, quand vous vous bercez de l'espoir de faire adopter le tout.

Vous ne manquerez pas d'employer à mon égard l'argument que font valoir les théories justement attaquées : *vous n'y entendez rien.*

Les chrétiens prétendent que les juifs n'entendent rien à l'Évangile ; les juifs soutiennent que les chrétiens n'entendent rien aux livres de Moïse, et les protestants affirment que les catholiques et les juifs n'entendent rien à l'Ancien Testament ni au Nouveau.

Ce procédé est habile, on inculpe son adversaire d'ignorance, et on le dédaigne pour ne point avoir à lui répondre.

Depuis cinq ans, je travaille assidûment ces doctrines. Je n'ai apporté dans mes études ni prévention, ni parti pris.

Rompue de bonne heure aux exercices philosophiques, où me conduisent toujours mes goûts, je me suis familiarisée très vite avec les aridités abstraites de la forme obscure d'Auguste Comte. Bien que M. Littré, avec son admirable talent d'écrivain, ait pu jeter de vives lumières sur l'œuvre positive, il en a fait ressortir, à son insu et à cause même des clartés de son style, les anomalies et les pauvretés. J'ai constaté une systématisation intempestive se parant, sans y être autorisée, d'un aspect de certitude, et s'imposant à la jeunesse inexpérimentée. J'ai aperçu le danger, j'ai conçu des craintes : elles sont motivées.

Tous les systèmes peuvent se justifier par l'étude de la nature. La méthode expérimentale a produit au moins autant d'erreurs que de vérités.

Bien que cette voie soit la plus sûre, il faut se défier du prestige de la vision, du tact et des inductions immédiates. Devant cette myriade de faits épars, le premier mouvement est de s'efforcer à les réunir ; on soupçonne des rapports entre eux, des propriétés communes. Ce travail incertain sourit à l'imagination, la route semble frayée ; en réalité, elle n'aboutit à rien. Une idée peut être assez large pour expliquer une série de phénomènes, mais généralisée à l'excès, elle devient une source d'innombrables erreurs.

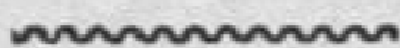
Il existe des lacunes dans la science : vouloir les combler est un désir légitime.

Pour mon compte, je doute que chacune de ces branches soit destinée à n'être que des théories isolées. J'ai l'espoir qu'elles se rassembleront un jour pour former un tout. Mais cet espoir d'un avenir contingent ne me donne pas le droit de conclure à la légère, de rejeter d'une façon inconsidérée des croyances appuyées par une longue suite de siècles et d'affirmer prématurément.

La raison m'impose une grande réserve. Je regrette que les positivistes ne la partagent pas avec moi.

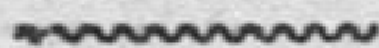
Notre prochaine séance sera entièrement consacrée à la morale indépendante.

Troisième Conférence



LES

MORALISTES INDÉPENDANTS



Nous avons vu le positivisme chercher [la règle de l'humanité dans la connaissance de l'univers et annoncer que l'homme n'étant qu'une parcelle de l'ensemble cosmique, n'a point de loi spéciale ; qu'il est soumis corps et esprit aux lois de la nature.

La morale indépendante, elle, gratifie l'homme d'un rôle plus considérable, plus élevé, plus noble ; elle le rend distinct de l'univers ; elle lui prête une valeur subjective et lui reconnaît une loi spéciale.

Loin de convenir avec les positivistes que l'homme emprunte tout aux circonstances ambiantes, organisme, sentiment, idée, et que son esprit ne reflète et n'élabore que ce qui se passe objectivement, elle cherche la loi humaine dans l'humanité elle-même, sans se préoccuper de l'entourage ; elle descend dans

la conscience, la fouille et en tire le principe individuel et social, fidèle au vieil axiome : *Connais-toi toi-même*. Ces deux doctrines renferment donc, non seulement une différence méthodique, mais encore une opposition radicale, fondamentale, essentielle.

Maintenant, quel but se proposent ces nouveaux moralistes en proclamant l'indépendance de la morale ? Le voici :

Considérant la morale comme indispensable au développement des individus et des sociétés, ils veulent à tout prix les soustraire aux hasards des discussions et aux différentes exégèses religieuses et philosophiques.

Dans la hiérarchie des idées, la morale n'a jamais été classée parmi les idées mères, premières, fondamentales ; on l'a rangée au nombre des idées dérivées, engendrées. L'éthique dans toutes les conceptions possibles a toujours été appréciée comme une résultante, une conséquence des principes affirmés auparavant. Malheureusement, l'humanité se scinde, se fractionne en religions, en doctrines, en systèmes divers.

La morale alors étant subordonnée à ces nombreuses conceptions est dépourvue d'unité et d'homogénéité. Cette anarchie des consciences est funeste à l'évolution individuelle et humanitaire ; elle neutralise par des contradictions l'effort collectif de la société vers le progrès. L'espoir de fusionner cette multiplicité de croyances et d'opinions est dénué de tout fondement, de toute consistance.

Jusqu'à présent, aucune doctrine n'a pu, quels que soient le génie, la vertu et l'origine dont son fondateur s'est dit issu, entraîner irrésistiblement tous les

esprits ; elle n'a toujours été qu'une certaine religion, une certaine croyance, une certaine philosophie.

Quelques moralistes ont alors essayé de découvrir, dans cette cacophonie de dogmes et d'opinions, le point de convergence, le trait d'union, le terrain commun.

Ils ont prétendu le trouver dans la morale, notion spontanée, primitive, antérieure suivant eux à toute acquisition scientifique, à toute théorie théologique et métaphysique ; notion sur laquelle le temps, l'éducation, la distinction des usages, des coutumes et des cultes ne peuvent rien ; notion en tout point primordiale, fondamentale, universelle.

I

Il y a deux ans, un beau matin, une feuille nouvelle, pleine d'espérance et d'aspiration au succès, fut lancée dans le public. Elle renfermait toute la science soi-disant morale et sociale dans l'énoncé suivant :

« L'homme est un être libre et responsable, c'est-à-dire une personne, ou du moins il se conçoit tel. Que comme tel, tout être humain se révolte contre toute violence, sous quelque forme que ce soit.

« De là le sentiment de sa dignité, du respect qu'il se porte à lui-même.

« Mais ce respect de soi, l'homme en présence de l'homme l'exige pour sa personne.

« Par cela même il sent forcément que ce même respect est exigible pour les autres, dû aux autres. Telle est l'origine du droit et du devoir, qui n'est que le droit reconnu en autrui. »

Formulé par M. Massol, ce principe est le substra-

tum de toute la doctrine intitulée morale indépendante.

Avant de faire la critique historique de ce système en général, étudions attentivement la portée de cet énoncé.

Si la loi morale, comme le dit le premier numéro, « repose sur un fait avéré, patent, indéniable, sensible « à tous sans exception, à l'ignorant comme au savant, « que tout individu, à moins qu'il n'ait cessé d'être « homme, constate en lui-même, » pourquoi M. Massol et ses collaborateurs affirment-ils que la morale soit une science ?

Si la morale est une science, — faies-y bien attention, — elle n'est plus une loi spontanée, primitive, fondamentale; car la science repose sur une base expérimentale. Elle ne jaillit pas du cerveau ainsi que la Minerve de Jupiter; elle se forme lentement. — Assez longtemps même la science demeure un amas d'observations incohérentes, de faits épars. Plus tard, les rapports s'établissent, les idées générales se constituent. Mais que de tentatives avortées avant d'obtenir une systématisation solide !

Il est donc reconnu que spontanéité et expérience sont deux termes inconciliables. Aussi les moralistes indépendants sont-ils en contradiction avec eux-mêmes, en déclarant que la morale est comprise de l'ignorant comme du savant, tandis qu'au contraire, l'homme studieux, méditatif, érudit, est seul capable de la définir et de la formuler. La transaction devient impossible; il est de toute nécessité de se décider pour l'une ou l'autre manière de voir lorsqu'on se pose en fondateur de doctrine.

La morale est-elle une science ou est-elle un fait spontané ? J'hésite encore à me prononcer, bien que j'incline plus volontiers vers la première opinion.

En effet, c'est à tort qu'on s'imagine que l'axiome : *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait*, — dont l'énoncé de M. Massol n'est qu'une amplification inutile, — renferme toute la morale, et que l'homme muni de cette sentence n'a plus rien à acquérir, et qu'il ne lui reste plus qu'à la pratiquer.

Cet axiome ne définit pas le moins du monde la morale. Sous l'empire des usages, des croyances, des préjugés d'une époque, il peut donner lieu à des applications étranges et déplorables bien que sincères.

C'est ainsi que Virginius jugeant le déshonneur, même involontaire, pire que la mort, prête ses sentiments personnels à sa fille et l'égorge sur la place publique.

Lucrèce violée par Sextus Tarquin croit qu'il est de son devoir de recourir au suicide. A coup sûr, elle eût poussé à cette funeste détermination son amie la plus chère, si celle-ci se fût trouvée victime d'un même attentat.

Mucius Scévola brûle la main maladroite qui a tué un cubalterne au lieu de l'envahisseur. Sans nul doute, il n'eût pas manqué d'engager un des siens placé dans un pareil cas, à se conduire comme lui-même ; de plus, il eût allumé le réchaud. Et ces deux personnages se fussent crus à bon droit en tout point fidèles à l'axiome : *Fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait*.

Ces exemples fourmillent dans l'histoire. La conscience est, il faut le reconnaître, toujours sous la juridiction de la raison. Une fois déviée par de fallacieuses théories, elle marche de concert avec la volonté pour approuver les actes les plus arbitraires et souvent les plus monstrueux.

On désire alors pour soi-même des choses peu con-

formes à la morale véritable. Et mù par un sentiment de fraternelle sympathie, on croit bien faire en les procurant à son prochain.

La supériorité des actes moraux s'explique invariablement par l'étendue et la culture de la raison.

Petit à petit, la variété des circonstances, la diversité des événements, leurs différentes conséquences signalées, l'expérience des constitutions, des lois, des Etats, des systèmes, due à l'étude de l'histoire, donne la valeur exacte de chaque chose et jette un grand jour sur la question morale. On découvre des rapports ignorés jusqu'alors ; on entrevoit la possibilité d'applications nouvelles ; la morale prend vraiment un caractère scientifique ; elle se développe grâce à l'extension continue des connaissances. Le principe de la solidarité commence à poindre à l'horizon.

Après avoir constaté la valeur intrinsèque de l'axiome : « Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fît », y compris la formule de M. Massol, il est maintenant utile de démontrer, les pièces en mains, que malgré la soi-disant spontanéité de cette loi naturelle, elle a été constamment transgressée sous le rapport de la réciprocité.

La plupart des humains n'ont point agi envers leurs semblables comme ils désiraient que ceux-ci se conduisissent à leur égard. Il est concevable, certes, qu'un être aveuglé par l'orgueil, par la passion, par l'intérêt, par l'égoïsme, se rende coupable d'actes iniques, injustes ; mais il est bien plus difficile d'admettre que des penseurs, des philosophes, des législateurs doués de cœur et de génie aient sciemment — dégagés de tout intérêt personnel — institué, dans le sang froid de la réflexion, des lois contraires à la justice, telles que l'esclavage et les castes. Il faut qu'ils se soient

appuyés pour cela sur des raisonnements spécieux : ils ont nié l'égalité naturelle, ils ont constaté, il est impossible de ne pas le faire, l'inégalité des individus, dans une même espèce, la distribution partielle et irrégulière des forces et des facultés, l'abondance ici, la privation là. Ils ont pensé que les droits devaient être en raison des mérites. Au reste, les premiers chefs des peuples ont toujours été choisis parmi les plus forts et les plus intelligents. Ils ont exigé, en échange des services qu'ils rendaient à la tribu ou à la nation, par leur esprit, leurs travaux, leurs aptitudes spéciales, leurs procédés ingénieux et leur courage, des avantages, des honneurs, une autorité, des privilèges ; et on trouva juste de les leur concéder.

Malheureusement, on ne s'en tint pas là ! Plein de confiance dans la loi de l'hérédité, on décréta que les privilèges seraient transmissibles aux rejetons des hommes illustres, soi-disant possesseurs des qualités brillantes qui avaient distingué leurs pères.

On entendit alors par *autrui* son pareil en race, en naissance, en caste, en qualité, en titre, en honneur. Pour le brahmane, le kchatria n'était point son égal, un autre brahmane seul jouissait de cet avantage ; le kchatria en jugeait de la même façon, eu égard au vaysia ; le vaysia ne différait pas d'opinion envers le soudra. Et toutes les fois que cette observance fut violée, on sait de quels supplices furent suivies les infractions.

Au moyen âge, malgré la fraternité prêchée par le christianisme, le plus petit baron était loin de considérer le serf comme son égal. Au dix-huitième siècle, bien que la civilisation eût atteint un degré supérieur, le plus infime chevalier regardait avec mépris le manant ou le vilain.

Et c'est ainsi encore que, de nos jours, contrairement au sens commun, les anciennes familles se croient d'autant plus nobles que leurs représentants s'éloignent de plusieurs siècles de ceux qui les ont illustrés.

L'erreur est notoire, l'hérédité n'opère pas suivant la loi mathématique ; et la gloire dans les familles ne se multiplie pas comme la vitesse dans la chute des graves, en raison inverse du carré de la distance. A coup sûr, si les fils n'ont pas toujours en partage les qualités des héros qui furent leurs pères, quoiqu'engendrés par ceux-ci, on peut en inférer que les descendants à la troisième ou quatrième génération auront encore moins de chance de reproduire les principaux caractères de leurs ancêtres. De telle sorte qu'à côté de l'inégalité naturelle des individus comparés, s'ajoute encore une inégalité factice ; car il existe dans l'homme le désir, souvent illégitime, de surpasser ses semblables et de fonder sa grandeur sur leur asservissement.

Donc le respect de la personne humaine n'est point un fait spontané, immédiat, indéniable, comme le prétend M. Massol ; et la façon la plus répandue de le comprendre, c'est de l'exiger pour soi exclusivement, la plupart des hommes basant, — nous le répétons à satiété, — l'idée de leur élévation sur l'abaissement d'autrui.

De tout temps, l'homme cherche à humilier l'homme à son profit et pour sa plus grande gloire. Les marques de considération nous touchent d'autant plus qu'elles sont refusées à la multitude.

L'agencement social a toujours porté un démenti formel à ce principe de mutuel respect.

Les civilisations se développent, nous les voyons s'étager dans les âges et briller du triple éclat des

lettres, des sciences et de l'industrie. Mais le respect de la personne humaine continue à être méconnu.

D'abord, c'est l'esclavage, puis le servage, autrement dit la privation du droit pour le plus grand nombre. Les rois placent leur dignité dans l'obéissance dégradante de leurs peuples.

Les plus hautes intelligences partagent les mêmes errements à cet égard.

César a certainement le respect de la personne humaine dans la personne de César : il veut être le premier à Rome.

Napoléon I^{er} confond la dignité du genre humain avec la sienne, et réclame pour le respect de sa personne la possession et l'empire de l'univers.

Mais quittons ces conquérants, ces despotes ; descendons dans une région plus humble, l'industrie, le commerce, et nous constatons la même tendance. Le marchand met sa dignité de marchand à ruiner son concurrent ; la faillite de son voisin ne blesse pas le moins du monde le respect de sa personne ; loin de là, elle sert ses intérêts et augmente son importance.

Du reste, ce ne sont pas les gens gratifiés de privilèges qui ont jamais revendiqué ce principe du respect réciproque de la personne humaine, mais bien ceux qui avaient eu à souffrir des exactions et des oppressions d'une fausse organisation sociale.

Le jour où l'on proclama l'égalité, le respect de la personne humaine fut affirmé, n'est-ce pas ? Cette égalité s'est maintenue : eh bien, que se passe-t-il ? Partout où la loi ne peut porter la main, partout où elle est impuissante à donner des garanties, le respect de la personne humaine est violé. La loi est écrite sans doute, mais il reste à former le sentiment dans les consciences.]

La hiérarchie sociale persiste, le respect diminue ou

grandit suivant les fonctions, les titres et surtout la fortune des personnes. Dans les rapports de supérieur à inférieur, la disproportion du respect est énorme ; il devient servile chez l'un, il est volontiers nul chez l'autre.

Si nous étions imbus du respect de la personne humaine, nous n'oserions même pas avoir de domestiques.

Lorsque des gens d'une condition assez élevée ou suffisamment instruits rencontrent sur leur route, et cela n'arrive que trop souvent, un homme titubant, vacillant, en proie à la plus abrutissante ivresse, ils ne se croient pas atteints dans la dignité de leurs personnes. Qu'a de commun cet être dégradé avec leur intelligence cultivée et leurs habitudes élégantes ? Ah ! si c'était un des leurs, ils se sentiraient humiliés ; ici, ils se libèrent par ces mots : « Ce n'est point de notre monde. »

Cette société prétendue égalitaire a trouvé le moyen de se partager en plusieurs zones, et d'ajouter à la dénomination de monde que reçoit chacune d'elles, un qualificatif caractéristique propre à inspirer le respect ou le mépris : *grand monde*, *petit monde*, *demi-monde*, etc. etc. Dire avec morgue : « Ce n'est pas de mon monde, » sous-entend que l'être ainsi désigné a une éducation, un langage, un milieu, des usages, des besoins, des susceptibilités au-dessous des vôtres. Aussi ne doit-il pas exiger de vous le même respect, les mêmes égards, les mêmes offices, la même politesse. Et plus cet être appartient à un étage bas, plus on se croit affranchi d'obligations réciproques. En revanche, il est tenu envers vous à plus d'humilité, de vénération, de révérences et de saluts.

Le dédain que provoque ce pauvre diable ne s'arrête

pas à lui, il s'étend à sa famille, sa femme, sa sœur, sa fille. Est-ce que dans ce chenil on comprend l'honneur comme chez nous ? se dit-on. Certes, si l'on avait en soi la saine mesure de la justice, on penserait que cet être qui nous paraît inférieur est simplement la victime des conditions dans lesquelles il est placé ; tout concourt à l'abaisser, à le dégrader, à le corrompre, son ignorance, son travail souvent grossier et abject, ses relations.

Le moment serait bien venu de combattre ces malheureuses influences, de réveiller en lui le sentiment de sa dignité. On répond : « Les vices de ce misérable sont incurables... » Peut-être ! Mais n'est-il pas possible d'en préserver ses rejetons ? Tel n'est point notre souci. Ne retirons-nous pas un certain bénéfice de cet état d'abaissement ? Sommes-nous intéressés à protester contre ? Le mal est fait, profitons-en ; il sert nos désirs, nos appétits, nos passions.

Dans cette classe avilie, les hommes d'un milieu plus éclairé risquent des contacts passagers. Pour un instant, ils entrent dans cette fange, persuadés qu'ils en sortiront sans la moindre souillure. Et c'est ainsi que, dans une époque où l'on exalte la liberté, la justice, le droit et la dignité de chacun, nous autorisons, nous légitimons le trafic de la personne humaine ; plaie hideuse, chancre dévorant se déguisant sous toutes les formes pour se propager et s'étendre.

Je n'ignore pas que de telles turpitudes ne doivent pas être supprimées brutalement par un décret ; mais j'atteste qu'on peut travailler à leur réduction indéfinie. Malheureusement, le respect de la personne humaine est tellement dérisoire que nul ne s'inquiète de tenter une réforme à ce sujet.

C'est ainsi que, historiquement, nous sommes

conduits à rayer la spontanéité du *respect mutuel* dogmatisé par M. Massol.

II

Ce n'est pas la première fois qu'on s'efforce d'établir la morale sur des bases purement humaines.

On a cherché, dans les divers modes qui nous constituent, les déterminations de notre activité, et l'on a voulu expliquer par nos tendances, par nos facultés naturelles, les motifs de notre conduite. On a invoqué la sensibilité, l'intérêt bien entendu, la raison. Et chacun de ces termes a été l'objet de systèmes philosophiques particuliers, bien que la réunion de ces trois mobiles ne soit pas de trop pour produire un acte de vertu.

Les plus beaux génies du monde ont développé ces différents points de vue. La raison est représentée, à diverses époques, par Platon, par Zénon, par Clarck, par Descartes, par Leibnitz, par Malebranche, par Kant. L'intérêt bien entendu est soutenu par Démocrite, par Épicure, par Hobbes, par Helvétius ; la sensibilité, par Hutcheson, par Adam Smith, par David Hume, et aucune de ces doctrines n'a pu répondre aux aspirations de l'humanité.

Sensibles, raisonnables ou calculées, ces impulsions, bien que distinctes dans leur point de départ, aboutissent sans exception à l'égoïsme.

Certainement ces questions ont été travaillées sans relâche. Pourtant, je ne crois pas inutile de les remettre en lumière à nouveau, quelques doctrines du jour essayant de nous les présenter comme la source de tout progrès et de tout perfectionnement.

Commençons d'abord par examiner la sensibilité.

La définition la plus répandue de la sensibilité ou de la sympathie est celle-ci : « La sympathie est une tendance naturelle qui nous porte à nous mettre en rapport d'impression avec nos semblables et généralement avec tous les êtres sensibles. Voyons-nous des gens dans la joie, nous sommes disposés, avant tout raisonnement, à reproduire cette allégresse. S'il est question, au contraire, d'une personne dans la douleur, notre nature tend à se placer dans les mêmes dispositions sensibles où cette personne se trouve. »

Cette définition est juste tant qu'elle ne désigne que la sympathie immédiate, superficielle, dégagée de toute influence intéressée et partielle. Autrement la sensibilité est le lieu où se croisent et se contrarient les sentiments les plus variés. Dans la marche de la sympathie, rien de régulier, rien de fixe. La sensibilité est sous la dépendance du climat, de l'atmosphère, de la santé, de l'éducation, de l'humeur. Jamais, du reste, on ne pourra convertir en loi une chose aussi mobile, aussi ondoyante. Une grande partie de nos devoirs ne correspondent pas à nos sympathies, nous les remplissons en nous faisant violence. Une foule d'obligations s'imposent à nous, et elles ne parlent ni à notre imagination, ni à notre esprit, ni à notre cœur, ni à notre orgueil. Nous sommes tenus, si nous voulons nous en acquitter, de faire appel à notre volonté, à notre empire sur nous-mêmes ; c'est, enfin, une œuvre d'oppression que nous organisons à notre détriment.

Quatre vingt-dix-neuf fois sur cent, nos sympathies sont opposées à nos devoirs ; il nous faut lutter sans relâche contre ces séduisants adversaires qu'on nomme l'attrait, le plaisir, la fortune, l'amour et la gloire.

On évoque ses principes, on se stimule pour ne

point être inconséquent avec eux. Et ces abnégations, ces sacrifices s'accomplissent pour la plupart à l'ombre, sans témoins, sans encouragement, sans bravos, dénués enfin de la compensation la plus mince.

Comment ne pas sentir aussi que la sympathie personnelle blesse souvent les sympathies étrangères ? Notre penchant particulier peut gêner, troubler, déranger le penchant d'un de nos semblables, et pour satisfaire notre cœur, nos sens ou notre imagination, laquelle tient une grande place dans les sympathies qui nous poussent, nous allons porter atteinte à ses affections, à sa fortune, à son honneur même. Tant il est vrai de dire que nous sommes plus affectés des choses qui nous touchent que de celles qui frappent autrui.

Tous les jours on raconte un événement douloureux, les auditeurs s'impressionnent, s'émeuvent, la sensibilité est à son comble, les figures s'attendrissent, une larme perle dans les yeux. Le narrateur pense que l'instant est venu de recourir à la générosité de l'assistance ; il commence la phrase d'usage. Immédiatement l'impression, l'émotion des auditeurs change de direction, l'élément égoïste a repris le commandement ; il rappelle en toute hâte cette sensibilité prête à s'épancher au dehors ; l'individualité reparait, l'œil se sèche, la bouche se bride, la sympathie pour soi a remplacé la sympathie pour autrui ; on a parlé de secours d'argent, chacun entrevoit une privation, un sacrifice, et l'on trouve une formule toute faite comme fin de non-recevoir.

Cet aperçu rapide montre qu'il est évidemment absurde de baser la morale d'une façon absolue sur la sensibilité ou sympathie, puisque la sensibilité affranchie de la direction de la raison donne, le plus souvent, lieu à tous les désordres.

Examinons à présent si la morale trouve dans l'intérêt bien entendu des garanties plus solides.

Vous imaginez alors une société ainsi constituée qu'il y soit plus fructueux de pratiquer l'honnête que le déshonnête.

Malheureusement, l'expérience prouve que le profit illégitime dépasse de beaucoup le gain légitimement acquis, et que la prospérité des uns est volontiers basée sur la perte et sur la ruine des autres.

A coup sûr, si tous les hommes, par un consentement unanime, entraient simultanément dans cette voie de droiture et de loyauté réciproques, il en résulterait un avantage individuel et collectif ; mais ce commun accord est une utopie. Une fraction, toujours minime, pratique le bien, et, malgré l'excellence de ses principes et de ses actes, elle est constamment débordée et dupée par la majorité égoïste et injuste. Nous sommes donc autorisés à ne point nous faire illusion sur ces grandes tirades déclamées à propos de l'immense avantage qu'on retire à pratiquer la justice ; et ceux qui vantent le plus les douceurs de la vertu se gardent, en général, de les expérimenter par eux-mêmes.

La justice est certainement nécessaire au maintien des sociétés et des nations, mais dans la durée des temps une législation inique entraîne tôt ou tard la chute d'un peuple ou d'un pays. Seulement, ce qui est vrai pour les nations n'est pas vrai pour les individus.

Il est parfaitement prouvé que l'injustice peut procurer la richesse, la considération, la prospérité à tel ou tel individu, sans lui faire payer un jour les dommages qu'il a occasionnés à autrui. L'homme ne vit pas assez longtemps pour recevoir dans son existence la récompense ou le châtiment de ses actes. L'histoire

nous montre des périodes brillantes embrassant des siècles, pendant lesquelles la prospérité nationale et l'injustice marchent de front.

Il fallut plus de cinq mille ans pour que, à un instant donné, une caste expiât dans les supplices ses oppressions, ses concussions, ses privilèges.

Jusque-là des générations successives avaient eu le temps de naître, de jouir, de vivre, de mourir et de transmettre en toute sécurité à leurs descendants titres, fiefs, bénéfices, licences.

Vous me direz : « Dans notre temps de nivellement, la loi intervient, quels que soient le nom et la fortune. L'homme qui enfreint la morale, la justice, court le risque de subir des châtements, le supplice, la prison, l'amende, suivant la gravité du délit. » Oui, s'il assassine, s'il enlève une caisse, s'il manque à une parole donnée devant témoin, il est justiciable. Au contraire, s'il est prudent et rusé, il prend ses mesures et commet ses exactions dans des conditions telles, que la loi n'a point de prise sur lui ; dégagé de toute responsabilité, il jouit impunément de ses méfaits.

L'intérêt bien entendu fait encore valoir l'avantage qu'on retire d'une conduite honorable, avantage nommé considération publique.

Voyons d'abord si cette considération est le fait d'une vie vertueuse ou d'une vie brillante.

D'abord cette qualification de publique, qui lui est ajoutée, exprime une grande étendue et une grande importance. Or, la majorité se meut dans un cercle restreint. Peut-on, à juste titre, appliquer ce mot de considération publique à l'estime d'une poignée de gens obscurs ?

Fréquemment, vous changez de milieu, de relations ; vous changez de quartier, d'affaires, quelquefois même

de pays. Dès que vous vous êtes éloigné, cette poignée de gens qui formait tout votre théâtre ne vous suit point et ne s'occupe guère de vous. Il en résulte que ~~les quelques actes méritoires que vous aurez accomplis~~ seront ignorés du nouveau milieu dans lequel vous vous trouverez. De même, si votre conduite a été coupable, il vous sera possible de la soustraire à l'examen et à la critique de votre nouvel entourage.

Du reste en admettant même que l'on ne changeât pas les conditions de sa vie, l'estime plus ou moins sincère de quelques personnes est-elle de nature à vous faire abandonner des intérêts et des avantages immédiats ?

Il ressort des réflexions précédentes que la sensibilité et l'intérêt bien entendu ne peuvent engendrer la morale. Nous en appellerons alors à la raison, la plus haute faculté de l'homme.

Il y a deux espèces de raisons : la raison spéculative, c'est-à-dire transcendante, absolue, abstraite, raison séjournant dans les théories, dans les traités, sans jamais entrer dans le domaine de l'application ; c'est la raison de Platon, de Kant. On l'écrit, on en parle, on ne la pratique pas. Puis la raison positive, active ; elle a cours dans la vie réelle. Mais cette dernière manque d'unité, elle se subdivise à l'infini, en raison politique, en raison industrielle, en raison littéraire, en raison artistique etc. etc.

Pendant que cette raison éminemment relative règne pour ainsi dire sans partage dans la société, la raison transcendante ne quitte pas les cimes dogmatiques ; elle considère le bien absolu, le bien en soi, et reste sans virtualité.

Cicéron écrit le traité des devoirs ; il étudie, il commente Chrysippe, Panætius, Platon ; il célèbre le

calme et le bonheur du sage dont la seule préoccupation est la justice et la vertu.

D'autre part, dans ses correspondances, Cicéron ~~provoque qu'il est homme~~, par conséquent très accessible à la douleur, aux défaillances des sens, aux faiblesses de l'amour-propre et aux cupidités de l'argent. Voici ce qu'il écrit dans une lettre adressée à Sextius proquesteur : « Les félicitations que vous me fîtes il y a
« quelque temps, dans la supposition que j'avais acheté
« la maison de Crassus, m'ont engagé à en faire l'acqui-
« sition pour quinze millions de sesterces, peu après
« que j'avais reçu votre compliment. Apprenez donc
« que je suis à présent si chargé de dettes *que j'entrerais*
« *volontiers dans quelque conjuration, si l'on consen-*
« *tail à m'y recevoir.* Mais entre les gens de cette
« espèce, les uns m'excluent et haïssent en moi un
« vengeur de conspiration, les autres se défient de moi
« et craignent que je ne leur dresse quelques pièges, etc. »

Il y a peut-être un peu d'ironie dans ces lignes ; mais l'état d'esprit du grand orateur n'en est pas moins curieux.

Cicéron nonobstant prend place parmi les hommes les plus honorables de l'antiquité.

En ne s'arrêtant même qu'aux types les plus purs qu'a enfantés la morale établie sur la raison, nous sommes obligés de convenir que l'homme vertueux qui ne fonde aucun espoir en dehors de cette vie est prêt à dire avec Brutus, aussitôt que cette vertu lui amène des déboires et des tourments : « Vertu stérile, à quoi m'as-tu servi ! » Son âme s'abreuve d'amertume, il devient âpre, farouche ; la vertu n'est plus pour lui qu'une théorie tyrannique forgée par son esprit ; héorie infructueuse, comprimant l'organisme, ennemie

du bonheur et n'apportant que perturbations et souffrances.

Si l'effort est séparé de la récompense, l'esprit et le cœur s'irritent et se repentent d'avoir fait le bien.

Juvénal s'écrie avec ironie : *Probitas laudatur et alget*, Diderot, l'excellent Diderot, accablé, blessé par les ingrattitudes et les égoïsmes, en est réduit à concevoir une certaine pitié de lui-même. « Votre philosophe, écrit-il dans une correspondance, sera toujours aussi bon et aussi bête qu'auparavant. » Singulière façon, en vérité, de traiter le bien.

Ici, le matérialiste se révèle ; il sent vaguement que sa générosité extrême n'est fondée sur aucun principe solide ; il l'avoue ingénument ; il confesse son tort ; il obéit, dit-il, à une sensibilité organique, immédiate, impérieuse ; il la qualifie de niaiserie, de sottise ; il cherche ainsi à disculper son esprit des faiblesses de son cœur.

Au contact des égoïsmes et des exploitations, l'âme s'émousse, la loyauté fait place aux calculs. On se dit : « Mais je fais un métier de dupe. » En rapport avec les gens rompus aux affaires, aux choses de la vie, on reçoit à toute heure des conseils pareils à ceux-ci : « Êtes-vous assez jeune ! Vous prétendez faire réussir une entreprise avec la générosité et le désintéressement, vous croyez encore à ces machines-là ! Vous ne sentez donc pas que ce sont des amorces qu'on jette à votre candeur, des pièges qu'on tend à votre naïveté ? On crie bien haut abnégation, dévouement, morale ; et ce n'est qu'une façon de se débarrasser au dehors de ce qui gêne au dedans. Vous refusez telle ou telle position, pensant qu'il vous faudra transiger avec votre conscience. Vous vous figurez, par votre refus, rendre service à l'humanité : innocent ! Votre abnégation sera

nulle. Un autre acceptera les conditions imposées. Une fois en place, il fera pis que vous n'eussiez fait. Et de plus, personne ne se persuadera que vous avez rejeté les offres avantageuses qu'on vous a faites pour obéir à vos scrupules, et vous aurez pour tout bénéfice de passer pour un imbécile. Si vous y tenez absolument, vous êtes libre d'agir comme bon vous semblera, ce n'est que dans votre intérêt que je vous ai donné cet avis. »

Après cette leçon d'un nouveau genre, on rentre chez soi. On ressent avec plus d'amertume les parcimonies de l'intérieur, on souffre plus particulièrement des amours-propres blessés et des mesquineries de la vie médiocre. On revient malgré soi aux idées que vous a émises l'homme habile, et l'on arrive, à un instant donné, à renchérir sur Diderot, et à exclamer avec dépit : *Serai-je donc toujours aussi bête ?*

III

En somme, prenez la sensibilité, l'intérêt bien entendu, la raison et le respect de la personne humaine, pétrissez le tout ensemble, vous ne tirerez jamais de cette mixture une morale sûre et certaine ; car chacun de ces mobiles converge inévitablement à la satisfaction personnelle, à la suprématie de l'égoïsme.

Or, comme nous l'avons maintes fois affirmé, la morale impose sans cesse l'oubli du *moi*.

A présent, résumons.

Nous avons signalé, dès le début de la *Morale indépendante*, une flagrante contradiction. D'une part, elle a affirmé que la morale est un fait spontané, immédiat, primitif ; de l'autre, avec non moins d'assurance, que la morale est une science. Comment cela ? Point de

science sans expérience ; l'expérience est le fruit de l'observation, de la comparaison et de la réflexion. Érigée en science, la morale est l'œuvre du temps ; elle perd donc son caractère de spontanéité.

Dès l'abord, elle est embryonnaire, inchoative, elle se dessine avec le travail de la raison, l'examen et la critique des idées. La morale est le conséquent, l'idée est l'antécédent ; et pour la propagation de la morale, nécessité est d'en rechercher la cause. Flottant entre le oui et le non, les nouveaux doctrinaires, pour protester en faveur de la spontanéité et de l'indépendance, mettent en avant qu'il existe un certain fonds de morale identique dans toutes les races et dans toutes les époques. Cette assertion ruine à leurs propres yeux l'hypothèse de la sanction religieuse et philosophique ; tandis que cette identité prouve simplement que certaines conceptions supérieures à cette vie et relatives à des destinées futures sont immanentes à l'humanité.

La morale se trouve toujours en équivalence avec les idées d'un siècle. Sur la nature de ces dernières, vous pouvez pronostiquer sans vérification les mœurs qui en découlent. Nous voici donc renvoyés à l'étude des idées. C'est en vain que M. Massol et ses disciples soutiennent que tout ce qui concerne l'idéologie et la psychologie n'entre pas dans leur domaine ; qu'ils sont exclusivement moralistes ; que la morale est un fait et que le reste n'est plus de leur compétence.

Recourir à un tel expédient, pour esquiver la difficulté, est peu digne de penseurs profonds. Il ne s'agit pas, dans cette circonstance, d'étudier l'essence des idées et d'expliquer leur formation dans l'appareil cérébral, mais d'observer l'espèce des idées, leur objet, leur développement progressif, leur influence.

Il est à remarquer que la morale varie suivant l'origine qu'on lui prête ; tantôt elle est considérée comme une prescription imposée aux humains par un être tout-puissant ; chaque infraction à cette ordonnance est un blasphème, une impiété. Tantôt elle correspond aux notions de beau, de bien et de parfait, que conçoit le cerveau humain et qu'il brûle de réaliser ; tantôt la morale n'est qu'un principe égoïste généralisé, *le moi individuel* revendiquant ses droits, ne s'oubliant jamais, rendant service pour service, bienfait pour bienfait, devoir pour devoir, rancune pour rancune, exploitation pour exploitation : le droit de l'individu a pour limite le droit du voisin. De telle sorte que la pondération de ces droits, leur équilibre, produit nécessairement la morale.

Dans la première hypothèse, la morale n'est que l'obéissance ; dans la seconde, que l'amour de la perfection ; dans la troisième, que l'individualisme.

Cette dernière opinion prévaut aujourd'hui. On essaie de produire la morale par l'égal répartition des droits et des devoirs : tout homme dit à son semblable : « Nous avons chacun un droit égal, tu respecteras le mien et je respecterai le tien. » Quoi de plus juste ? Oui, mais qui me garantira cette réciprocité ? N'existe-t-il pas des gens dont l'ambition est de s'approprier plus qu'il ne leur est dû ? L'égoïsme n'outrepasse-t-il pas ses droits ? n'empiète-t-il pas sur ceux d'autrui ? Que d'exploitations, que d'injustices sont de nature à ne pas être atteintes par la loi !

En somme, la vraie morale ne s'occupe pas de retour ni d'échange ; elle donne rarement l'équivalent des sacrifices qu'elle exige. Elle dit à l'homme de pratiquer la justice, mais elle ne se charge pas de la lui rendre.

L'acte de vertu s'accomplit presque toujours au détriment de son auteur.

La morale édictée uniquement sur l'échange et la réciprocité est étroite, mesquine, incomplète.

Tout membre de la société frustré d'un juste retour se croit autorisé à des représailles d'indifférence, d'égoïsme et d'iniquité. La morale est dépouillée désormais de son caractère absolu et parfait ; elle est ce qu'on veut la faire : à l'occasion, elle se métamorphosera en immoralité.

Dès qu'on dégage la morale des croyances qui la favorisent, la rémunération divine, l'immortalité de l'âme, elle apparaît dans toute son aridité.

L'homme base naturellement la morale sur l'idée de justice absolue. Or, il sait très bien que, quel que soit le perfectionnement de la société, elle ne lui fournira toujours qu'une justice relative. Et, arriverait-elle à réaliser cette justice, ce qui est impossible, l'homme n'en resterait pas moins sous le coup de l'injustice de l'univers.

Sans doute, l'homme, par ses études, ses travaux, mâte, en partie, les forces de la nature ; malgré tout, elles ont des reprises, des retours, des dominations désastreuses, quoique passagères.

Cet avantage que l'univers a sur l'homme, dit Pascal, l'univers ne le sait point et l'homme le sait. Belle consolation ! il n'en est pas moins la victime !

La société est dans un état constant d'expérimentations, de tentatives, d'essais. Chaque conquête enregistrée par la science est acquise au prix de grands sacrifices ; et comme la science va à l'infini, il y aura toujours des expérimentations et des sacrifices à l'infini.

L'homme croit donc à une justice absolue et répara-

trice de la justice décevante de l'univers ; et je ne trouve rien d'admirable, rien de grand comme cette foi dans une justice immuable et éternelle. Pourtant l'homme ne la voit point, mais il en reconnaît l'existence nécessaire ; il la sent dans son cœur, il la voit avec sa raison ; c'est un pressentiment, une divination, une révélation intérieure si vous voulez, mais cette conviction a germé au plus intime de son être ; il affirme qu'il existe une justice infinie et qu'elle ne fait aucune omission, aucune exception. Nul siècle, nulle génération, nul individu, si chétif qu'il soit, ne sera déshérité de sa part de droit et de justice. La justice absolue n'est point une conception de l'homme, une invention de son cerveau, elle existe par elle-même, elle l'a précédé et elle lui survivra.

Lorsque l'homme a dans l'esprit et dans le cœur cette pensée gigantesque, il devient un roc inébranlable. Accablé par les vicissitudes, subissant à son détriment la loi inexorable de l'hérédité et de la solidarité, il ne se laisse pas émouvoir ; il continue de pratiquer dans son sang, dans sa considération, dans sa fortune, la justice, persuadé qu'elle ne peut lui manquer et que justice lui sera rendue un jour.



Quatrième Conférence

L'ANCIEN DEVANT LE NOUVEAU

L'intervalle que j'ai dû mettre entre mes conférences à cause de ma santé, m'oblige, aujourd'hui, de récapituler, en quelques mots, les questions que j'ai traitées et la marche que j'ai suivie.

Nous sommes partis de l'idée des honnêtes gens, nous avons constaté ensemble un affaiblissement de délicatesse, une diminution de conscience, une dégénérescence morale.

Pour en rechercher les causes, nous avons étudié d'abord la morale au point de vue des religions, des philosophies et de l'économie politique et sociale. Nous avons reconnu que ce relâchement des mœurs, que cette extinction progressive de la vertu sont dus à la prépondérance des doctrines utilitaires. Alors nous nous sommes efforcés de trouver un remède à cette dégradation de l'esprit public.

Nous nous sommes rencontrés face à face avec les doctrines nouvelles. Elles nous ont dit : « Nous avons dans les mains tout ce qu'il faut pour satisfaire aux besoins de la société actuelle et de l'humanité à venir. »

Aussitôt, nous nous sommes empressés de les étudier avec soin, de les examiner avec impartialité et de les scruter dans leurs moindres détails.

Nous avons commencé par les systèmes basés sur la science ; nous les avons rangés sous le titre général de positivisme, pensant que cette expression caractérisait très bien l'objet et le sens de toutes les théories qui reposent sur l'expérience. Nous avons vu que ces doctrines, sans exception, affirment que l'homme est une transformation de la matière, que son esprit est une propriété de la matière, et qu'étant matière physiquement et moralement, il subit le joug des lois nécessaires et fatales de la matière. Or, un être qui est soumis à des lois *fatales et nécessaires*, n'est plus un être libre ; dès qu'il n'est plus un être libre, il n'est plus responsable, et quand il n'est plus responsable, il cesse inévitablement d'être moral.

En outre, nous avons remarqué et signalé que ces panacées philosophiques sont inachevées et incomplètes ; elles manquent de matériaux dans la partie la plus importante, la plus essentielle.

Elles sont dans l'impossibilité d'expliquer les phénomènes de la vie morale, dite la vie de conscience.

Les sciences biologiques qui ont la prétention de s'en occuper, sont elles-mêmes à peine ébauchées. Nous avons donc été en droit de répondre aux affirmations dogmatiques de ces téméraires docteurs : « Vous n'avez que des tronçons de doctrines, des fragments d'arguments ; vous nous arrivez avec des énoncés de

problèmes, revenez lorsque vous les aurez résolus, et nous verrons après. »

De là nous avons passé à la morale indépendante. Nous avons déclaré que la morale indépendante n'a rien inventé, qu'elle fait sonner à nos oreilles un axiome de justice devenu banal à force d'être répété par toutes les philosophies.

Pourquoi s'intituler doctrine nouvelle, quand on n'est pas en possession d'une force nouvelle et d'un argument nouveau ? En somme, toutes ces conceptions sont insuffisantes. Le positivisme basé sur la science n'a pas les moyens pour arriver à ses fins, et la morale indépendante, elle, prend la fin pour les moyens.

Il me semble, du reste, que l'objet, le but d'une doctrine est de conduire ses adeptes à la vertu par l'évidence de ses principes et la profondeur de ses arguments, tandis que dans ces nouveaux systèmes, il faudrait d'abord la vertu pour arriver à la doctrine.

De cet examen nous devons conclure qu'une morale ne présentant point une compensation aux sacrifices qu'elle exige, ne peut répondre aux aspirations de l'humanité.

C'est en vain qu'on a soutenu qu'il est possible de rassembler dans une même vie et le travail et la récompense ; l'expérience nous démontre que l'auteur de l'acte, que l'auteur de l'œuvre est rarement celui qui en retire le fruit. L'homme ne doit, l'homme ne peut être mis en demeure d'accepter un marché qui consiste à tout donner au risque de ne rien recevoir. Ce marché est profondément injuste, et la morale est intimement liée à la justice. La justice est une loi fondamentale, nécessaire ; par conséquent, elle est absolue. Si elle n'était pas absolue, elle ne serait même pas relative.

Nous portons tous au dedans de nous-mêmes un

type parfait de justice. Sans doute, nous suivons de très loin cet idéal, mais il n'en existe pas moins pour nous ; c'est une mesure, un mètre spirituel, sur lequel nous venons ajuster nos actes et ceux des autres, pour en juger le mérite et la valeur. Et nous disons : « Ceci est mal, ceci est mieux, un peu mieux, assez bien, » et ainsi de suite.

Personne ne peut se passer de justice, car si quelqu'un pouvait s'en passer, toute l'humanité pourrait s'en passer aussi ; la justice n'aurait plus sa raison d'être, elle ne serait pas une loi *fondamentale, essentielle, nécessaire*. Nul ne peut se priver de justice, nul ne peut en avoir le droit. Mais si pour être juste envers autrui, on est obligé d'être injuste envers soi-même ; si, pour pratiquer le bien envers quelqu'un, on s'occasionne du dommage et du mal, on n'a point servi la cause de la justice ; l'injustice règne, elle a eu sa part ; vous l'avez changée de direction, il est vrai, vous l'avez attirée sur vous pour en préserver un autre, mais elle a toujours eu sa victime ; que ce soit vous, que ce soit Pierre, peu importe ! il y a une victime et elle a le droit de se plaindre.

Vous dites à cela : « Les choses se passent ainsi dans votre société parce que vos lois sont défectueuses, vos institutions mauvaises ; chez vous le profit pour l'un, c'est le tort pour l'autre. Changez votre organisation sociale, réformez les abus, et cette injustice disparaîtra. »

J'admets parfaitement qu'on peut perfectionner les institutions et les lois, et réduire la somme des injustices sociales ; mais non pas qu'on puisse les expulser complètement et qu'il n'en reste plus de trace.

Cependant, disposée à vous faire toutes les concessions, je suppose qu'il n'y ait plus d'injustices sociales,

ce qui est absurde : eh bien ! on resterait encore sous le coup des injustices naturelles, c'est-à-dire de celles contre lesquelles la volonté ne peut rien.

Il est des gens qui naissent infirmes ; il en est d'autres qui naissent beaux, bien faits, intelligents ; il est des gens qui sont doués d'une santé herculéenne ; il en est d'autres qui sont malingres, chétifs, souffreteux ; il en est qui parviennent à un âge très avancé et qui s'éteignent sans douleur ; il en est qui meurent jeunes et dans des angoisses indescriptibles ; enfin, il est des gens qui conservent autour d'eux toutes leurs affections, il en est d'autres qui perdent tout ce qui leur est cher et restent seuls dans le deuil et la tristesse.

L'excellence de vos lois et de vos institutions ne peut rien contre cette inégalité naturelle et ce partage inique. C'est pourquoi l'homme a toujours conçu la pensée d'une justice absolue, et cette conception n'est pas seulement intéressée, égoïste, elle est avant tout rationnelle ; car je le répète, si la justice n'est pas absolue, elle n'est point. Aussi toutes les doctrines ont-elles toujours affirmé une justice parfaite, tantôt immédiate, tantôt ultérieure.

Dans les premiers âges, l'homme était grossier, brutal, il se laissait entraîner par ses sens, ses appétits ; on dut lui opposer un fait matériel, sensible, une récompense ou un châtement qui ne dépassât pas les limites de la vie ; on appréciait très bien que l'émotion actuelle a toujours plus de force et d'action sur une nature primitive que la perspective d'une émotion à venir.

Plus tard, quand les hommes ont été moins ignorants, que leur intelligence a commencé à être cultivée, ils ont vécu de la vie de conscience. L'attrait du châtement et celui de la récompense se sont alors éloignés ;

d'ailleurs, l'expérience leur prouvait aussi que la justice était tardive et qu'elle ne se manifestait pas toujours pendant leur existence. La récompense et la punition furent donc reportées dans l'état futur : il ne s'agissait plus du présent ; du reste, on ne perdait pas pour attendre.

Dans la première conception, la récompense et le châtement étaient temporaires, ils n'excédaient pas la vie ; dans la seconde, il s'agissait d'une félicité ou d'une angoisse éternelle. Et c'est ainsi que Pythagore a renchéri sur Moïse et l'a perfectionné.

Enfin parut Socrate. Il employa sa vie à affirmer Dieu et l'immortalité de l'âme, non point seulement avec des légendes, des traditions, mais surtout avec le bon sens et la raison. Sans doute, il fit bien mention de la sérénité du sage lorsque les épreuves l'atteignent et qu'il est accablé par les calamités de toute nature ; seulement, il se réservait d'en donner les motifs et c'est le jour de sa mort qu'il choisit à cet effet.

Vous le savez, Socrate fut condamné à boire la ciguë pour crime d'impiété. L'exécution de la sentence devait avoir lieu à la chute du jour, au coucher du soleil. Les disciples, les amis de Socrate lui proposèrent de favoriser son évasion, Socrate refusa énergiquement.

Ces disciples furent plongés dans un accablement profond ; cependant, il se joignait à cette tristesse un sentiment de curiosité ; ils voulaient épier le grand homme jusque dans ses derniers moments pour s'assurer s'ils ne surprendraient pas un accès de faiblesse et de défaillance.

Ils entrent dans la prison de Socrate le matin même de sa mort, ils voient le philosophe méditant ; son front est calme, le sourire est sur ses lèvres. La condamnation prononcée contre lui n'a pas altéré son

humeur, ni troublé les habitudes de son esprit. Il les accueille avec la même bénignité, il leur parle avec la verve d'autrefois. Son attitude ne décèle aucune contrainte, aucune affectation ; il est à la dernière heure ce qu'il a toujours été.

Mais leur admiration s'accroît quand le gardien s'adressant à Socrate lui dit : « Prends garde, Socrate, si tu discutes, si tu t'agites, le poison n'aura pas d'action sur toi, et tu seras obligé de redoubler la dose ; » et que Socrate lui répond : « Mon ami, ne te mets point en peine, broie du poison une plus grande quantité ; si une coupe ne me suffit pas, j'en prendrai deux, j'en prendrai trois ; et maintenant laisse-moi, je te prie, commencer et finir mon entretien. »

Quel sujet choisit Socrate ? L'immortalité de l'âme, qu'il sait bien être la base de toute justice. Il n'ignore pas non plus que ce dernier discours sera gravé plus profondément dans l'esprit et dans le cœur de ses disciples que tout ce qu'il a dit précédemment : c'est pour ainsi dire son testament. Il s'exprime alors en ces termes : « Si je ne croyais pas trouver dans une autre vie un Dieu juste et bon et des hommes meilleurs que ceux que j'ai coudoyés ici-bas, je serais injuste de ne pas regretter de mourir. » Pesez bien cette parole : *je serais injuste de ne pas regretter de mourir.*

En effet, Socrate a trop de bon sens, trop de tact, trop de sincérité pour préférer une chose pire à une chose meilleure. Infiniment raisonnable, toutes ses pensées, tous ses actes se justifient par des raisons.

C'est pour cela qu'il leur répète : « Je crois qu'il y a une autre vie au delà de celle-ci ; je suis sûr que les bons y seront plus heureux que les méchants ; et ceci vous explique mon calme et ma tranquillité. » Telle fut la confession de Socrate. Non seulement, il mourut

courageusement, mais encore simplement, ce qui est peut-être plus rare.

Aujourd'hui, nous nous écrivons avec un certain dédain : « Notre idéal moral est bien supérieur à celui de Socrate.

Nous sommes tellement justes que nous n'avons pas besoin qu'on nous rende la justice ; nous sommes tellement raisonnables que nous en perdons le jugement et le discernement. Pour nous, nous aimons la mort à l'égal de la vie, c'est à dire l'obscurité à l'égal de la lumière ; la mort n'est pas un mal. »

La mort n'est pas un mal ! Se chargera-t-on de nous le prouver ? Si la mort n'est pas un mal, c'est que la vie n'est pas un bien, puisque la mort est la cessation de l'existence. Comment, la mort n'est pas un mal ! Je vis, je sens, je pense, j'aime, je jouis enfin des plus nobles facultés ; mon esprit aborde les idées de beau, de bien, d'infini et d'éternel, et tout à l'heure je ne serai plus qu'une dispersion de molécules inconscientes et imperceptibles !

La mort n'est pas un mal ! Demandez donc à ceux qui ont perdu les gens qu'ils aimaient si la mort n'est pas un mal !

Un seul être nous manque et tout est dépeuplé ! (1)

La mort, répétez-vous sur tous les tons, est le couronnement de la vie. Hélas ! qu'est donc la vie en elle-même ! Si la vie est la seule chose que nous possédions, s'il n'existe rien au delà, résume-t-elle au moins dans son terme si court toutes les joies et tous les bonheurs ? Non.

Je suis un être chétif, j'occupe un point dans l'espace,

(1, Lamartine.

un point dans le temps ; ce point dans le temps, c'est ma vie, après laquelle je rentrerai dans le néant.

A peine suis-je en possession de cette propriété éphémère que mille circonstances, mille accidents se groupent et me cernent pour m'empêcher d'en jouir. Je frissonnerais à tout moment, si ce n'était l'habitude de ma condition et une certaine insouciance.

Dès que ma raison s'éveille, la morale se dresse devant moi avec ses grands airs de *magister dixit*, elle me prend au collet et me dit : « Tu as un compte à régler avec moi, tu ne feras que ce que je te permettrai de faire, tu rempliras ton devoir, tu accompliras le bien. — C'est mon intention, j'ai de la sensibilité, j'aime mes semblables, je tâcherai de leur procurer le bonheur. — Ce n'est pas assez, poursuit la morale, songe bien que, pour exécuter mes prescriptions, tu devras plus d'une fois nuire à ta fortune, à ta santé, à ta vie même. — O morale, tes conditions sont dures ! Si j'ai le sentiment du bien pour autrui, j'ai le sentiment du bien pour moi-même. — C'est possible, ajoute-t-elle, mais tu apprendras à t'oublier complètement pour ne plus te souvenir que des autres. — Que recevrai-je en échange ? — La satisfaction de ta conscience, le plaisir d'avoir fait le bien gratuitement. Tu seras heureux, car la vertu seule donne le bonheur. »

Et je m'élançai dans cette voie, je me sacrifie, je me dévoue ; je pratique rigoureusement ces fameux préceptes sans avoir égard à ma fortune, à mes affections, à mon avenir, à ma vie même.

Harassé, exténué, au bout de mes forces, je défaille, je vais mourir ; jetant un regard sur mon passé de renoncement, d'abnégation et de douleur, je me sens envahi par une profonde tristesse, j'appelle la morale à mon chevet et je lui dis : « Quel marché ai-je conclu

avec toi ? Je t'ai tout donné et tu ne m'as rien rendu ; tu n'as toujours été que mon tyran ; j'ai compromis pour te complaire mes intérêts, ma santé, ma vie. Ces quelques plaisirs qui s'offraient à moi comme allègement à mes travaux, à mes peines, je les ai repoussés avec énergie toutes les fois que je ne les ai pas jugés conformes à tes enseignements. Qu'ai-je tiré de ma conduite scrupuleuse ? des amertumes, des déceptions, des oublis, des ingrattitudes ! Les sacrifices que j'ai accomplis ont été même souvent inutiles, stériles, et qui plus est, funestes. La prévision humaine est incertaine et, par une coïncidence déplorable, mon dévouement a produit le mal au lieu de produire le bien. Ah ! si je recommençais ma vie, je me garderais de t'avoir pour guide et je ne prendrais de tes prescriptions que ce qui serait conciliable avec mes véritables intérêts ! »

Il est certain que le juste qui souffre ne peut se sentir heureux ; car on n'est pas heureux par le seul fait qu'on est juste. Si l'homme désire la justice pour autrui, il la désire au moins autant pour lui-même. Pourquoi chercherait-il à la procurer aux autres, s'il en faisait fi en ce qui le concerne ? Toute l'humanité se lèverait en ce moment pour m'assurer que le juste est heureux lors même qu'on ne lui rend pas la justice, je dirais à l'humanité entière qu'elle en a menti, qu'elle s'insurge contre le bon sens et la logique. L'acceptation d'un fait n'en change pas la nature : l'injustice reste l'injustice, quelle que soit votre manière de la subir et de vous y résigner. Quant à ces forfanteries de morale, le stoïcisme en avait déjà préconisé de semblables. Il prétendait que l'homme se suffit à lui-même, qu'il porte le bonheur dans sa conscience, que le bonheur, c'est la vertu, que le malheur, c'est le vice. La souffrance, la maladie, le supplice ne sont point un mal ; le mal n'est autre chose que l'injustice commise.

La doctrine de Zénon ne dépassa pas une secte dans l'antiquité. Elle fournit quelques spécimens de philosophes, types de vertu forcée, affectée, farouche à l'occasion, peu attrayante en un mot.

Que d'âmes courageuses, héroïques, ont ignoré et ignorent les doctrines du Portique, bien que donnant tous les jours les signes d'une grande force morale ! Parcourez les hôpitaux et vous verrez des gens dont on brûle, dont on incise les chairs, dont on scie les os sans leur arracher un cri, un soupir. Pourtant, après l'opération, dites à l'un de ces gens-là : « Mon ami, la souffrance n'est point un mal. » Il se révoltera à bon droit, et vous répondra : « J'ai cru succomber à l'angoisse de la douleur, je me suis roidi contre elle, j'ai appelé à mon secours ma volonté ; être raisonnable, j'ai pensé de ma dignité de ne pas défailir comme un enfant. Mais qu'à l'avenir, le ciel me préserve d'aussi cruels tourments ! »

Une fois pour toutes, comprenons-le bien, le juste, le sage, le philosophe, comme il vous conviendra de l'appeler, n'est point un être en dehors de l'humanité ; il n'a perdu ni le sentiment de la douleur, ni celui de la jouissance. Seulement, ayant cultivé sa raison plus que ne l'ont fait ses semblables, il peut, grâce à l'élévation et à la solidité de ses principes, supporter avec placidité et sérénité les plus terribles épreuves de la vie. Sans doute il souffre, et cette souffrance même constitue le mérite du vrai philosophe.

Maintenant revenons à notre idée de justice.

L'idée de justice sous-entend un être intelligent qui la rend, un être intelligent qui l'obtient. On ne s'imagine pas, sans tomber dans l'absurde, qu'une force inconsciente administre la justice, puisque cette der-

nière, pour s'exercer, réclame l'examen, la comparaison, le jugement : trois opérations de l'esprit.

Mais dans l'humanité, celui qui rend la justice l'exige aussi pour lui-même ; la justice humaine devient alors un échange, une réciprocité. Malheureusement la justice humaine, bien que mutuellement exercée n'est que relative, partant de là incomplète, défectueuse ; il faut donc recourir à la justice absolue qui redresse la justice humaine, la complète et la parfait. Cette justice absolue ne demande aucun retour ; tout le monde a besoin d'elle, elle n'a besoin de personne ; elle est par elle-même la loi, l'intelligence ; elle se suffit à elle seule, elle donne mais ne reçoit point. On l'a appelée communément Etre Suprême, *Dieu*.

II

Depuis le commencement du monde, ou pour m'expliquer plus exactement, à partir des temps que nous pouvons pénétrer, grâce aux vestiges traditionnels et monumentaux, nous voyons que les hommes se sont obstinés à croire que l'univers ne s'était pas fait tout seul.

Bien que la science se soit formée, découvrant successivement les forces de la nature et les propriétés de la matière, la majorité tant instruite qu'ignorante a continué à reconnaître un auteur universel ; appréciant que ces forces de la nature et ces propriétés de la matière ne pouvaient toujours être que des causes secondes.

Du reste, un des plus illustres représentants de la science, Newton, ému encore de l'importante découverte qu'il vient de faire, s'écrie enthousiasmé : « Tout révèle

dans la nature la nécessité d'une création et d'un créateur. » Ce que Newton affirmait là, bien d'autres devaient l'affirmer après lui.

Notez bien, ici, qu'il ne s'agit pas d'esprits rêveurs, enclins aux aberrations de la métaphysique, mais d'esprits positifs, scientifiques, avides de certitudes, amoureux de la vérité, s'appuyant sur des observations, des expériences, des faits, vivant enfin dans l'intimité de la nature ! Est-il supposable que des génies de cette taille, aveuglés par une crédulité inexplicable, n'aient pas au moins soupçonné que Dieu pouvait bien n'être qu'une *hypothèse inutile* ?

Sans doute, il n'est pas de siècle, il n'est pas d'époque où de petits groupes n'aient nié l'idée d'un créateur. Sous le nom de secte, d'école, une poignée de gens ont éprouvé le besoin de dire non, quand tout le monde disait oui, sans arriver jamais à s'étendre et à se populariser.

Le dix-huitième siècle si douteur, si démolisseur, donna une double affirmation de Dieu par la voix individuelle : Voltaire, Rousseau ; par la voix collective ; l'Encyclopédie.

Ainsi, malgré l'impétuosité du matérialiste Diderot, contenue, il est vrai, par le scepticisme plus réservé de d'Alembert, l'Encyclopédie proclama Dieu dans plusieurs articles de première importance intitulés : DIEU, ATHÉISME, L'HONNÊTE. On emprunta même au subtil Fontenelle des preuves physiques sur l'existence de Dieu. Sans doute, ces articles ne furent signés ni Diderot, ni d'Alembert.

Malgré le mérite des hommes qui travaillèrent à l'Encyclopédie, dont les tendances étaient incontestablement athées, on est forcé de reconnaître que Voltaire accapara son siècle à lui tout seul ; il l'a influencé,

dominé. On n'a pas dit : le siècle de l'Encyclopédie, les encyclopédistes, pour désigner les partisans des idées philosophiques du temps ; on a dit le siècle de *Voltaire*, les *voltairiens*, l'esprit *voltairien*, les idées *voltairiennes*, et on le répète encore aujourd'hui.

Évidemment, pour qu'un homme ait régné non seulement dans un siècle qui était le sien, mais encore dans le siècle suivant, pour que ses idées et sa forme n'aient ni changé, ni veilli, il faut que cet homme ait possédé à un degré supérieur les qualités essentielles de l'intelligence. Voltaire eut en partage le génie du bon sens et un style inimitable pour l'exprimer.

Voltaire est sincère et profond déiste.

Ses œuvres philosophiques, littéraires, politiques, portent l'empreinte de sa conviction. On trouve dans ses ouvrages mille passages qui la décèlent. Dans une lettre adressée au prince de Prusse, à propos du libre arbitre : « Une fois, dit-il, l'existence de Dieu reconnue et elle l'est *invinciblement*, » etc. ; dans son *Dictionnaire philosophique*, à l'article Morale, il écrit : « La morale est une, car elle vient de Dieu qui est un. » Jusque sur la scène, l'idée de Dieu lui fournit les passages les plus chaleureux, les plus sublimes. Et, bien que la manie de notre temps se porte vers la critique du déisme, Voltaire est resté, comme nous l'avons déjà prouvé, aussi sympathique, aussi populaire, aussi brillant et aussi solide que par le passé.

On va s'écrier : « Voltaire était de son temps ; depuis lui la science a marché ; s'il revenait à présent, il modifierait sans nul doute beaucoup de ses jugements, et très probablement, il cesserait de croire à Dieu : l'idée de Dieu n'est pas conforme à la science. »

Certes, voilà un argument invincible. Les amateurs du Divin sont réduits au silence ; on leur annonce

majestueusement que la notion de Dieu n'est point scientifique ; donc elle est inacceptable, et il est impossible de faire reposer sur une hypothèse invérifiable, sur une conception imaginaire, le système entier de la société.

A peine émise par quelques savants téméraires, cette affirmation hasardée est acclamée, colportée par une foule d'ignorants, dont les plus malins se souviennent, avec orgueil, qu'à la leçon de science prise dans leur jeunesse au collège, ils rinçaient, avant l'arrivée du professeur, les cornues et les récipients. Voilà tout ce que leur mémoire a conservé de leurs études scientifiques. Aussi sous l'apparence de la science, prennent-ils pour de l'argent comptant les hypothèses les plus ridicules, les systèmes les plus absurdes, les conclusions les moins justifiées. Incapables d'exercer par eux-mêmes une judicieuse critique, ils s'en vont répétant solennellement à tort et à travers : « La science donne raison de tout, » et les badauds de s'extasier.

Remarquez encore que cette société soi-disant sceptique, anxieuse de certitudes et de réalités, se laisse persuader et duper par le premier charlatan venu. Qu'un médecin étranger, plus ou moins *teinté*, secoue sa poche avec effronterie en soutenant qu'elle est remplie de secrets médicaux, elle lui donnera son argent et lui confiera sa santé. Qu'un trombone de régiment passe, se logeant tout à coup dans la tête qu'il est doué de vertus curatives, il rencontre aussitôt des milliers de croyants. Sans aucune preuve, on admet la possibilité du phénomène, on fait procession devant la porte du guérisseur, on se pousse, on se heurte, c'est à qui entrera le premier dans la bienheureuse maison.

Le plus pénible est de compter parmi cette masse

crédule des gens qui ne manquent, à l'occasion, ni de prudence, ni de bon sens.

Et malgré cette disposition des esprits, on persiste à déclarer que l'idée de Dieu n'est pas scientifique. Elle ne l'est ni plus ni moins qu'autrefois, et les progrès de la science contemporaine ne l'ont point ébranlée.

Depuis deux cents ans, — il est urgent d'insister sur ce point, — on n'a pas acquis une vérité scientifique de nature à porter un préjudice à l'idée de Dieu ; et l'opposition qu'on lui fait ne s'est pas enrichie d'un argument nouveau ; l'attaque en est réduite aux vieilles objections.

La perpétuelle ambition de certains savants est d'affirmer les lois de l'univers et de nier le législateur. Ils expliquent ainsi le mécanisme de la nature : « La matière se pose ses lois, les molécules se groupent, se rassemblent, en vertu d'une affinité, d'une attraction naturelle. »

Qu'il y ait une affinité, une attraction, que le propre de la matière soit de se transformer et de produire, je l'accepte. Mais comment cette matière dénuée d'intelligence peut-elle régler et varier ses opérations ? Comment ne dépasse-t-elle pas la mesure et n'amène-t-elle pas plus souvent, par ses transformations incessantes et irraisonnées, des monstres à la surface du globe ? N'est-il pas inconcevable, prodigieux, que cette matière, sans le savoir, sans s'en douter, ait des arrêts, des stations savantes ; lesquelles figurent des genres, des espèces distinctes et toute cette éblouissante gradation qui va du minéral au végétal, du végétal à l'animal, de l'animal à l'homme ; montrant toujours, dans la série des choses et des êtres, chaque espèce plus parfaite que celle qui la précède et inférieure à celle qui la suit ?

— Que voici une matière bien avisée, et combien elle a de ressemblance avec l'esprit !

Enfin, par quel raisonnement puissant me persuaderez-vous qu'un agrégat fortuit de molécules inconscientes puisse former une conscience humaine ?

Imaginer que plusieurs éléments privés d'une même qualité fournissent en se réunissant cette même *qualité*, équivaut à affirmer, en économie, qu'en perdant sur chaque objet, on gagne sur la totalité.

Multipliez 0 (zéro) au carré, à toutes les puissances possibles, la somme ne vous fournira toujours que 0 (zéro). Multipliez, autant de fois que vous voudrez, une privation par elle-même, le résultat de votre opération ne sera qu'une privation et jamais une abondance.

Règle générale, la matière ne pense pas ; prenez-la à l'état solide, liquide ou gazeux, elle demeure toujours dépourvue d'intelligence, de connaissance, de sentiment. Cependant, quelques êtres formés uniquement par elle jouissent du sentiment et de la pensée.

La matière donne donc plus qu'elle ne possède. En ce cas, il y a contradiction.

Vous dites : « Les molécules prises en particulier n'ont pas la faculté de penser ; seulement, combinées dans un certain ordre, elles produisent la pensée. La vie apparaît avec l'organisme, l'intelligence surgit avec l'appareil nerveux ; plus l'appareil nerveux est complet, plus l'être est pensant. » De là cet énoncé : « La fonction du système nerveux est dynamique et gouvernementale ; le système nerveux est l'organe de la vie psychologique, il est le théâtre où se passent les phénomènes moraux ; c'est à lui seul que la méthode scientifique nous oblige à rapporter tout ce que les métaphysiciens ont attribué à une entité abstraite... l'âme. »

Je l'avouerai avec franchise, cet énoncé-là ne me tire point d'embarras ; il a les faux airs d'un renseignement. En réalité, il ne m'apprend rien.

L'appareil nerveux est composé de matière ; que cette matière soit plus ou moins élaborée, peu m'importe. Je sais qu'en dehors de l'organisme, la matière ne donne nulle part une manifestation intellectuelle. Rigoureusement, je puis ne voir dans cette rencontre de l'appareil nerveux et de la pensée qu'un phénomène de *concomitance*. Tout en reconnaissant que le système nerveux est le signe caractéristique de la pensée, s'ensuit-il qu'il produise, engendre la pensée par son unique puissance ? Ne peut-il pas n'être qu'un auxiliaire, qu'un organe, qu'un mécanisme obligé ? Une machine produit le mouvement par un certain agencement de ressorts ; est-elle le mouvement lui-même ?

Les positivistes me diront : « Pourquoi chercher une cause invisible, lorsque vous avez sous les yeux les causes visibles ? »

Je répliquerai :

Ces phénomènes qui me frappent les yeux me m'expliquent pas ce que je désire savoir ; je ne les considère point comme des causes. Si la pensée, reprendront-ils, tenait à un principe étranger à la matière, en analysant un cerveau, nous en constaterions la trace. Or, notre analyse nous donne simplement l'eau, l'albumine, la cholestérine, la potasse et la graisse phosphorée. Nous sommes alors autorisés à croire que ces éléments combinés dans l'organisme sont les véritables générateurs de la pensée.

Nous répondrons : La pensée est la propriété d'un principe spirituel, animique ; ce principe ne tombe pas sous les sens ; il est invisible et impalpable ; il ne peut être saisi que par l'esprit et par la raison ; je ne

puis sans inconséquence réclamer la vision d'un principe immatériel, puisqu'il n'a ni forme, ni apparence. Il est d'ailleurs peu digne d'accorder aux sens de la vue et du toucher une entière prépondérance sur les témoignages du sentiment et de la raison.

D'autre part, pourquoi cette aspiration constante, perpétuelle, vers un être infini en puissance et en bonté, serait-elle une aberration de l'humanité, puisque le fait expérimental nous autorise à croire le contraire ? Quel instinct nous a donc trompés ? Les aspirations familiales et sociales n'ont-elles pas été conformes à nos destinées ; ne nous ont-elles pas procuré des chances de progrès et de bonheur ?

Mais parmi les raisons péremptoires en faveur de l'existence de Dieu, celle-ci me paraît décisive. N'est-il pas irrationnel de supposer qu'une vérité existe et qu'il n'y ait pas en regard d'elle une intelligence proportionnelle pour la saisir et pour la pénétrer ? Quant à moi et à l'univers, je ne sais rien ; il m'est impossible de connaître comment j'ai un corps, une intelligence, une naissance, une vie, une mort. J'interroge ; tout le monde l'ignore comme moi, et le comble de l'extraordinaire, c'est que la cause qui m'a formée ne le sait pas davantage.

Qui donc le sait alors ?

Pour conclure, dès qu'on quitte la notion de Dieu, au lieu de simplifier et d'éclaircir la question, on l'obscurcit et on l'embrouille. Si l'existence de Dieu offre des difficultés, la négation de Dieu implique des absurdités, ce qui est pis.

Maintenant nous allons nous efforcer de faire justice d'un des arguments les plus accrédités contre l'idée de Dieu.

Quel Dieu entendez-vous ici, exclame-t-on de tous

côtés ? Est-ce le Dieu qui fit massacrer vingt-cinq mille israélites dans le désert ? Est-ce le Dieu de la scolastique et de l'inquisition, au nom duquel montèrent sur le bûcher des légions d'innocentes victimes ? Est-ce dans ce type divin que nous puiserons des inspirations d'humanité et de sociabilité ?

Messieurs, mesdames, il n'y a qu'un Dieu. La conception de Dieu est toujours la même. Elle a jailli du cerveau et du cœur d'hommes bien pensants : il faut croire que les hommes bien pensants n'ont jamais manqué à l'humanité.

Fouillez l'Orient, l'Occident, consultez les monuments, les vieilles archives, et vous rencontrerez l'idée d'un Dieu bon, miséricordieux, nettement formulée. Observons bien toutefois que cette expression de la Divinité est d'abord le fait d'une âme d'élite, découvrant dans un élan sublime les hauteurs de l'infinie perfection.

Une fois tombée dans la masse vulgaire, inculte, cette belle notion de Dieu se détériore et se vicie ; prématurée, hâtive, elle indique une époque à venir ; elle est plus une espérance qu'une réalité ; les conditions nécessaires à son développement lui font encore défaut.

Les promulgateurs de cette grande vérité divine se voient bientôt contraints de concéder aux exigences de la situation ; ils s'aperçoivent qu'on n'expulse pas en un tour de main les préjugés, les usages d'un peuple. D'ailleurs, eux-mêmes, malgré leur supériorité intellectuelle, ne s'en affranchissent pas entièrement ; ils trempent toujours par un pan de leur manteau dans les erreurs et les habitudes de leur époque.

Platon, Aristote, immenses génies, esprits avancés, n'ont-ils pas ratifié l'esclavage ?

Quel était donc le peuple hébreu avant Moïse ? Ne le voyons-nous pas grossier, brutal, sanguinaire ?

A coup sûr, mon intention n'est pas de justifier le massacre des vingt-cinq mille israélites. Pour mon compte, je désire qu'on ne massacre absolument personne. Mais, je le sais, l'histoire me le montre, les organisateurs de société, les chefs d'Etat ne se font pas scrupule d'ordonner quelques unes de ces boucheries sous le prétexte *très contestable* de servir la cause de la civilisation.

De nos jours encore, il me semble qu'on envisage avec assez de sang-froid et sans trop de répugnance les idées de destruction humaine.

Qu'était donc aussi la société avant Jésus ? Une société érudite, élégante, luxueuse, mais profondément dissolue ; agitant les grandes questions par amour de la dialectique ; on ne peut plus dépravée dans ses actes, cruelle par habitude, humaine par caprice et par exception ; parlant de droit, étudiant le droit, et le violant à chaque instant dans l'esclavage. Cette société raffinée se repaissait des égorgements du cirque ; elle mettait en croix un esclave ou le faisait jeter au vivier parce qu'il avait cassé un cristal ; la jeune patricienne, pour se distraire de l'ennui des longs apprêts de la parure, enfonçait des poinçons d'or dans les chairs frémissantes de ses esclaves.

Or, ne l'oublions point, notre ère s'est ouverte avec les débris corrompus de la société romaine et l'élément barbare. Était-il supposable que cette nouvelle combinaison pût réaliser tout à coup, sans déviation, sans errement, l'idéal de charité ?

Lorsque, pendant des siècles, des habitudes sanguinaires se sont maintenues dans les consciences, il faut une longue série de générations pour atténuer ces

instincts que l'usage a rangés au nombre des premières exigences de la nature.

Aussi que de retours vers ces appétits féroces, vers ces sanglantes fêtes ! La cruauté latente, honteuse de s'avouer, se déguisait sous les dehors d'une rigoureuse orthodoxie et cherchait sa proie dans l'hérésie et le sortilège. Alors, tout comme aux jeux du cirque, grands et petits assistaient avec délices aux horreurs de l'*auto da fé*. Et c'est encore ainsi qu'aujourd'hui une foule, parmi laquelle la majorité n'est pas toujours ignorante, passe une nuit à la belle étoile, malgré les intempéries de la saison, pour attendre l'heure fatale où une tête doit tomber sous un hideux couperet.

Du reste, dans ces persécutions citées tout à l'heure, la politique n'a-t-elle pas joué son rôle, ne s'est-elle pas introduite sous le masque de la religion ? N'a-t-elle pas fait valoir l'autorité du dogme, lorsqu'elle ne pensait qu'à l'ambition ?

Et toutes les passions humaines, qu'en dites-vous ? Ne sont-elles pas venues aussi encourager ces horreurs par leur concours ?

De quel droit rendez-vous l'idée de Dieu responsable de vos forfaits politiques et sociaux ?

Au contraire, aucun grand mouvement humanitaire et social ne s'est accompli dans le monde sans être patronné par l'idée de Dieu. S'agit-il d'expulser les dévergondages du polythéisme et les confusions du charlatanisme sophistique, Socrate se lève et proclame le Dieu juste et bon, le Dieu de la *raison*.

Plus tard Jésus paraît et prêche l'égalité, la fraternité, au nom du Dieu juste et bon, du Dieu de la *raison*.

Au seizième siècle, Luther défend la cause de la liberté humaine en invoquant le Dieu juste et bon, le Dieu de la *raison*.

Deux cents ans après, Voltaire livre une croisade contre la superstition et l'hypocrisie ; il en appelle au Dieu juste et bon, au Dieu de la *raison*.

Enfin, en 93, Robespierre comprend qu'il est nécessaire de représenter la raison autrement que par une prostituée, et on fête l'Être suprême, c'est à-dire le Dieu juste et bon, le Dieu de la *raison*.

Ne dites donc plus que l'idée de Dieu est sans virtualité, sans efficacité.

III

Et à présent, voulez-vous savoir le véritable motif de cet acharnement actuel à éliminer Dieu ? Le voici.

Le parti libéral, démocratique, croit en cela servir la cause de la liberté.

« L'idée de Dieu, dit-il, nous amène forcément le sacerdoce et le César, c'est-à-dire l'interdiction du libre examen et le despotisme — deux *hontes* contre lesquelles nous réagissons de toutes nos forces ; — supprimons Dieu, nous évincerons du même coup le sacerdoce et le César ; sinon, renonçons à la liberté. Nous avons eu le tort, ajoute-il, soit par mégarde, soit par complaisance, de laisser encore debout au jour du nivellement général la caste la plus altière, la plus influente. Elle prétend quand même au monopole de la vérité ; elle s'arroge le droit de l'exégèse, elle fulmine contre tout enfant de Descartes désireux de raisonner par lui-même. »

« A coup sûr, quelles que soient les protestations, les alarmes, les lamentations de la caste en question la société ne remontera pas le courant ; elle ne reviendra pas aux sanctuaires de l'Inde et de l'Égypte. La vérité n'est pas le partage d'un groupe, d'une fraction

tout le monde a le droit de l'atteindre ; la seule initiation, c'est la science.

« Pour nous, parti libéral, notre devoir est d'aller au progrès par le chemin le plus court. Abrégeons, choisissons de préférence les moyens les plus prompts, les plus énergiques. Le clergé nous opprime, il gêne notre essor, éliminons Dieu : plus de Dieu, plus d'autels ; plus d'autels, plus de prêtres.

« Et d'ailleurs, quel Dieu nous présentez-vous, ô doctrine ! un Dieu arbitraire, capricieux, qui a ses nerfs, ses petits chéris et ses grands réprouvés.

« Nous aimons mieux nous priver de Dieu que d'en avoir un pareil.

« Vous nous accusez de matérialisme, mais c'est nous, matérialistes, qui faisons la part la plus large à l'esprit. Nous vulgarisons la science, nous donnons toute autorité à la raison, tandis que vous, ô spiritualistes, vous absorbez l'esprit par la crédulité et par la soumission, vous refoulez la raison humaine, vous la déclarez une *folle*. »

Tels sont les griefs du parti démocratique, griefs qui, bien que fondés, ne justifient pas les mesures violentes auxquelles ont recours les démocrates.

Il faut se garder de saper la vérité, bien que l'erreur s'y attache, et de supprimer en même temps ce qui est bon et ce qui est nuisible. Doit-on abattre le rosier sous prétexte de tuer la chenille ?

Aussi, dirai-je aux libéraux : « Laissez l'excès à vos adversaires, laissez-les se discréditer par leur ton impérieux et altier. En devenant excessifs, vous plongez dans la défiance une foule d'esprits qui seraient, sans vos exagérations, très disposés à vous suivre. »

Pour moi, je voudrais qu'on dégagât l'idée de Dieu de l'idée des sacerdoces.

Les sacerdoces sont représentés humainement, ils ont des intérêts humains qu'ils défendent par des moyens humains, — ici humain n'est pas toujours synonyme de doux.

Je termine.

Il ressort de ces considérations qu'à partir de la formation des sociétés, l'idée de Dieu et l'idée morale cheminent de front ; ces deux idées semblent même s'engendrer tour à tour ; quand on atteint l'une, on est sûr d'arriver à l'autre. Toutes les fois qu'on tente de les séparer, on leur fait perdre de leurs forces. Nous avons tous au dedans de nous-mêmes les notions de beau, de bien, de juste, de parfait, jusqu'à l'absolu.

Comme nous n'avons jamais vu une qualité, une vertu qui ne fût l'attribut d'un être, nous concluons, assez logiquement, que la vertu portée au plus haut degré est la propriété de l'être par excellence résumant à lui seul toutes les perfections. Cet être souverainement supérieur, dont nous avons le sentiment sans en avoir la vision, excite notre enthousiasme, notre admiration, notre amour. Et comme nous sommes d'une nature expansive, nous manifestons au dehors cette admiration, cet enthousiasme, cet amour. Cette manifestation n'est pas autre chose que la religion.

Dans nos rapports humains, nos sympathies, nos affections les plus intenses sont dues à ce reflet de perfection que reçoit à un instant donné une certaine personne. De là les expressions d'ange, de divinité, dont nous usons à son égard ; exagération légitimée par nos besoins de perfection infinie.

Je maintiens qu'il nous est impossible de nous soustraire à l'influence de l'idée divine ; notre indépen-

dance n'est qu'une illusion, notre esprit conserve des empreintes indélébiles de la conception religieuse. A notre insu, nous reportons dans nos systèmes purement scientifiques les sentiments, le langage, les habitudes qu'elle a suggérés aux générations ; seulement, ce sentiment, ce langage, ces habitudes, détachés des principes qui les ont engendrés, n'ont plus aucune raison d'être. Étrange phénomène ! quoi qu'on fasse, la religion reparait toujours, mystique ou rationnelle.

Saint-Simon façonne une doctrine et il omet Dieu. Plus tard, il sent la nécessité de réparer son oubli ; ses disciples établissent un culte, des cérémonies.

Auguste Comte appelle les religions des institutions d'époques *enfantines* ; il considère Dieu comme une fiction digne de l'humanité adolescente. Pourtant, à son tour, contraint par une force instinctive, il manipule avec la collectivité une sorte d'entité infinie et éternelle appelée *grand être humanité* ; il crée un sacerdoce, des grands-prêtres, et ses disciples orthodoxes finissent même par adorer *ses chaussettes*.

On a répété sur tous les tons : « L'idée de Dieu n'est point universelle, puisqu'il existe des peuples qui professent l'athéisme et dont la société est florissante et prospère. » On sous entend par là le peuple japonais.

Eh bien, franchement, est-il une nation occidentale en droit d'envier quelque chose à cette civilisation japonaise ? D'ailleurs, êtes-vous certains que le Japon soit athée ? Possède-t-on suffisamment le bouddhisme, a-t-on bien compris le sens du mot Nirvana ? L'ambition du bouddhiste, prétend-on, est d'arriver au néant.

Le péché, suivant la doctrine de Bouddha, condamne le délinquant à subir dans une autre vie une nouvelle épreuve.

S'il ne se purifie pas dans l'une de ses existences, il est voué à une transmigration infinie. Il peut se délivrer de cette série de naissances et de morts en s'imposant des privations et en professant l'ascétisme.

Il croit donc à une puissance supérieure capable de condamner et d'absoudre, sensible à la prière, touchée de la pénitence et des macérations des mortels, ayant de plus la volonté et le pouvoir de les exaucer.

Si l'ascète ne se trouvait qu'en face de la nature inconsciente et des lois fatales, ses renoncements et ses abnégations seraient stériles, puisque la transmigration représenterait une évolution nécessaire qu'aucune prière ne saurait conjurer. La doctrine japonaise serait donc insensée, si elle ne confessait un Dieu.

L'idée de Dieu est, pour nous autres humains, féconde en vertus. C'est en vain qu'on m'opposera que des hommes en possession d'une saine conception de Dieu n'en sont ni plus justes, ni plus tempérants pour cela ; je n'aurai qu'une seule chose à leur dire.

Une idée n'impressionne pas tous les esprits au même degré, elle reste souvent à la superficie de l'être, nature molle et inattentive ; il faut, pour que cette idée germe et porte des fruits, qu'elle pénètre jusqu'à ce centre, jusqu'à ce foyer intérieur où s'élaborent les idées, où se forment les révolutions, où se détermine la volonté.

Dans les cours de science, d'histoire, de littérature, la leçon du professeur est la même pour tous les élèves. Combien est différente la façon dont chaque auditeur la reçoit ! Les uns sortiront de cette leçon tels qu'ils étaient auparavant : ils n'en ont pas retenu un *iota* ; d'autres en ont saisi quelque chose ; d'autres

enfin auront tout absorbé, tout assimilé, tout transformé.

Et de ce petit nombre sortiront de grands artistes, de grands savants, de grands écrivains, parce que toutes les grandes choses sont toujours représentées par ces minorités glorieuses qui illustrent un siècle et rachètent ses médiocrités, ses faiblesses, ses crimes même, par leur savoir, leur talent, leur génie et leur vertu.

Du jour où les esprits les plus distingués d'une époque laisseront choir de leur cerveau l'idée de Dieu, toute la société ira à la dérive.

Dès que l'homme se dit issu de la matière, il est en droit de légitimer ses penchants les plus bas, et de les suivre ; il est conforme à son auteur.

Au contraire, lorsque l'homme croit avoir en lui une particule divine, ses forces se décuplent, rien ne lui paraît impossible, il a confiance dans son génie ; il aborde toutes les questions, il tente les entreprises les plus périlleuses, il surmonte tous les obstacles ; il porte en lui l'immortalité.

Que tous les devoirs m'incombent, s'écrie-t-il, je suis de taille à les remplir ; et moi aussi je puis répéter avec le poète : Ma tête va frapper les astres.



LA PAROLE LIBRE (1)



MESSIEURS, MESDAMES,

Dans les circonstances actuelles, devant cette effervescence, cette exubérance et, je dirai plus, ce débordement de la parole, en présence des faits considérables qui se sont accomplis sous son empire, il me semble qu'à l'occasion de la réouverture des conférences, je ne suis pas libre de choisir mon sujet, mais qu'il s'impose de lui-même. Aujourd'hui il est fortement question de la parole. Eh bien ! traitons de la parole. D'ailleurs l'éloquence libre donne lieu à tant d'appréciations contradictoires et à tant de contestations que l'instant est opportun de rétablir la vérité et de rectifier certains jugements portés à la légère.

Oui, malgré les incomparables services que nous a rendus, que nous rend et nous rendra toujours cette admirable faculté de la nature humaine, la parole a beaucoup d'ennemis ; elle est un objet de suspicion, une sorte d'épouvantail pour un grand nombre de personnes.

Le parti conservateur prétend que donner un libre essor à la parole, c'est ouvrir la porte à toutes les aberrations, à tous les délires, à toutes les insanités

(1) Conférence faite à la salle des Capucines le 4 nov. 1869 et publiée pour la première fois.

des cerveaux humains. Le régime des orateurs, disent les gens de ce parti, c'est le régime des turbulences, des transports inattendus et irréfléchis, enfin des tumultes populaires. Donc ils accusent la parole d'être l'instrument préféré des utopies, des sophismes, des passions subversives; ils accusent la parole d'être l'inspiratrice des désordres, des bouleversements, des révolutions, et ils concluent ainsi: Toute nation chez laquelle la parole est prépondérante est une nation perdue.

Tous les ans, Messieurs, à la rentrée des Chambres, — je ne l'ai pas entendu une fois, mais cinquante fois — des gens, et non pas des sots, non pas des gens dépourvus de bon sens et d'éducation, viennent nous dire: « Ah! c'en est fait de notre tranquillité: les bavards sont revenus. »

Les bavards, ce sont les députés, y compris les plus grands orateurs. Tel est le langage des conservateurs; et il ressort de toutes ces préoccupations, de toutes ces inquiétudes, de tous ces doutes, il ressort, dis-je, une idée fixe: c'est l'idée d'ordre.

L'ordre, vous le savez, comme on l'entend généralement, signifie la tranquillité et la sécurité établies par la surveillance administrative des pouvoirs constitués. Cette sécurité garantit tant bien que mal au citoyen sa personne, ses intérêts, sa situation; cette tranquillité publique favorise en général les transactions de toute sorte; enfin elle est considérée, à juste titre, il faut le dire, comme un état indispensable à la prospérité générale.

Eh bien! Messieurs, en vue de cet ordre et pour le maintenir, les conservateurs ont imaginé je ne sais quel idéal social; si je disais le mot *pétrification*, ce serait peut-être un peu dur, mais ils rêvent une sorte

de mouvement sur place ou d'évolution rotatoire assez semblable à celle d'un écureuil dans sa cage. Laisser parler la voix officielle, laisser écrire la plume officielle, les accueillir de tous côtés par des applaudissements et des approbations, ne rien changer à ce qui est, ne jamais revenir sur ce qui a été dit, telle est leur devise, tel est leur rêve.

Sans doute ce rêve, cet idéal, dénotent une interprétation étroite, une conception superficielle et bornée de l'ordre. L'ordre matériel, l'ordre extérieur est utile et nécessaire, nous le reconnaissons ; nous sommes aussi des conservateurs ; seulement nous différons d'avis sur les moyens de conservation. Rien de plus malheureux, en effet, — nous le répétons pour qu'on l'entende, car on pourrait m'attribuer des opinions que je n'ai pas, — rien de plus malheureux que l'arbitraire populaire. Je déteste tous les arbitraires ; tous sont odieux, et celui-là autant que les autres. Les perspectives de pillage et de carnage sont toujours peu rassurantes. On craint, et avec raison, de voir des positions, légitimement acquises par quinze ou vingt ans de travail, tout à coup compromises ou ruinées. Triste, très triste ! C'est là une de ces situations dont on cherche à sortir, souvent au prix des plus grands sacrifices, au prix de la dignité d'une nation.

Mais si nous voulons tous maintenir l'ordre, qui nous est si cher et si précieux, j'en sais le moyen. Il faut un peu élargir ses idées, il faut remonter à un ordre supérieur, à l'ordre essentiel, suivant la nature des choses, c'est à dire qu'il faut faire un classement suivant la loi naturelle. Toutes les fois que les choses sont mal distribuées, ne nous y trompons pas, l'ordre public sera troublé, parce que chaque chose tendra invinciblement à reprendre une position normale. A

coup sûr, si l'on a la maladresse de résister à ce mouvement, on provoquera nécessairement des chocs et des bouleversements. Si on le favorise au contraire, tout se passera doucement et sans accrocs.

Mais, me dira-t-on, comment connaître la nature des choses ? qui la révèle ? — La connaissance de la loi. — Et quelle loi ? — La loi humaine, la loi divine, la loi rationnelle. Comme aujourd'hui certaines personnes se blessent et se froissent quand on prononce seulement le mot divin, je me sers de ces trois termes pour désigner un même objet et une seule idée : comme cela, il y en aura pour tout le monde. Je ne suis pas ici pour faire une conférence sur l'existence de Dieu : aussi je me servirai du terme de *loi naturelle*, qui me semble devoir rencontrer le moins d'opposition.

Connaissons-nous la loi naturelle ? La possédons-nous ? Nous ne sommes certainement pas étrangers à cette loi ; elle se présente à nous en axiomes et en formules, qui ne nous ont pas encore livré tous les secrets, tous les procédés de l'application et de la pratique. Dès lors il faut les rechercher, et le progrès ne consiste que dans cette marche indéfinie de l'ordre vers la nature des choses : le progrès est alors une série continue de modifications et de transformations. Le progrès est la loi conservatrice des sociétés. Vous savez très bien qu'une société qui ne progresse plus périlite, meurt, s'anéantit, c'est-à-dire qu'elle s'abîme dans une autre société, qu'elle y perd sa nationalité, son nom et jusqu'à sa race.

Le progrès s'effectue donc par la critique de tout ce qui est. Une fois que la critique a signalé les points défectueux d'une constitution et d'une organisation quelconque, l'œuvre d'organisation commence. Plus cette œuvre est lente et continue, plus elle est fruc-

tueuse, parce que les secousses sont toujours à redouter. Seulement, dès qu'il se produit une de ces crises violentes qui amènent des désordres inévitables, c'est qu'on n'a pas tenu compte de la parole, c'est qu'on a comprimé la critique, c'est qu'on a laissé s'amasser et s'accumuler les mécontentements, les rancunes, les indignations, les exasperations, et qu'à un moment donné tout cet amalgame a fermenté et fait explosion : c'est ce qu'on appelle une révolution.

Je ne viens pas dire que toutes les manifestations de l'opinion publique ne renferment que des vérités, de la raison et du bon sens ; j'avoue franchement que quelques réunions publiques me donneraient tort. Cependant, c'est là seulement qu'on peut trouver la raison, la vérité et le bon sens. C'est une question de triage ; il faut enlever la boue et prendre l'or qu'elle recouvre, parce que l'émission libre des opinions et des idées personnelles donne seule le diagnostic du mal régnant ; c'est là que les forces dirigeantes doivent non seulement puiser des enseignements et des inspirations, mais encore prendre leur itinéraire. Jamais dans l'histoire, ni moi ni vous n'avons vu que la liberté de la parole fût cause d'une révolution. Le contraire est la vérité. Jamais les pouvoirs ne sont tombés pour trop connaître l'opinion publique : ils sont tombés pour trop l'avoir ignorée.

Nous dirons donc aux conservateurs : « Etudiez mieux l'histoire ; vous nous paraissez l'avoir beaucoup oubliée ; vous ignorez ce qu'est l'ordre, l'ordre essentiel, l'ordre dans la plus haute acception du mot. Vous vous attachez à l'ordre extérieur, qui n'est qu'une résultante ; il faut monter plus haut. Il faut comprendre le progrès, qui est une loi de changement, de variation et de transformation. Ne vous intitulez donc

pas conservateurs, car vous êtes des destructeurs ; ne vous intitulez pas anti-révolutionnaires, car c'est vous qui provoquez la révolution. »

Sans doute la parole, comme toutes les forces, a des inconvénients, quand elle est mise à la disposition d'une conscience mauvaise et d'un esprit pervers. Rassurons-nous du reste. Quand une éloquence malsaine s'élève et se répand, tout à coup la vérité se dresse concurremment. La vérité a aussi ses défenseurs, ses adeptes, ses disciples : elle est forte ; elle ne manque pas d'arguments ; elle est d'autant plus lumineuse, d'autant plus invincible qu'elle est provoquée par l'erreur. Jamais Socrate n'aurait été si grand, s'il n'avait pas répondu aux sophistes ; et toutes les fois qu'il y aura des sophistes, il y aura des Socrates pour leur répondre : c'est une loi.

Mais, nous dit-on, qui fera ce discernement ? Qui ? La masse ignorante, le pauvre dénué des rudiments de l'instruction ? Eh bien ! instruisons-le. Je le prends tel qu'il est et je dis qu'il est capable de discerner la vérité de l'erreur. Il n'y a que l'erreur qui use de paroles redondantes ; quand les masses seront habituées à la parole libre, elles se formeront le jugement, et ceux qui les composent deviendront des connaisseurs.... et même des sceptiques. Il faut citer à l'appui cette parole de Luther — de Luther qui en valait bien un autre — qui disait à l'Electeur de Saxe : « N'entravez pas le ministère de la parole qui est plus puissant que vos campagnes et vos batailles ! Si nos ennemis ont raison, ils triompheront quand même. Si nous avons raison, nous ne devons craindre ni eux ni personne. Laissez parler et que les idées se choquent librement : de là naît la vérité. »

Messieurs, faire l'historique de la parole, c'est énumérer les phases les plus glorieuses de l'humanité, c'est-à-dire toutes les époques de progression et d'agrandissement qui ont marqué dans la mémoire des hommes. Que nous évoquions le souvenir des événements les plus infimes comme les plus considérables, toujours la parole a la même influence. Les poètes par leurs odes, Orphée par ses chants — c'est la parole rythmée — enseignent les hommes. Socrate parle, Jésus parle, Mahomet parle, 1789 parle... ; car l'éloquence politique chez nous date de la Révolution. Sans doute la théorie a rendu de grands services ; c'est le premier intermédiaire qui ait donné de la consistance à la parole ; mais c'est la parole qui à son tour a donné la vie, l'action, le mouvement à la théorie ; et toutes les fois que l'heure des révolutions a sonné, la parole rentre en scène, elle exerce une action directe, elle saisit l'être sous sa double forme physique et morale ; seule elle a le don d'émouvoir, elle est le moteur par excellence ; dans tous les temps et tous les pays, c'est toujours à la source de la libre parole que les hommes sont venus boire l'enthousiasme. L'éloquence de Périclès contient pendant quarante ans les peuples de la Grèce ; la voix de Démosthène met des bornes à l'ambition de Philippe ; une phrase de Mirabeau décide de l'avenir de la France. Rien ne s'est accompli de grand dans ce monde sans l'intervention de cette puissance de la parole libre.

Je m'imagine, Messieurs, qu'en ce moment une grande partie de mon auditoire se dit : « Mais quelle pompeuse entrée en matière à propos de cette œuvre modeste des conférences ? N'est-ce pas un rapprochement écrasant pour elle que celui de ces grands mouvements soulevés par les orateurs de tous

les âges en regard de cette doublure de l'éloquence que l'on appelle la conférence ? Qu'a donc produit la conférence ? Elle n'a rien ajouté aux fastes de l'histoire ; tous les genres de discours étaient déjà représentés avant elle avec une supériorité glorieuse ; nous avons et nous avons de grands orateurs dans la politique, dans les sciences, dans les arts. »

Je reconnais que nous avons et que nous avons tout cela, oui tous les genres d'éloquence, mais à l'exclusion d'un seul, l'éloquence libre !

Cependant, me dit-on, et les orateurs de la gauche ? Je n'entends pas nier leur talent, mais je constate qu'ils n'ont pas l'initiative ni le choix des questions. Quand le conférencier a paru, il a pu choisir son sujet, et, si ce sujet était trop scabreux, sinon développer, au moins insinuer ses idées à son auditoire, tandis qu'à la Chambre l'orateur a son programme tracé. Aussi que d'inspirations particulières refoulées ? La conférence apporte son secours à l'initiative privée comme à l'esprit public, elle offre aux intérêts lésés les moyens de se défendre eux-mêmes. Il y a donc analogie entre les grandes époques de l'éloquence et la nôtre ; le mérite en moins, si vous voulez, il y a parité de situation. Toutes les grandes figures qui ont apparu aux époques de rénovation et de réformation, n'appartenaient point, il faut bien le dire encore, à la race officielle ; car le monde officiel n'est pas le plus souvent du parti du progrès. C'étaient de libres parleurs, ayant cette force subjective qui fait éclore en soi la conviction ; c'étaient aussi des penseurs qui avaient longtemps médité avant de prendre la parole, et qui ayant appris par leurs études qu'en philosophie et en morale il vaut mieux répondre que brûler, avaient la généreuse passion de communiquer à leurs contemporains le fruit de leurs méditations.

Lorsque les conférences ouvrirent la porte à un auditoire fait pour les écouter, elles furent accueillies avec faveur, parce qu'elles avaient le caractère de la spontanéité et une allure anti-officielle. D'abord on ne crut pas à leur avenir ; on les regardait comme le délassement à la mode ; cette fantaisie devait passer comme les manches à gigot ; c'était de bon ton. Elles avaient une tenue modeste ; c'étaient bien, il est vrai, des réunions publiques, mais qui n'avaient pas un grand caractère de publicité. Plus tard on essaya de donner de la stabilité à l'œuvre nouvelle. Un des plus riches financiers de Paris fit construire une salle fort jolie, trop jolie même, une de ces salles dont on dit que l'or vous pleut sur le dos. Elle n'avait qu'un défaut, celui d'être à deux fins, et elle tenait plus du théâtre que des conférences. Bien que la conférence fût effectivement installée à l'Athénée, des combinaisons musicales, des concerts l'empêchèrent d'y prospérer. Survint un homme qui, sans être capitaliste, eut l'intelligence des choses de son temps et le sentiment de ses tendances libérales et démocratiques : pour lui il ne fut pas question d'une affaire, mais d'une œuvre. « Nous pouvons relever les conférences » a dit M. Henry. Tout le monde l'a compris ; et la somme des efforts particuliers augmentent la puissance des efforts collectifs, il est arrivé à ouvrir une salle, je ne dirai pas majestueuse, ce serait de l'exagération, mais une salle que nous trouvons magnifique... surtout quand elle est pleine.

Ce signal donné, la propagation s'est faite avec la rapidité de l'incendie né d'une étincelle, et nous avons vu surgir les conférences et les conférenciers sur tous les points de la capitale. Ces chaires improvisées, les plus grands ne les ont pas dédaignées, parce qu'ils

ont compris que là est le véritable public. En effet, tout le monde ne peut pas être député ou professeur à la Sorbonne. Ceux qui avaient le plus plaisanté les conférences étaient ceux qui désiraient le plus en faire. C'est toujours ainsi, quand il y a succès.

Enfin, qu'ont-elles produit ? Si elles furent humbles d'abord, si elles furent raillées, elles peuvent maintenant s'attribuer l'honneur d'avoir, en propageant le goût de la parole, en répandant les idées de liberté et d'indépendance, été pour quelque chose dans le mouvement politique qui s'opère aujourd'hui. Elles ont aussi rendu d'autres services. Si, comme je l'ai dit, le but principal des conférences est d'ouvrir une carrière à l'initiative personnelle et de fournir une voix aux intérêts lésés, nous pouvons ajouter que cette tribune appartient à la femme : car de tous les intérêts lésés, c'est le sien qui est le plus lésé, et de tous les droits méconnus, c'est son droit qui est le plus méconnu.

On va me dire : « C'est donc là que vous vouliez en venir ? » Oui, je ne le cache pas, j'y viens sans détour par la force même de mon sujet. Il est question de parole libre. Eh bien ! je constate que la femme n'a jamais joui de ce privilège. Nous parlions tout à l'heure de l'ordre suivant la nature des choses. Or, la femme n'est pas classée suivant la nature des choses, elle n'a pas la place qu'elle doit occuper. Si elle avait joui de la libre parole, il y a longtemps qu'elle se serait fait rendre justice. Vous savez, Messieurs, que dans les Etats, lorsqu'une classe de la société est éliminée des assemblées, elle est du même coup spoliée, étouffée. C'est notre propre histoire.

A la femme toute chaire, toute tribune a été interdite ; la femme a été exclue de toute assemblée, la

femme n'a été admise à aucune délibération, à aucun débat. Notez bien qu'elle a été ainsi écartée de toute discussion non seulement sur la chose publique, sur les intérêts collectifs, mais encore sur ses intérêts à elle, sur les conditions de son existence, On a statué sur son sort, sur sa nature, on lui a imposé des conditions sociales sans lui laisser la faculté de réclamer ni de protester.

J'insiste. La femme n'a été représentée nulle part ; elle n'a jamais eu d'organe ; elle n'a jamais eu le droit de choisir des mandataires. Qui aurait-elle choisi, du reste ? Un homme ? A dire vrai, un mandataire n'offre de garanties que si ses intérêts sont identiques ou analogues aux intérêts de celui qu'il représente. Or vous, Messieurs, vous avez des intérêts contraires aux nôtres. Vous tirez profit de la négation de notre droit. Vous n'êtes donc pas dans de bonnes conditions pour le défendre.

La Chambre se renouvelle périodiquement et les sessions se succèdent. Il y a, dans cette assemblée, trois cents députés qui n'ont jamais soulevé la question des droits de la femme. Je sais bien qu'ils n'ont pas l'initiative ; mais enfin ils auraient pu en insinuer quelque chose. Ils ne l'ont pas fait : ils auraient cru déroger à leur dignité. Il y a quelques jours, je causais avec un député entrant et je lui disais : « Vous qui avez des idées très libérales, très larges et sympathiques à cette égalité des deux sexes que nous réclavons, qu'allez-vous faire cette année ? Allez-vous faire quelque chose ? » Il avait l'air gêné et embarrassé. « C'est bien grave, me répondit-il. C'est terrible de commencer le premier... Je ne sais pas... Je compromettrais mon sérieux. Vous ne savez pas ce que l'on dirait ? »

— Non, répliquai-je : qu'est-ce qu'on dirait donc ?

— On m'appellerait le député troubadour ! »

Ce qui est bien curieux, c'est qu'on a manié et remanié la condition civile et politique du citoyen. Pour cela, on remonte constamment à l'origine de son droit, on recherche de nouveaux titres à son indépendance, on ne considère jamais le débat comme clos. Mais sur la question du droit des femmes, on a pris la méthode inverse : on a fabriqué des règles fixes, immuables, définitives, pour confiner la femme dans une position subalterne. Cependant la raison humaine confesse qu'elle est faillible, imparfaite ; elle revient constamment sur ses arrêts pour les modifier, les annuler et quelquefois même les briser. Mais cette fois, du premier coup, elle a vu la vérité : faillible en tout temps, elle n'a été infallible que le jour où elle nous a déclarées incapables. Vraiment, Mesdames, nous n'avons pas de chance.

J'ai lu récemment, dans un journal, un grand article, qui s'adressait aux démocrates sincères, aux hommes justes et droits qui comprennent que la reconnaissance de l'égalité entre les deux sexes est une réforme nécessaire. Mais cet article était une critique. « Qu'est-ce que vous faites donc ? disait l'auteur. Quand il est question des intérêts du pays, du bien de la France, vous allez diviser vos forces en parlant de la femme ? Qu'est-ce que cela nous fait ? Occupons-nous donc de politique ! »

Il est question de politique en effet. Est ce que vous croyez par hasard que la politique est une spécialité ? A-t-elle, comme dans un magasin de nouveautés, son rayon spécial, ignoré de celui qui tient le rayon voisin ? Non, la politique appartient à l'ordre général des

idées, elle est la synthèse de tous les intérêts, elle est l'entente de la solidarité. Quand on fait de la politique, on agite forcément les questions sociales ; et quand on parle des questions sociales, on est bien obligé de s'occuper des membres qui composent la société ; on observe leurs tempéraments, leurs constitutions, leurs lois, leurs principes, leurs mœurs, leur éducation, les milieux dans lesquels ils sont placés. Vous voyez bien que la politique est vaste comme le monde. Elle embrasse tous les intérêts, tous les éléments de l'univers. Toute question y ramène. Et comment les hommes peuvent-ils faire de la vraie politique, quand ils se montrent disposés à ne pas s'occuper de la condition d'une moitié du genre humain, à négliger l'influence qu'elle exerce ? Cette façon de comprendre la politique a fourni jusqu'ici de nombreux prétextes aux faiseurs, aux escamoteurs et aux jongleurs. Aujourd'hui, je vous le dis, la question de l'égalité des deux sexes est non seulement très importante, mais encore très urgente ; elle est liée à tous les grands problèmes sociaux, et aucun d'eux ne sera résolu tant qu'on n'aura pas fait disparaître cette injustice sociale. Si on tarde à introduire cette réforme salutaire, on arrivera à une corruption dont il n'existe pas d'exemple dans l'histoire.

On va sans doute se récrier et dire que j'exagère. On m'opposera à peu près l'argument que voici et au-devant duquel je vais : « Si la corruption est un effet de l'assujettissement des femmes dans la société, comment se fait-il que, dans les sociétés qui ont précédé la nôtre, dans les civilisations antérieures, on ait constamment décrété et maintenu cette infériorité de la femme, cette inégalité des deux sexes ? Comment se fait-il que ces sociétés aient prospéré, qu'elles aient

produit de grands caractères, de grandes actions, de grandes vertus, qu'elles aient brillé par les arts, par les lettres, par les sciences ? Si l'infériorité de la femme en société avait été une cause de corruption, ces sociétés n'auraient pu se développer. Vous voyez bien que vous êtes dans le faux et qu'il vous faut remonter à quelque autre cause. »

Je réponds : Ces sociétés, bien qu'à l'apogée du développement intellectuel, faisaient marcher de front l'injustice avec la justice. Aucune démocratie, dans l'antiquité, n'a connu la justice. Sparte, Athènes même ne méritaient pas d'être appelées des démocraties. Ni Solon, ni Lycurgue n'étaient des démocrates ; ils n'ont pas même été des libéraux, car ils ont maintenu l'esclavage, ils ont institué des castes. Rome non plus à l'époque républicaine, n'a été une démocratie : elle aussi avait l'esclavage, ce ver rongeur, ce principe morbide. Comment se fait-il que ces grandes époques d'épanouissement intellectuel n'aient pas conçu une idée nette de la justice ? Pour s'en rendre compte, il faut remonter aux dogmes. Il y avait des dogmes supérieurs, dont l'influence s'étendait sur toute l'organisation sociale. C'étaient les dogmes de la transmigration et de la préexistence des âmes, toujours revêtus d'un caractère d'expiation, le dogme de la fatalité et le dogme de la grâce. C'était très commode. Avec ces dogmes, on expliquait tout, on justifiait et on légitimait toutes les inégalités, toutes les injustices, toutes les infortunes, tous les privilèges. Avait-on perdu une bataille ? C'est qu'on avait offensé les Dieux. Était-on né esclave ? C'est que dans une vie antérieure on avait commis une faute, qu'on venait expier ici-bas. L'homme alors se résignait : c'était la fatalité, c'était l'expiation. L'homme se courbait devant l'homme et la

femme s'abaissait au même degré. Je ne suis pas surprises qu'elle ait été enveloppée dans la loi commune, car elle n'était pas spécialement et individuellement frappée.

Mais le jour où l'exégèse s'est introduite dans tout ce fatras et y a projeté la lumière de la raison, le jour où la parole libre a commencé à faire l'analyse des dogmes, on a reconnu qu'il était souverainement inique d'accepter l'inégalité, d'adorer même les infortunes et les misères humaines comme étant le châtiment d'un crime commis dans une vie antérieure. Cette vie antérieure est elle-même une conception imaginaire : on peut sans doute y croire, mais enfin ce n'est qu'une hypothèse. On s'est dit alors ! « Dieu ne nous a pas initiés à ses projets, il ne nous a pas communiqué ses desseins, il n'a pas fait de nous les justiciers de ses arrêts : tout mortel n'est absolument responsable que des fautes qu'il a commises dans cette même humanité. »

Quant au système de la grâce, dès que l'on a assez honoré Dieu pour lui prêter les qualités qu'on exige d'un sage, on n'a plus admis qu'il eût à sa disposition des vases de miséricorde et de colère pour les répandre à sa fantaisie sur les mortels. Non : l'on a compris Dieu autrement ; la justice s'est dégagée ; elle s'est établie sur des bases solides et immortelles ; il a été reconnu que tous les êtres conscients, qui connaissent le bien et le mal, sont égaux devant la loi, quelles que soient leur capacité, leur race et leur naissance respectives. Mais la femme n'a pas été comprise dans cette mesure générale. Ceci n'est pas inexplicable, parce qu'il y a eu parti pris. Seulement il est manifeste que, du moment que les dogmes cessent d'avoir la même prépondérance, l'assujettissement de la

femme en société ne s'explique plus, ne tient plus à rien et détonne sur l'ensemble de la société, comme une vieille ruine mêlée à des édifices nouveaux.

On a réagi contre les tyrans et les despotes politiques : on a trouvé que c'était justice. Qu'est-ce donc qu'un despote ? C'est un individu qui s'arroge le droit d'exercer un pouvoir sans contrôle. On a laissé subsister des légions de despotes dans l'humanité. Au moins les exactions du despote politique sont évidentes pour tout le monde ; elles provoquent des haines, des rancunes, des exaspérations, et, à un moment donné, quand l'exaspération est collective, le despote est malade. Mais ici vous avez des légions de despotes, dont la tyrannie s'exerce entre quatre murailles et qui disposent des trois quarts de l'humanité.

Mais, me dira-t-on, comme vous voyez les hommes en noir ! — Je vous assure que non : tous sans doute ne sont pas des tyrans ni des despotes, mais c'est trop qu'ils puissent l'être et nous ne voulons pas de la loi du bon plaisir. Dans de semblables conditions (et ici je ne parle pas seulement pour les femmes, mais pour l'humanité tout entière), je mets au défi que l'on puisse fonder un Etat vraiment libéral et démocratique. La justice aujourd'hui est une conception nécessaire dans la condition sociale qui nous est faite : l'idée de justice éclate et brille ; elle se révolte contre l'immoralité. Chacun doit avoir sur l'égalité des citoyens une conception identique : c'est la résultante de la liberté. Ces idées d'égalité et de liberté doivent nous être enseignées dès le berceau. Car, s'il est vrai qu'on ne transmet que ce que l'on a, comment la femme élèvera-t-elle ses enfants dans l'idée de la liberté, ne l'ayant pas ? Et si elle ne comprend pas la liberté, comment comprendra-t-elle la dignité, qui en est l'attribut ?

Donc, dans la famille, à côté de la servitude de la femme, vous avez créé une école d'autocratie, vous habituez l'homme à développer en lui un égoïsme impérieux, vous l'autorisez à exercer un pouvoir sans contrôle, à se mirer dans ses idées, comme Narcisse dans l'onde qui lui reflète son image. Il a toujours, il doit avoir toujours raison : et vous voulez que dans une assemblée politique composée d'hommes, l'impartialité règne ? Croyez-vous que l'on s'improvise impartial du soir au matin, à son heure ? Pour comprendre la justice, il faut en user un peu tous les jours. Vous profitez des leçons du passé pour faire école ; or, le passé, le voici : deux fois déjà l'idée de l'égalité de la femme et de l'homme a échoué.

La Révolution de 1789 a été ingrate envers la femme. En vain la femme a prodigué son courage, son énergie, son sang, sa vie même. En vain M^{me} Roland, par son génie, son héroïsme, a marqué sa place dans cette grande crise ; en vain d'autres femmes généreuses, qui n'atteignaient pas à la hauteur de Mme Roland, mais qui l'égalaient par leur dévouement à la sainte cause de la justice et du droit, ont donné l'exemple du sacrifice noblement cherché et accompli. Parmi celles-ci, nous devons un hommage à Olympe de Gouges, une figure et une destinée des plus touchantes. Il y a beaucoup de poussière sur son souvenir, qui souvent a provoqué des sourires. Elle mérite cependant une place dans cette page de notre histoire par son imagination ardente, son esprit large, son cœur chaleureux ; chez elle, le républicanisme exalte le sentiment humanitaire, et c'est à noter, surtout à cette époque. Elle a osé réagir contre la Terreur, elle s'est proposée pour défendre Louis XVI, elle est venue soutenir Marie-Antoinette lors de son procès. Pour elle, il ne s'agissait plus de la

reine ni de la cause du droit divin, il s'agissait de secourir une femme, de défendre la dignité maternelle traînée dans la boue. L'âme noble d'Olympe de Gouges fut émue de ces accusations qu'elle trouvait lâches, et sa généreuse audace la conduisit à l'échafaud. Je me demande encore pourquoi l'on peut rire au souvenir d'Olympe de Gouges.

La Convention remercia ces héroïnes en rejetant avec dédain la déclaration des droits de la femme.

Lors de la Révolution de 1848, il fut fait une autre tentative. Celle là nous a valu le suffrage universel. Universel ! Ce mot chatouille agréablement notre oreille. Mais ce n'est qu'un jeu, un leurre ! Lorsque, nous autres, femmes, nous disons l'univers, nous comprenons dans ce mot, d'après les renseignements de la géographie, tout ce qui peut exister. Mais les hommes ont entendu un univers où nous ne sommes pas, un universel dont nous ne faisons pas partie. Voilà ce que nous a rapporté la Révolution de 1848 ! Le mot d'ordre habituel d'un grand nombre de libéraux est d'accuser les femmes d'être rétrogrades, réactionnaires. Eh bien, oui, le contraire m'étonnerait. Est-ce que tout ne se fait pas en dehors d'elles ? Est-ce qu'on ne leur vante pas sans cesse une liberté et des droits, mais en leur disant : « N'y touchez pas » ? Est-ce que, si vous montez, vous ne leur dites pas de rester en bas ? « De la liberté, elles en ont assez ! » Voilà le mot qui a fait école.

Nous disions tout à l'heure que toute société finissait par la corruption, par la dépendance, et que c'était là la conséquence de l'état d'infériorité des femmes dans la société. On nous dit : « Le commandement demande la force physique », et alors ce sont les forts qui se présentent ; les femmes ne sont pas séduites par cette

perspective. Le commandement est donc la lutte constante. Mais plus tard, quand vient la période de la vivification, surgissent d'autres puissances que celle des muscles ; ce sont l'imagination, la raison, la conscience, et ces trois facultés enfantent l'industrie, les arts, les sciences, la morale. Ces trois voies nouvelles, la femme se sent apte à les parcourir, car elle est sensible, elle est intelligente, elle est raisonnable. Mais ici elle se trouve en présence d'une loi native qui lui ferme toutes les carrières. On n'a pas pensé qu'en lui interdisant l'exercice de ces facultés supérieures, on la livre tout entière aux bas instincts, qu'il faut bien alors qu'elle prenne fatalement les chemins de traverse, les voies détournées. Neutraliser une force, c'est la pervertir.

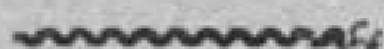
Aujourd'hui, les femmes de cœur se réveillent ; elles éprouvent enfin ce sentiment de solidarité légale ; elles comprennent que, sans confraternité, elles n'arriveront à rien. Il avait fallu jusqu'ici que les femmes de bonnes mœurs acceptassent la dégradation de leurs pareilles comme une nécessité sociale : aujourd'hui elles réagissent. Ce serait un tort de s'imaginer que nous ne sommes que quelques unes. En dépit des préjugés, la justice de notre cause éclate, et tous les yeux ne sont pas fermés à sa lumière. Un secours moral nous est venu. M. Léon Richer, rédacteur du *Droit des femmes*, avec une éloquence convaincue, usant généreusement, pour défendre la vérité, de la liberté de la parole, soutient nos droits et proteste contre l'odieuse tyrannie sous laquelle les hommes nous tiennent asservies. Ce n'est pas un capitaliste ; il n'a pas eu d'annonces ni de réclames ; il n'est pas patronné. Eh bien, son capital en actions est aux trois quarts couvert par l'entraînement commun d'une

adhésion unanime. Il était temps d'ailleurs que la France s'en mêlât ; car cette idée a ses propagateurs en Angleterre. Les Anglais ne sont pourtant pas un peuple de rêveurs : c'est une nation essentiellement matérialiste. L'Amérique, je n'en parle pas : c'est elle qui a donné l'impulsion. Enfin, quelle sera votre surprise ! .. Voilà la Prusse qui s'en mêle. Un congrès de femmes s'est formé à Berlin et M. de Bismarck ne l'empêche pas. Les Allemandes pourront tout discuter, les questions de liberté, d'économie et de morale, comme les questions de salaire !

Messieurs, je m'adresse plus souvent aux messieurs, car vous, mesdames, vous êtes toutes de mon avis, j'en suis sûre, et en réalité je prêche des converties ; Messieurs, il en est aussi quelques-uns parmi vous qui nous soutenez. Ceux-là, je les avertis que cette année je me propose d'ouvrir une seconde campagne. Je veux étudier la condition de la femme, simultanément dans la réalité comme dans la fiction dans, l'histoire comme dans la légende et dans le roman : je veux observer les suites et les conséquences de la situation qui lui est faite dans le monde et montrer que la société, en la maintenant dans un rôle effacé et subalterne, non seulement perpétue une iniquité que l'avènement des idées de liberté et d'égalité aurait dû depuis longtemps faire disparaître, mais encore se fait à elle-même le plus grand tort. Défendre ainsi une moitié de l'humanité injustement opprimée et tenter de rendre à la société le concours d'intelligences et de caractères dont elle se prive contre toute raison et toute pudeur, ne sera-ce pas faire, de la parole libre le meilleur et le plus loyal usage ?

LES

FEMMES ET LA DÉMOCRATIE (1)



Un grand mouvement démocratique vient de s'accomplir. Quel avantage les femmes doivent-elles en tirer ? Quel avenir peuvent-elles en attendre ? En un mot, la démocratie en France est-elle, oui ou non, favorable aux femmes ?

Spontanément on répond oui, car il est rationnel de supposer que la démocratie, signifiant participation de *tous* au gouvernement public, s'appuie nécessairement sur les principes de justice, de liberté et d'égalité, principes qui ne sauraient, sans se contredire, faire exception pour quelqu'un.

Eh bien, ce jugement irréprochable de logique, est infirmé par l'évidence des faits. Jamais en France la femme ne s'est trouvée dans un état pire que sous le régime démocratique. Jamais elle n'a subi pareille servitude. Jamais elle n'a été rejetée aussi profondément dans les ténèbres de l'abstention et de l'asservissement.

(1) Ce morceau, publié pour la première fois, a été écrit en 1870.

Pour elle, la démocratie n'a été qu'une progression à rebours, une marche rétrograde dépassant le moyen âge. Et, chose curieuse, le moyen âge est tombé en sens inverse dans les mêmes inconséquences.

En effet, malgré l'omnipotence de l'Eglise colportant partout les rigoureuses prescriptions de saint Paul, malgré le régime de la loi salique, la femme sortit bien des fois de son infériorité sociale.

Nous la voyons remplir des fonctions politiques ; elle revêt les premières dignités ; elle est pairesse, suzeraine, capitaine, régente, en dépit de l'illustre apôtre qui lui ordonne de se taire et d'obéir.

Si la démocratie, en France, n'offre pas aux femmes une part assez large dans la société, la faute en revient aux démocrates français. Les deux tentatives de démocratie faites en 1789 et 1848 corroborèrent la subordination de la femme.

La Révolution française a été des plus ingrates envers elle. Les héroïnes se sont en vain sacrifiées à la cause de la liberté et de la justice. En vain St-Just et Condorcet ont protesté en sa faveur. La Convention repoussa dédaigneusement la déclaration des droits de la femme. La célèbre assemblée ne se souvint point de cette parole de Mirabeau : « La Révolution n'est possible que si les femmes s'en mêlent et se mettent à sa tête. » Plus tard une partie des travaux conventionnels devaient aboutir au Code Napoléon qui légalisa la spoliation du droit des femmes.

En 1793, le citoyen fut tout, la femme ne fut rien. Loin d'avoir gagné, elle perdit.

Dans son ménage, le patriote exagéra encore la hiérarchie conjugale. Il eût pensé déchoir de son importance s'il eût aidé sa femme à quelques corvées

d'intérieur. Frappe-t-on à la porte ? La femme se lèvera pour ouvrir, bien qu'elle ait un enfant sur ses genoux et un autre à son sein. Le patriote tient à dignité de se faire servir. C'est bien le moins : il représente la patrie. Sa compagne ne personnifie qu'une famille.

A la seconde épreuve, en 1848, gouvernement provisoire et République passèrent successivement sans rien changer au sort des femmes.

Du reste, ces deux essais avortèrent.

Aujourd'hui, quelle attitude les démocrates contemporains gardent-ils envers les femmes ? A peu de chose près, toujours la même. La presse démocratique est plutôt hostile que favorable au mouvement. S'empresse-t-elle d'ouvrir ses colonnes au débat en question ? Non. Compte-t-elle des femmes parmi ses rédacteurs ? Non. Deux feuilles spéciales, nouvellement créées, traitent des droits de la femme : pas un de ces Messieurs n'en souffle mot. En somme, sauf de rares exceptions, la presse démocratique enlève à la femme, autant qu'elle le peut, tous les moyens de persuasion et de propagande.

De deux choses l'une, ou la fortune de la démocratie est intimement liée à la fortune de la femme, ou elle est complètement indépendante.

La seconde proposition choquant le plus élémentaire bon sens, puisque la démocratie ne relève que de la justice et ne peut demeurer indifférente devant aucun intérêt lésé, nécessité est d'opter pour la première. Alors, si les destinées de la démocratie et de la femme sont unies par une relation étroite, les démocrates ne doivent rien négliger pour renforcer les deux intérêts l'un par l'autre. Or, comment s'y prennent-ils ? Examinons.

Etant pour la plupart radicaux, leur adversaire le plus redoutable est le cléricalisme, lequel contrarie l'exécution de leurs projets par l'influence énorme qu'il exerce sur les femmes. Cette influence, les démocrates la déplorent sur des ritournelles fulminantes.

Ils veulent arracher des mains de leur ennemi ce levier puissant et se l'approprier. Ils n'ont qu'une seule chose à faire.... Rassurez-vous, ils ne la font pas.

Pour attirer la femme dans leur parti, ils n'ont qu'à lui offrir des avantages réels. La femme ne sera pénétrée de la justice de la démocratie qu'autant que cette justice s'étendra jusqu'à elle. Si la démocratie fait une réserve à son détriment, la femme n'aura aucune raison d'en professer les principes.

La religion dit aux femmes : « La faute primordiale de l'humanité est à votre charge : votre infériorité ici-bas en est le châtement. Votre péché une fois expié, vous reprendrez vos droits dans la vie éternelle. »

La démocratie déclare — lourdement — à ces dames, au nom de la physiologie, que leur infériorité sociale est conforme à leur nature, en d'autres termes, qu'elles ne sont pas inférieures accidentellement, temporairement, mais *constitutivement et définitivement*.

Devant cette découverte peu réjouissante, les femmes n'ont pas pris feu. Heureusement leur sagacité naturelle saisit de prime abord le côté défectueux de l'argument. Elles ne se déconcertent pas devant la physiologie. Elles possèdent assez d'acquis pour être certaines que cette science n'a pas fait grande prouesse depuis cent ans et quelle est toujours à la recherche des causes de la vie, à plus forte raison des causes de la pensée. Donc, aucune évidence, aucun intérêt ne les sollicitent à abandonner leurs convictions.

La manœuvre des démocrates est peu habile, confessons-le. On soupçonnerait volontiers qu'ils espèrent se passer de la femme pour réaliser leur plan. Qu'ils prennent garde ! qu'ils ne se grisent pas par quelques succès de scrutins ; qu'ils gardent la mémoire de leurs défaites passées ! Deux fois la démocratie a exclu les femmes, deux fois elle a succombé.

Si les démocrates n'ont pas les femmes avec eux, leurs triomphes ne seront que superficiels et passagers ; ils n'atteindront pas dans ses racines le mode de la transformation sociale. L'éducation leur échappera : la femme préparera la réaction. Elle a conservé rancune de l'injustice des libéraux. Elle s'est aperçue que dans les révolutions elle collaborait pour les peines et non pour les bénéfices. Alors le thermomètre de son patriotisme a baissé de plusieurs degrés.

Nous sommes loin du temps où Duguesclin captif disait : « Ce qu'il y a de plus français en France, ce sont les françaises. »

Quelle conduite les démocrates doivent-ils tenir envers les femmes ? Celle de l'impartialité et de la justice.

Jusqu'à présent, la femme n'a joui de ses droits que par surprise et par licence. S'agit-il de les soutenir, de les légaliser ? On lui en interdit les moyens. On lui a bien permis depuis trois ans de faire des conférences. Mais qu'est ce qu'une assistance de cinq ou six cents personnes comparée à l'auditoire de la Chambre, de l'Université, de la Sorbonne, et à la publicité des journaux ? Quand une femme veut parler, elle est obligée de s'adresser à un homme pour en avoir l'autorisation. Si cet homme juge que cette autorisation est susceptible de troubler l'économie de son égoïsme, il refuse.

La femme n'est représentée nulle part. Gouvernants,

juges, prêtres, administrateurs, censeurs, appartiennent exclusivement au sexe masculin. Partout des hommes, toujours des hommes, rien que des hommes !

Toutes les fois que, dans une Assemblée Nationale, un ordre de la Société a été éliminé, il s'est trouvé du même coup spolié, dupé. Il faut, suivant la logique du droit, que chaque parti, chaque intérêt ait un organe, un mandataire tiré de son sein. Les absents ont tort : le proverbe dit vrai. D'ailleurs, ceux qui tirent un profit de la négation d'un droit, sont-ils suffisamment impartiaux pour la défendre ? Dans ce cas, nul ne remplace la partie intéressée.

A l'heure présente, les femmes entrent unanimement et vaillamment dans le mouvement de revendication. Leurs adhésions, d'individuelles, de partielles, de locales qu'elles étaient, sont devenues collectives, générales, universelles.

Que demandent-elles ? La chose normale par excellence. Elles réclament une application plus étendue du principe de liberté que personne n'ose méconnaître aujourd'hui, même à l'égard de l'homme le plus inepte. Enfin, elles somment la justice de ne point s'arrêter en route et d'arriver jusqu'à elles.

Si les démocrates s'obstinent dans leur aveuglement et continuent de refuser aux femmes le droit dû à tout être humain et social, ils cesseront d'être les hommes nouveaux : ils n'avanceront rien, retarderont tout et compromettront l'avenir.



TABLE DES MATIÈRES



Nos Principes et nos Mœurs

	Pages
AVANT-PROPOS	3
LA POLÉMIQUE	11
LA MORALE	33
LA VIE PRIVÉE	55
L'ÉDUCATION	75
LE PROGRÈS	93

Conférences détachées

LE PLAISIR ..	115
L'INFLUENCE DU ROMAN	135
LA PAROLE LIBRE	303
LES FEMMES ET LA DÉMOCRATIE ..	323

L'Ancien devant le Nouveau

INTRODUCTION .	161
LES HONNÊTES GENS	187
POSITIFS ET POSITIVISTES	215
LES MORALISTES INDÉPENDANTS	251
L'ANCIEN DEVANT LE NOUVEAU	275



Les **Œuvres complètes** de Maria Deraismes formeront de 6 à 7 volumes. Bon nombre de pages inédites seront jointes aux ouvrages déjà publiés une première fois.

Elles comprendront :

Des œuvres de philosophie sociale : *France et Progrès, Nos Principes et Nos Mœurs, l'Ancien devant le Nouveau, Eve dans l'Humanité, Les Droits de l'Enfant, Aux Femmes Riches, Thérèse et son Epoque, etc ;*

Des œuvres de Polémique politique ;

Des œuvres de Polémique religieuse : *Lettre au Clergé Français, Discours Anti-Cléricaux ;*

Des œuvres littéraires et de critique littéraire : *le Théâtre chez soi, le Théâtre de M. Sardou, le Théâtre de M. Dumas fils, Epidémie Naturaliste, etc.*

Le premier volume : *France et Progrès, Conférence sur la Noblesse*, a paru en Octobre 1895

Le deuxième volume : *Eve dans l'Humanité, les Droits de l'Enfant*, a paru en janvier 1896

CHAQUE VOLUME SÉPARÉMENT : 3 fr. 50